

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN SCIENCES
HUMAINES, SOCIALES ET ÉDUCATIVES

POSTGRADUATE SCHOOL FOR
SOCIAL AND EDUCATIONAL
SCIENCES

UNITÉ DE RECHERCHE ET DE FORMATION
DOCTORALE EN SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES



DOCTORAL RESEARCH UNIT FOR
SOCIAL SCIENCES

**DES FONDEMENTS BIOLOGIQUES DE LA
NATURE HUMAINE : UNE ANALYSE
HEURISTIQUE DE L'APPROCHE SCIENTIFIQUE
DE L'HUMAIN**

Mémoire rédigé en vue de l'obtention du diplôme de Master en Philosophie

Spécialité : Épistémologie et Logique

Par

ANDING Agathe Nathalie

Titulaire d'une Licence en Philosophie



Sous la direction de

M. Issoufou Soulé Mouchili Njimom

Professeur

Septembre 2022

SOMMAIRE

DEDICACE	ii
REMERCIEMENTS	iii
LISTE DES ABREVIATIONS	iv
RESUME	v
ABSTRACT.....	vi
INTRODUCTION GENERALE.....	1
PREMIERE PARTIE : DE L'ONTOLOGIE CLASSIQUE A LA NECESSITE D'UNE CONSTRUCTION SCIENTIFIQUE DE LA NATURE HUMAINE.....	7
CHAPITRE I : LES RAISONS D'UNE CRITIQUE DE L'ONTOLOGIE ARISTOTELICIENNE.....	9
CHAPITRE II : LES DETERMINANTS BIOLOGIQUES DE L'HUMAIN EN L'HOMME	24
CHAPITRE III : L'ONTOGENESE OU LA NOUVELLE APPROCHE DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME.....	38
DEUXIEME PARTIE : LES APORIES D'UNE TENDANCE PHYSICALISTE SUR LA QUESTION DE L'HUMAIN.....	55
CHAPITRE IV : LES RISQUES D'UN BIOLOGISME RADICAL	57
CHAPITRE V : INTERROGATION SUR L'AUTOMATION DE L'HOMME	72
CHAPITRE VI : L'HEDONISME OU L'ENTREE DANS UNE SOCIETE EN PANNE D'HUMANISME	86
TROISIEME PARTIE : LA VALEUR HEURISTIQUE DE L'INTRODUCTION DE LA SCIENCE DANS LA CONNAISSANCE DE L'HOMME	100
CHAPITRE VII : LA BIOLOGIE OU LA FIN D'UN IDEALISME STERILE SUR L'HOMME	102
CHAPITRE VIII : LA SCIENCE OU LA VOIE D'UNE CONNAISSANCE	115
OBJECTIVE SUR L'HOMME.....	115
CHAPITRE IX : L'HOMME : UN ETRE SUBISSANT DES INFLUENCES ENVIRONNEMENTALES	128
CONCLUSION GENERALE	142
BIBLIOGRAPHIE	146
TABLE DES MATIERES.....	151

À
Ma chère mère,
ABADA Sabine.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont d'abord à l'endroit de notre directeur de mémoire, le Pr Issoufou Soulé Mouchili Njimom, non seulement pour sa disponibilité, mais aussi pour la patience et la gentillesse d'avoir mis à notre disposition plusieurs ouvrages fondamentaux nécessaires à la réalisation de notre travail de recherche.

Nous voulons également remercier l'ensemble des enseignants du département de philosophie de FALSH de l'Université de Yaoundé I pour leurs enseignements et leurs conseils très précieux.

Qu'il nous soit aussi permis d'affirmer ici notre reconnaissance à nos parents Pierre Bessala et Thérèse Betsi épouse Tabi, à nos frères et sœurs Christian Messanga, Elisabeth Etong, Mathilde Ngono, Victor Mekom, Jean Bikegue, Eunice Abada, Steve Mbogsi, Dominique Mengada, Marie Aboe, Barbara Messama, Borice Bessala et Nathanael Bessala, qui n'ont jamais cessé de nous soutenir sur les plan matériel et financier.

Nos remerciements vont aussi à l'endroit de madame Agathe Anding épouse Engoulou et sa fille Joséphine Memana épouse Ongbwa pour leur soutien moral et leur encadrement dont nous sommes bénéficiaires depuis notre entrée à l'université.

Nous nous en voudrions de ne pas mentionner la personne la plus spéciale qui du début à la fin de ce parcours a été présente et très impliquée sur tous les plans, Ulrich Nicaise Kédé ; partenaire et compagnon de vie.

Merci à toutes ces personnes qui de près ou de loin nous soutiennent dans la voie de l'intellection.

LISTE DES ABREVIATIONS

- 5G et 6G** : Technologie de 5^{ème} et de 6^{ème} Génération en télécommunication
- ACP** : Afrique Caraïbe Pacifique
- ADN** : Acide Désoxyribonucléique
- AVC** : Accident Vasculaire Cérébral
- FALSH** : Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines
- IRM** : Imagerie par Résonance Magnétique (Technique d'imagerie médicale permettant l'analyse fine du corps humain par l'action d'un champ magnétique et d'ondes radio).
- NBIC** : Convergence technologique renvoyant à la mise en commun des Nanotechnologies, Biotechnologies, Intelligence artificielle et Cognitivism
- OGM** : Organisme Génétiquement Modifié

RESUME

L'idée de la nature humaine, telle que nous la concevons aujourd'hui, a subi des modifications profondes tout au long de l'histoire. Pendant que la métaphysique classique conçoit l'homme comme un être possédant une nature divine inviolable et inaliénable, c'est-à-dire un être ayant une entité immatérielle opposée et supérieure à la matière, l'approche scientifique du sujet quant à elle permet de découvrir des fondements biologiques de l'humain. Cette conception marque une rupture épistémologique par rapport à la définition de la nature humaine. Malgré cette rupture épistémologique initiée par Copernic, on trouve encore quelques néoplatoniciens qui continuent de porter la conception métaphysique et spiritualiste du sujet. Avec le renforcement des discours scientifiques par les prouesses de la biotechnologie, ce discours qui donne la primauté à l'âme ou à l'esprit par rapport au corps devient inopérant. Il voit ainsi son autorité remise en question. Aujourd'hui, les discours scientifiques permettent de comprendre que le corps ou la matière renferme des informations sans lesquelles l'être humain ne serait qu'un animal parmi tant d'autres. Comme on peut le savoir, l'humain se comprend et s'explique mieux au travers des discours biologique, neurologique et techno biomédicaux. Mais cela ne signifie pas que les dispositions biologiques nous permettent de savoir jusqu'où l'homme peut aller dans la pensée. Ce qu'il faut savoir, c'est que la plasticité neuronale ouvre à des possibilités infiniment extensibles. La conception biologique est ce qui justifie le caractère plastique de l'humain et c'est cette conception qui nous ouvre aux biotechnologies ou à la techno bio médecine. La science est un potentiel cognitif que l'homme doit exploiter en vue d'élaborer des lois indispensables à la compréhension d'une nature humaine constamment modifiable en fonction de l'environnement et de la culture.

Mots clés : Nature humaine, Humain, Science, Biologie, biotechnologies.

ABSTRACT

The idea of the human nature, just as we conceive it nowadays has overcome deep modifications through history. Meanwhile the classical metaphysics conceive man like a human being having a divine, inviolable and unalienable nature that's to say, a human having an immaterial background opposite and superior to the material, whereas the scientific approach on its side enable to discover the biological fundamentals of human. This conception marks an epistemological splitting compared to the definition of the human nature. Even though this epistemological splitting initiated by Copernic, we still have some neo platonics who continue to perpetuates this metaphysical, ontological and spiritualist tradition.

With the reinforcement of scientific discourses by the prowess of biotechnology, this discourse which gives primacy to the soul or the spirit compared to the body becomes ineffective. He thus sees his authority challenged. Today, scientific discourse makes it possible to understand that the body or matter contains information without which the human being would only be an animal like many others. As we can know human being is understood and explained himself better through biological, neurological, and techno bio-medical discourses. But this does not mean that biological dispositions allow us to know how far man can go in thought. What you need to know is that neuronal plasticity opens up infinity expandable possibilities. The biological conception is one that justify the plastic character of a human and it is this conception which opens us the biomedicine. Science is a cognitive potential that the man must exploit in order to elaborate indispensable laws to the comprehension of a nature which is constantly modifiable in function to the environment and the culture.

Key words: Human nature, Human, Science, Biology, biotechnology.

A decorative horizontal border with a scroll-like appearance on the left and right sides, containing the text "INTRODUCTION GENERALE".

INTRODUCTION GENERALE

Depuis le XV^{ème} siècle, avec les travaux de Copernic et Bacon par exemple, nous assistons à l'émergence d'une science dont l'évolution conduit à des changements de la condition d'existence. En effet, depuis cette période qui coïncide avec le processus de rupture avec le moyen âge, nous avons constaté que le savoir et la technique se structurent dans le temps et dans l'espace avec pour objectif, une promotion humaniste c'est-à-dire une rupture radicale entre l'historicité de l'homme ou de la nature humaine et toute considération déterministe ou transcendante. Il s'agit là d'un processus de libération de soi qui a permis à l'homme non seulement de comprendre, mais aussi d'expliquer de manière plus rassurante, les phénomènes qu'il observait en lui-même et tout autour de lui, des choses jusqu'alors, inaccessibles à son entendement. Grâce à la science et à son évolution, l'humanité a trouvé des évolutions plus ou moins durables et adaptées aux problèmes qu'elle rencontrait. Elle a pu éradiquer de nombreuses épidémies mais aussi en prévenir d'autres. Elle a trouvé des solutions aux problèmes de famine, de transport, de traitement et véhicule de l'information.

L'enchevêtrement entre la science et la technique, a donné lieu à ce qu'on appelle aujourd'hui la technoscience. Et comme on peut le savoir, la technoscience manipule, modifie, et recrée au point où l'on se demande si la solution à tous les problèmes de l'humanité ne réside pas dans des manipulations scientifiques. Avec la science aujourd'hui, l'homme peut maîtriser l'espace et le temps ou se projeter dans l'histoire. Avec les avancées de la science, c'est toute la société qui est transformée. On sort progressivement de cette dérive des discours pensant l'homme comme un être créé. Cette opposition des discours sur l'homme crée une dichotomie sur sa véritable nature. L'homme, ne parvenant véritablement plus à distinguer la vérité du mensonge sur sa propre nature se sent obligé quelque fois de pratiquer l'*epoke*, (suspension du jugement) de peur de heurter la sensibilité d'une nature divine enfouie en lui. Depuis des siècles, les conceptions métaphysiques et religieuses ont envahi et embrigadé le discours sur l'homme au point où il était devenu difficile, voire impensable de songer qu'un autre type de discours puisse apporter des éclairages ou une approche différente sur l'homme et sur sa nature. Dès lors qu'il est question de parler de la nature de l'homme, on se réfère rapidement et sans hésiter à l'ontologie classique et aristotélicienne dans laquelle on fait l'effort de taire le raisonnement critique pour se conformer à la norme qui nous sert des certitudes et non des inquiétudes. D'où la nécessité aujourd'hui de revenir à l'interrogation sur les fondements véritables de la nature humaine.

« *Des fondements biologiques de la nature humaine : une analyse heuristique de l'approche scientifique* ». Tel est le thème qui mobilise notre attention tout au long de cette investigation cognitive. Le problème philosophique qui découle de cette thématique est celui des fondements véritables de la nature humaine dans un contexte où les biotechnologies veulent arracher du hasard de la nature, le pouvoir de décider sur les caractères et attributs de l'humain. En fait, il est question dans ce travail de démontrer en quoi il est crédible ou pertinent de penser un discours scientifique sur l'homme, défiant toute perspective métaphysique, religieuse ou 7 spiritualiste. Autrement dit, il s'agit de chercher à comprendre si l'humain désormais s'explique le mieux par le biologique.

Cette question qui s'explique par le fait que, lorsqu'on observe l'impact des applications technoscientifiques et tout ce que les biotechnologies apportent de nouveau et de vraiment révolutionnaire dans la connaissance et l'apprivoisement de l'homme ainsi que de la nature à notre époque, on se demande si celles-ci ne détiennent pas la clé des compréhensions la plus crédible. En effet, lorsque les religions et les ontologies classiques nous expliquent que la nature humaine lui est gracieusement offerte par une entité surnaturelle et éternelle, qu'elle est métaphysique, les sciences modernes quant à elles expliquent que c'est dans le code génétique que se trouve le secret de tout homme, que par des manipulations sur le génome humain, l'on peut contrôler, commander, comprendre et prévoir le type d'homme capable d'exister et de subsister dans le monde actuel. Pour les sciences contemporaines, le lieu d'élaboration de la pensée n'est pas immatériel et ne l'a jamais été comme on nous a laissé le croire pendant des siècles. A ce niveau on peut penser avec Michel Onfray que l'étude ontologique de l'Être est erronée et inappropriée. Pour lui, les ontologies classiques ne font qu'une étude de l'être en l'absence de l'être. Désormais, on peut produire l'activité cognitive c'est-à-dire imiter les fonctionnalités du cerveau dans le système technique que nous appelons aujourd'hui intelligence artificielle. On peut à partir des neurobiologies actuelles comprendre le fonctionnement du cerveau et surtout savoir que même si l'homme vient au monde équipé d'un certain nombre de câblages émotionnels prêts à fonctionner dès la naissance, la vérité c'est que le cerveau humain se complète et l'homme se perfectionne dans le temps. C'est pourquoi, en philosophie, l'approche phénoménologique est plus crédible dans le processus de compréhension du sens de l'homme que toute approche spiritualiste.

En effet, les neurobiologistes nous enseignent que nos réseaux neuronaux, dans les lésions entre notre cerveau limbique et notre néocortex, sont dans une certaine mesure, génétiquement bâtis de manière à ce qu'à partir de leur fonctionnalité, on ressent des activités

émotionnelles semblables à celles qu'on retrouve chez les animaux. Il en est de même pour la colère, la tristesse, la joie et quelques autres états mentaux. Personne n'a en effet besoin d'apprendre à être triste ni d'avoir peur, ni même à se mettre en colère. Tout ici est naturel et instinctif. Mais l'homme ne reste pas à ce stade d'instinctivité. Il se démarque de l'animal, il prend conscience d'une autre possibilité de lui-même selon que son cerveau lui en donne les capacités. On dit alors qu'il se construit au cours de l'histoire. C'est en ceci que la plasticité cérébrale dont parle la biologie nous permet de cerner les conditions de possibilité du processus d'hominisation que la métaphysique du sujet n'est parvenue à expliquer que de manière ambiguë.

De nos jours, il devient possible à l'homme de comprendre mieux la nature humaine. Son explication de la réalité semblant de plus en plus rationnelle, il lui devient aussi possible de traduire de manière plus efficace la réalité du vivant surtout grâce à ses instruments de plus en plus performants. Dès lors, il devient difficile voire impossible de nos jours de poser une question sur l'homme et espérer trouver une vraie réponse en marge de ce que nous propose la science. Cette science qui nous pousse à l'action et nous oblige à manipuler avec efficacité ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler réalité, devient le discours de l'homme sur lui-même et sur le monde. Le discours qu'il nous faut pour comprendre que l'homme est d'abord explicable biologiquement et pourrait se résumer à cela, le reste n'est que complémentaire parce que dépendant de cette entité qui se décline biologiquement. Il s'agit là d'un discours moniste, mais qui accepte l'articulation de la réalité humaine aux conditions environnementales. A cet effet, on est définitivement sorti de la métaphysique du sujet. C'est pourquoi Jean Ladrière insistait sur le fait que le savoir scientifique n'est ni un savoir de type sapiential, ni un savoir de type contemplatif, ni même de type herméneutique mais c'est un savoir de type opératoire.

Dans son approche phénoménologique, Martin Heidegger, reconnaît que la science contemporaine qui suit l'évolution de la société et les mutations qui surviennent dans le monde est seule la solution aux difficultés de l'heure. L'homme en quête de connaissance devrait selon lui se mettre à l'écoute de la science et étant donné que la science rejette des spéculations métaphysiques. Il devient important pour nous de comprendre que la nature humaine est biologiquement constituée mais n'est pas déterminée puisqu'au nom de la plasticité des cellules, de l'influence de l'environnement et de l'expérience dans l'histoire, la réalité humaine est culturellement façonnée. C'est pourquoi Heidegger dit : « *le véritable « mouvement » d'une science s'accomplit dans la révision plus ou moins radicale et consciente de ses concepts*

fondamentaux »¹. Par ces propos, le philosophe du *Dasein* manifeste l'intérêt de rechercher de nouveaux fondements non seulement à la question de l'être mais aussi et surtout à celle sur le réel dans son entièreté et dans sa manifestation. Pour lui en effet, si la science apparemment la plus solide et la plus rigoureusement construite, la mathématique, connaît une « *crise des fondements* », il est évident que toutes les autres formes de savoir devraient s'adapter à l'ère du temps. Le conflit du formalisme et de l'institutionisme doit faire place à l'actualisation car au demeurant rien de la nature n'est éternel même pas son essence. Si on a eu besoin de la physique pour expliquer la théorie de la relativité afin de répondre au désir de mettre en évidence la constitution de la nature, telle qu'elle existe « en soi », il n'en demeure pas moins vrai que cette théorie des conditions d'un accès à la nature cherche par la détermination de tous les facteurs de la relativité, à sauvegarder l'inchangeabilité des paramètres du mouvement. Elle pose ainsi le problème de la matière qui nous interpelle également en biologie puisque cette dernière veut dépasser les déterminations que les discours vitalistes et mécanistes ont donné de la vie et des organismes vivants en tentant de fournir une nouvelle définition du mode d'être qui caractérise le vivant.

En quoi pouvons-nous dire qu'il est aujourd'hui plus pertinent d'expliquer la nature humaine à partir d'un monisme biologique, alors que tout au long de l'histoire de la philosophie, la position idéaliste qui avait prospéré dès Platon et surtout pendant le moyen âge pensait un idéalisme qui situait l'essence de l'homme dans une dimension immatérielle c'est-à-dire l'âme ? Il est question de savoir comment justifier le fondement matérialiste de la nature humaine et en quoi il est scientifiquement et philosophiquement fondé de penser qu'il y aurait lieu de changer de paradigme. Autre chose est qu'il faut se demander si l'approche scientifique nous renseigne totalement sur une humanité historiquement déterminée.

Pour répondre à cette interrogation, nous entendons, à partir de notre analyse, donner à notre travail, une articulation déclinée en trois parties.

Dans la première partie intitulée « *De l'ontologie classique à la nécessité d'une construction scientifique de la nature humaine* », nous tenterons de comprendre en quoi il est crédible de rompre avec le discours métaphysique si l'on veut réellement prétendre à la saisie de la nature humaine, pour se tourner résolument vers la science et ses explications. Autrement dit, nous tenterons de montrer en quoi la métaphysique traditionnelle du sujet est inopérante inopportune de nos jours et en quoi les sciences contemporaines sont la garantie ou l'assurance

¹ Martin Heidegger, *L'Être et le Temps*, Paris, Edition Gallimard, 1964, p. 25.

d'une connaissance plus appropriée et plus rassurante. La deuxième partie intitulée « *les apories d'une tendance physicaliste sur la question de l'humain* » est un essai d'analyse critique sur les risques encourus par l'humanité à force de la détermination biologiste de toutes les données humaines. Il sera question ici d'évaluer les recherches biotechnologiques en vue de comprendre si les valeurs nées de la culturalité de l'homme sont plus crédibles que celles qui ont été proposées par la métaphysique classique.

Et en fin, dans la troisième partie intitulée : « *La valeur heuristique de l'introduction de la science dans la connaissance de l'homme* », nous essayerons de montrer pourquoi les recherches biotechnologiques, nano technologiques et sciences du futur sont inévitables ou plus encore, constituent la clé pour une humanisation plus épanouie et une pérennisation de la nature humaine.



PREMIERE PARTIE :
DE L'ONTOLOGIE CLASSIQUE A LA NECESSITE D'UNE
CONSTRUCTION SCIENTIFIQUE DE LA NATURE
HUMAINE

Il s'agit dans cette partie de s'interroger sur les raisons qui poussent à douter de la pertinence du discours métaphysique sur l'explication de la nature humaine de nos jours. Plus exactement il est question de démontrer en quoi le discours métaphysique traditionnel est limité et dépassé et quelles sont les raisons qui expliquent la chute de ce type de discours sur l'homme. En fait, nous voulons savoir s'il est encore possible de croire en l'autorité exclusive du discours métaphysique sur la connaissance même du réel.

Notre présente articulation consiste en l'analyse des fondements de l'approche scientifique sur la nature humaine en partant des limites que recèlent les approches traditionnelles. En outre, la question à laquelle on voudrait répondre ici est celle de savoir si on doit se détourner du discours exclusivement métaphysique lorsqu'on veut réellement comprendre l'humain aujourd'hui.

CHAPITRE I : LES RAISONS D'UNE CRITIQUE DE L'ONTOLOGIE ARISTOTELICIENNE

Dans ce chapitre, nous entendons revenir sur quelques éléments essentiels ou enseignements fondamentaux du discours métaphysique sur la nature de l'homme. Il s'agira en fait de relever quelques incohérences et quelques non pertinences de ce type de discours à l'ère des techno-sciences. En effet, il est question de démontrer que de nos jours, l'homme se saisit plus nettement, ou du moins plus approximativement à travers le discours scientifique étant donné que l'approche traditionnelle s'avère de plus en plus inopérante. Autrement dit, il revient de se demander s'il n'est pas plus prudent de faire confiance à un nouveau type de discours si nous voulons véritablement cerner la spécificité ou la définition exacte de l'humain ?

a- L'homme dans l'ontologie classique

Dans l'ontologie classique, l'homme est généralement conçu comme une réalité dualiste. C'est un être complet, divin, et supérieur qui se définit fondamentalement par son désir de connaître. Cette science (ontologie) qu'on définit vaguement comme étant « *l'étude de l'être en tant qu'être* »² perçoit l'homme comme une réalité abstraite et inviolable, un être capable de se connaître et de tout connaître par le seul biais des *catégories* de la raison. C'est un être dont les possibilités et les vertus sont exceptionnelles. Il se comprend comme un être qui se saisit clairement grâce à sa capacité à atteindre le juste milieu, la juste mesure. C'est un être à qui le concepteur a laissé le soin de se faire lui-même comme l'artiste fait une œuvre et qu'il s'accomplisse de façon à ce qu'il n'y ait rien à en enlever, rien à en rajouter.

Pour les classiques comme Leibniz, l'homme est une substance jetée dans le monde comme une monade mais une monade qui dépend essentiellement de la substance infinie dont il possède et partage les attributs. Ici, l'homme possède des attributs stables et éternels qui ne

²Aristote, *Métaphysique*, Paris, Trad., Alexis Perron, 1840, pp. 4 version numérique, consulté le 09/09/2022 à 16h.

changent pas et ne tiennent pas compte du mouvement. Il a la capacité de connaître la chose en soi et se de connaître entièrement. C'est le sens à donner à ces propos d'Aristote mentionnés dans son ouvrage *Métaphysique* :

*Tous les hommes désirent par nature savoir, (...) ; l'amour des sensations en est le signe. En effet, celles-ci, en dehors de leur utilité, sont aimées pour elles-mêmes et plus que les autres, celles qui nous viennent par les yeux. Car ce n'est pas seulement pour agir mais aussi quand nous sommes sur le point de ne pas agir, que nous choisissons de voir, à l'encontre, pour ainsi dire de tout le reste. La cause en est que parmi les sensations la vue nous fait au plus haut point connaître et rend manifeste une foule de différence.*³

Dans la métaphysique classique, l'homme n'est pas maître de lui-même encore moins libre de se penser lui-même. Il appartient à un être transcendant et pense son existence comme une éternelle soumission à cet être ou force extérieure et supérieure. Il est un être vivant dans un univers enchanté où dogmes et déterminisme lui dictent sa morale. Son histoire est une sorte de tradition qu'il faut transmettre de génération en génération tandis que toute son essence est une sorte de réalité immatérielle où l'essentiel se vit dans le monde idéal.

13

Sur le plan gnoséologique, le primat revient au sujet, au grand mépris du monde sensible. En effet, l'homme y est défini tout d'abord comme un animal raisonnable c'est-à-dire capable de raisonner afin de connaître les causes des choses et en même temps il est un être doué du désir éternel de la connaissance. La connaissance étant perçue ici comme un exercice de la pensée sur des essences intelligibles, il devient donc impératif d'éliminer le fait, la subjectivité, l'opinion et les représentations personnelles du domaine de la connaissance. D'ailleurs, chez le stagirite comme chez ses précurseurs, la raison est dotée du principe de la raison autosuffisante pour laquelle la pensée a à elle-même, le pouvoir de trouver toute seule l'objet de la connaissance et cette pensée permet à l'homme de se positionner comme une entité supérieure, un être dont la priorité est accordée à la dimension supérieure et éternelle qui est l'âme.

Cependant, dans son ontologie, Aristote accorde une place de choix à l'expérience dans l'explication de la cause ou la genèse des savoirs. Aussi relève-t-il que :

Par nature donc, les animaux ont la sensation à la naissance ; mais, pour les uns, de la sensation ne naît pas la mémoire, pour les autres elle en naît. [980b] Et c'est pourquoi ces derniers sont plus intelligents et plus aptes à apprendre que ceux qui ne peuvent se souvenir ; sont intelligents sans apprendre tous ceux qui ne peuvent

³ *Ibid.*, pp. 4-5

*entendre les bruits, par exemple l'abeille et tout autre animal de ce genre, tandis que tous ceux qui, outre la mémoire, possèdent aussi cette sensation apprennent.*⁴

Aussi précise-t-il :

*Ainsi, tous les animaux, pour vivre, font usage des représentations et des souvenirs, mais participent peu de l'expérience, à l'exception du genre des humains qui, pour vivre, fait aussi usage de l'art et des raisonnements. Pour les humains, l'expérience naît de la mémoire : en effet, les souvenirs nombreux du même objet [980a] valent à la fin une seule expérience. Et même l'expérience paraît presque semblable à la science et à l'art ; pour les humains, la science et l'art résultent de l'expérience car l'expérience a produit l'art, comme le dit Polos, [5] l'inexpérience le hasard. (...) La cause en est que l'expérience est connaissance des singuliers, l'art, des universels ; (...) Donc quiconque possède la définition sans l'expérience et acquiert la connaissance de l'universel, mais ignore le singulier contenu dans l'universel, se trompera souvent de traitement, car ce que l'on soigne est singulier.*⁵

De cette affirmation du philosophe de Stagire, il ressort que face à l'expérience, l'art se présente comme le signe qui distingue le mieux le savant. En effet, sur le chemin de la connaissance, l'homme qui fait de l'art est capable d'enseigner pourtant les autres ne le peuvent pas ou du moins n'y parviennent qu'avec beaucoup de peines. Aussi, aucune des sensations n'est sagesse c'est-à-dire qu'il est impossible d'utiliser ses propres sensations comme matière de connaissance. En un mot, le signe qui distingue le savant de l'ignorant est la capacité à enseigner. Donc, l'art, plus que l'expérience, est science.

14

Toujours sur le plan de la connaissance, Aristote précise que la sagesse est science des causes premières et des premiers principes. Pour lui en effet, ce qu'on appelle sagesse traite des causes premières et des premiers principes. Ceci tout d'abord parce que le sage a la science de toutes choses dans la mesure du possible sans pourtant en avoir la science de chacune en particulier (et telle est la définition qu'il donnait au philosophe). Ensuite que, celui qui est capable de connaître ce qui est difficile et mal à un humain de comprendre, celui-là est un sage ; de même que le plus rigoureux et le plus apte à enseigner les causes est le plus sage en toute science. C'est sans doute ce qui poussa Aristote à penser que la philosophie, comparativement aux autres formes de savoirs, est sagesse et le philosophe, un sage. En effet, pour lui, entre les sciences, celles qu'on choisit pour elles-mêmes sont plus importantes que celles qu'on choisit pour leur efficacité pratique.

Sur le plan de la fin dernière, l'homme est perçu ici comme un être aux aspirations qui dépassent ce qu'une cité, fut-elle la plus juste peut offrir. Il pense à un bonheur éternel

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid*

parfaitement achevé car ce bonheur étant logé en lui, lui rappelle qu'il participe du Bien suprême qui est Dieu.

*Pour Aristote, ce qui est la fin de l'homme relève de l'être même qu'est l'homme. Elle est cause finale de son être, et, si tout ce qui existe a une finalité, est ordonné en son être à une fin qui est son bien, cette finalité apparaît d'une manière beaucoup plus nette et plus fondamentale dans le cas de l'homme, parce qu'il est un être doué de volonté qui cherche sa fin et son bien par action volontaire.*⁶

C'est dire que toute la pensée d'Aristote est dominée par ce problème de l'action volontaire, dans laquelle le Bien est la fin ultime. C'est donc la vertu qui est mise en exergue ici. Être homme c'est être vertueux et avoir conscience de cette vertu. D'ailleurs ne se gêne-t-il pas de dire « *tout art et toute recherche, comme toute action et tout choix délibéré, passe pour viser à quelque bien. Aussi a-t-on eu raison de déclarer que le bien est ce à quoi tout vise.* »⁷

Ce même point de vue est partagé dans les conceptions chrétiennes et traditionnelles de l'être. En effet, selon la religion chrétienne, l'homme est un être spirituel créé par un Dieu suprême qui, dans sa générosité lui a volontairement fait grâce de quelques-uns de ses attributs. Il s'identifie et se reconnaît dès lors à travers les propriétés de ce Dieu créateur qui est essentiellement omniscient. C'est pour cette raison que l'homme est perfectible. Il est unique et le concept d'homme est d'autant plus général qu'à chaque fois qu'on parle de l'homme, on semble évoquer une seule et même réalité. C'est comme un générique qui s'appliquerait volontiers à tous et à chacun.

Bien plus, l'homme en tant qu'entité duelle c'est-à-dire possédant un corps et une âme, se définit plus par l'aspect spirituel que matériel. Seulement, le constat fait est que cette conception fondée sur une approche spiritualiste et idéaliste faisait de l'homme une réalité ambiguë tout comme le Dieu à l'image duquel il est créé. D'ailleurs, ne lit-on pas dans le livre de la Genèse : « *et Dieu se mit à créer l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâles et femelles* »⁸. Et pour davantage traduire l'ambiguïté de cet être créé, on y ajoute : « *et Dieu créa l'homme avec de la poussière du sol et il souffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante* ».⁹

⁶ *Id.*, *Ethique à Nicomaque*, (première parution en 1837), Préface de Roger Arnaldas, Pocket, 1992, pp. 8-9.

⁷ *Ibid.*, 1094 a.

⁸ Genèse, Trad. Révisée de 1995, 1 : 27

⁹ *Ibid.*, 2:7

Dans la même logique, le philosophe allemand Martin Heidegger dans son explication de la notion d'être, insiste sur l'originalité de cette question. Dans son ouvrage *L'Être et le temps*, il présente d'ailleurs l'homme comme une dignité. C'est ainsi qu'il déclare :

« *notre esquisse de la question de l'être, faite en fonction de la structure formelle de toute question, a clarifié l'originalité de notre problème, mais en telle sorte que son développement et « a fortiori » sa solution exigent désormais quelques considérations fondamentales* ». ¹⁰

De là, il ressort que dans la nature, l'homme n'a ni le même rang, ni le même statut que tous les autres êtres. Directement dérivé de la divinité il est le seul être sur terre à disposer du pouvoir de discerner et le bien du mal, et le vrai du faux. Valeurs qui lui permettent de mieux appréhender son environnement et d'avoir le pouvoir sur toutes les autres créatures. Nous comprenons sans doute pourquoi Axel Kahn affirme :

L'homme a été créé, façonné, animé à l'image des dieux ou de Dieu dans la plupart des mythes de la genèse, ce qui le place ipso facto dans une position prééminente sur terre et dans le cosmos. De plus, dans les grandes religions monothéistes, le Dieu créateur donne explicitement à l'homme le pouvoir sur le reste du monde. ¹¹

b- La critique de la perception aristotélicienne de l'ontologie

Jusqu'à ce jour, les conceptions métaphysique et traditionnelle nous ont toujours présenté l'homme à partir d'une approche subjective qui ne renseigne pas forcément ni à suffisance sur ce qu'est réellement cet être étrange. Il s'agit ici de comprendre le changement de paradigme qui impose qu'on pose désormais l'homme non comme un être sacré aux valeurs éternelles inaliénables, mais plutôt comme le seul responsable et auteur de ses connaissances et de ses actes.

Bien plus, l'argument du recours exclusif à la transcendance comme gage de connaissance et de sagesse c'est-à-dire, le fait de penser que la connaissance est extérieure à l'homme et qu'elle lui serait gracieusement octroyée. Cet argument de la connaissance issue exclusivement de la transcendance ayant donc montré ses limites en ce que l'explication qu'on donne ici à l'humain reste abstraite et très superficielle, on comprend que la recherche devrait plus que par le passé, diversifier ses sources et revoir ses orientations. En effet, l'homme est-il réellement cet être sage et stable que nous décrit la métaphysique traditionnelle ? Pour

¹⁰ M. Heidegger, *op. cit.*, p. 24.

¹¹ Axel Kahn, *Et l'Homme dans tout ça ? Plaidoyer pour un humanisme moderne*, Paris, Nil, 2000, p. 23.

beaucoup, la question est choquante et même embarrassante pour la simple raison que les questions de cet ordre ont été résolues il y a fort longtemps par la métaphysique classique qui, par le recours aux dogmes et aux notions préconçues ne laisse pas libre cours à l'exercice de l'intelligence humaine. C'est pourquoi la tentative de réponse que propose le philosophe Francis Fukuyama à cette question nous paraît plus qu'intéressante. Il affirme en effet : « *il n'existe pas de caractéristique humaine fixe, sauf pour une capacité générale à choisir ce que nous voulons être, et à nous modifier en fonction de nos désirs* ». ¹²

C'est dire combien tout ce que nous tenions pour acquis sur l'humain dans la tradition métaphysique peut être obsolète, erroné et voué à la révolution.

Ici, l'expression « homme comme valeur absolue » semble être dénuée de tout sens. Ceci dans la mesure où la valeur absolue s'attribue nettement aux valeurs stables, incorrigibles, inchangeables. S'il est démontré que rien dans la nature humaine n'est statique même pas son essence puisque tout est dans le mouvement, alors cette expression « homme comme valeur absolue » céderait très clairement la place à l'expression « homme comme liberté, volonté libre... » qui ne dépend d'aucune nature définitive préétablie et ne possède aucun caractère humain générique.

Aussi, l'humanisme métaphysique traditionnel qui parlait de l'homme comme d'une seule personne voit dévoilée son incohérence depuis l'avènement des sciences humaines. En fait, chez les classiques, l'homme est présenté comme une entité universelle, perfectible comme s'il vivait ou émergeait d'un lieu autre que la société. C'est un discours vraisemblablement incohérent d'autant plus qu'il ne prend en compte aucune donnée expérimentale. Ici, on procède par des intuitions intellectuelles pour se construire des objets de recherche. C'est pourquoi, dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'humanisme aujourd'hui ?* le philosophe camerounais Mouchili dévoile les incohérences de ces approches traditionalistes en ces termes :

La métaphysique, de par sa méthode, cherche toujours un principe unificateur de la diversité du réel. C'est dans la recherche de l'unité dans la diversité qu'elle pense son programme de quête de sens et de la signification du réel au sens universel du terme. Par ce principe, la métaphysique définit la nature d'une chose sans s'intéresser à ce qu'elle conçoit comme des accidents, c'est-à-dire ces éléments qui ne sont pas perceptibles dans la particularité de chaque expérience. (...) Au fondement, la métaphysique procède par des intuitions intellectuelles pour se construire des objets de recherche. A ce point, la rationalité du réel ne peut être

¹² Francis Fukuyama, *La fin de l'homme, Les conséquences de la révolution biotechnique*, Trad., de l'américain par Denis-Armand canal, Paris, Gallimard, 2002, p. 25.

*démontrée à partir d'une démarche scientifique ou la formulation des jugements synthétiques a priori.*¹³

Cette remarque du philosophe des sciences nous fait comprendre que le discours métaphysique classique est à la fois intuitionniste et subjectif lorsqu'il s'agit de parler de l'humain. Aussi ne parvient-on pas à comprendre « *comment Platon est-il parvenu à établir que les choses du monde sensible seraient le reflet imparfait des choses parfaites existant dans un monde idéal ?* »¹⁴ Peut-être parce que les procédés de la métaphysique traditionnelle sont absurdes et de nature à ne permettre aucune élévation de la philosophie au rang de science. Ces procédés, dogmatiques posent le principe d'une raison autosuffisante qui reste superficielle dans son questionnement sur le réel parce que dénuée d'expérimentation.

Au niveau de la conception des propriétés humaines, on rappelle que l'âme humaine est l'essence la plus élevée et la plus respectable. En effet, « *il n'y a pas plus respectable que l'âme qui a séjourné dans un monde antérieur et qui aurait, par la même occasion, acquis une connaissance totale de toute chose* »¹⁵ nous rappelle Mouchili. Cela revient à dire que la connaissance est une dynamique que l'âme se doit de chercher en elle-même. Elle doit rechercher en elle ce qu'elle possédait déjà mais qui a été oublié lors de sa chute dans les corps pendant le processus d'incarnation. C'est l'une des théories platoniciennes qui nous pose d'énormes difficultés de compréhension de nos jours. En effet, dans la réminiscence par exemple, la méthode utilisée n'est pas dite expérimentale et donc à juste titre non scientifique dans la mesure où elle reste dans l'application d'une méthode hypothético-déductive c'est-à-dire qu'elle construit des réalités conceptuelles à partir d'une méthode analytique dont l'essentiel est d'établir par le concept, une définition du réel qui permette de percevoir ce dernier dans sa substance et ce qui fait sa permanence dans le temps. Ces hypothèses et déductions nous laissent toutefois penser à une certaine opération logique, fruit d'une simple adhésion à un discours qui pourrait très bien être subjectif et surtout inopérant. D'ailleurs, ses principales théories semblent contradictoires à l'instar de la contradiction perçue entre la théorie Platonicienne des idées susmentionnées et celle de son prédécesseur Démocrite qui pense qu'il faudrait « *sortir de soi pour aller vers la nature et comprendre que celle-ci est faite des*

¹³ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Qu'est-ce que l'humanisme aujourd'hui ? Vers une tentative « bio-centrique »*, Paris, L'Harmattan, 2016, pp. 23-24.

¹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁵ *Ibid.*, p. 18.

mouvements des atomes, c'est-à-dire des éléments tellement petits qu'il est impossible de les diviser ». ¹⁶

Bien plus, du fait qu'elle trouve le principe d'universalité du réel en construisant intuitivement, et non par la raison, un principe d'universalité de la connaissance, nous trouvons que la métaphysique traditionnelle manque aussi de cohérence. Tout se passe ici comme s'il existait un principe commun et universel unificateur du réel qui ne tient même pas compte de la démographie et des possibles mutations et qui plus est, se saisit intuitivement.

Enfin, les discours aristotélien, platonicien et socratique sur l'homme nous laissent comprendre que l'être reste un mystère. Bien qu'ils en font l'objet d'étude principale de la métaphysique c'est-à-dire au cœur même du questionnement sur l'être, il reste vrai que l'affirmation socratique : « *je ne sais qu'une chose c'est que je n'ai rien* » ¹⁷ demeure préoccupante. En effet, elle traduit la volonté de tenir un discours sur l'homme en même temps elle montre que tout discours sur l'homme se heurte à des limites plus ou moins insurmontables. C'est ainsi que la métaphysique en adoptant l'homme comme objet d'étude semble négliger les problèmes concrets et l'historicité de celui-ci. Et cela reste une vraie limite de cette ontologie.

Par ailleurs, la religion chrétienne dont l'approche ne s'éloigne pas forcément de l'ontologie classique présente l'homme comme un être dont la connaissance et le bonheur sont étroitement liés à sa relation avec Dieu. Il se reconnaît et s'identifie à travers les propriétés de son créateur. C'est ainsi qu'à l'image de son créateur, l'homme lui aussi est un être sacré, inaliénable et dont la profanation devient une forme de violation de la volonté de Dieu qui est elle-même sacrée. Ce qui inquiète le plus dans cette conception, c'est la certitude et le dogmatisme avec lesquels on parle de l'homme ici. En effet, dans les traditions judéo-chrétiennes, ils existent des certitudes dogmatiques reconnues et arrêtées pour acquies sur l'homme. Tout ce qui est dit de l'humain semble être reconnu de tous bien que régissant une ambiguïté sans pareil. Au fait, l'être humain serait-il cet être clair dont la totalité des attributs est connaissable ? Serait-il un être prévisible et déterminé ? Un être dont la connaissance des attributs suffirait à le rendre intelligible ? En réalité, les textes sacrés, quels qu'ils soient sont incompatibles avec la connaissance scientifique. Leurs explications ne sont ni rationnelles, ni opératoires. Et pour ceux des philosophes modernes comme Descartes qui tentent de réhabiliter

¹⁶*Ibid.*

¹⁷ Platon, *Apologie de Socrate* : Œuvres complètes, trad. fr. Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2008, pp. 21-22.

l'ontologie classique, ils se heurtent très vraisemblablement aux incohérences et impertinences de celle-ci.

Chez Descartes en effet, l'étude de l'homme recherche tout d'abord ce qu'il y a de vrai en lui. Et ce qu'il y a de vrai en l'homme réside dans la partie immatérielle et intelligible qui ne subit pas le changement. Pour le prouver, il élabore le dualisme dans lequel il établit une distinction entre le corps et l'esprit. Ainsi, à travers un processus introspectif, il parvient au résultat selon lequel le « je » est le véritable être existant dans le monde. C'est ainsi qu'après ses analyses, il aboutit à la certitude du « cogito » et affirme son célèbre : « *cogito ergo sum* »¹⁸ Pour lui, la seule certitude qui résiste à l'épreuve du doute c'est la pensée. C'est donc grâce à la pensée que l'on peut affirmer son existence. Et pour parvenir à la connaissance, le sujet cartésien le « je » passe à travers une méthodologie qui n'a pour seul repère que les l'évidence rationnelle. En fait dans le cartésianisme, la vérité est à elle-même son propre signe c'est-à-dire elle loge dans l'évidence rationnelle pourtant l'évidence elle-même reste encore problématique dans la mesure où elle est à définir. C'est dire que chez Descartes, il n'y a point de réalité aussi évidente que et vraie que cette « *substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu ni d'aucune chose matérielle* »¹⁹. Par ces propos, nous comprenons que l'existence de notre pensée est la première certitude que l'on puisse avoir, puisque je peux feindre ne pas avoir de corps mais je ne peux douter que je doute ni que je pense. Aussi, la connaissance que possède le sujet ici lui vient de la manipulation d'un réel lui-même abstrait. C'est pour cette raison qu'on peut légitimement croire que les mathématiques sont à la base de toute connaissance capable d'aboutir à des certitudes indubitables. Dans le cartésianisme, on peut bien unifier les sciences dans leur ensemble pour que ce soit adoptée la démarche mathématique. En plus, étant donné que la réelle mathématique est abstraite et qu'il n'y a rien de plus clair qu'une idée qui émerge d'une intuition intellectuelle, il n'est pas possible de sortir d'une raison qui est par elle-même méthode, pour aller chercher l'objet et le principe de la connaissance ailleurs.

Chez, le sujet est la seule réalité vraie et permanente capable d'établir l'existence de l'homme puisqu'il est doté d'une conscience psychologique. Pour connaître, le sujet n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs. Il doit simplement rentrer dans son entendement et y retrouver les propriétés de l'objet de la connaissance. Ceci s'explique par le fait que selon Descartes, le

¹⁸ Renée Descartes, *Discours de la méthode*, (1637), avec une notice biographique, une notice philosophique, des remarques lexicologiques, des notes explicatives, une documentation thématique, des jugements, un questionnaire et des sujets d'exposés et de devoirs, par André Robinet, Librairie Larousse, 1972, p. 65.

¹⁹Renée Descartes, *Discours de la méthode*, (1637), Librairie Larousse, Paris, 1952, IVème partie, p. 33.

Dieu créateur a lui-même implanté dans sa créature que nous sommes, « *les premières semences de vérité* » et ce sont ces semences de vérité qui servent de matière d'investigation à l'homme ou de l'évidence. Cette analyse de Descartes sur les premières semences est la preuve que le cartésianisme ne s'éloigne pas beaucoup des traditions judéo-chrétiennes ni de son ancrage moyenâgeux. Ici, « *il n'y a pas de voies ouvertes à l'homme pour connaître certainement la vérité en dehors de l'intuition évidente et de la déduction nécessaire* »²⁰ En fait, le sujet ici semble pratiquer un repli de soi sur soi-même c'est-à-dire une sorte de solipsisme, une pratique dont lui seul maîtrise les tenants et les aboutissants. Il fixe lui seul les bornes de son évidence rationnelle et détermine les conditions de cette méthode sans en procurer la clé ni les principes. Ce qui montre que l'unique méthode à considérer si l'on veut accéder à la connaissance reste la déduction analytique. Le monde sensible est méprisé et même nié au profit de la raison autosuffisante. Toute connaissance ici peut être élaborée en marge des témoignages des sens et même en l'absence physique des objets. On pense ici que Descartes penche pour un rationalisme subjectif et dogmatique. Ce qui serait sans doute contre-productif dans le monde de la science qu'il défend.

Aux vues de tout ce qui a été dit plus haut, nous constatons qu'il devient très complexe de nos jours de comprendre cette métaphysique de l'homme, cette ontologie classique et aristotélicienne. Toutes ces impertinences, ces incohérences et abstractions qui nous livrent un humain impersonnel et universel, un humain à la fois corps et esprit, divin et tout savant. Tout cela nous semble à nos jours désuète, caduque et apte à la révolution. Et la conséquence c'est que tout ceci nous pousse inexorablement vers la recherche d'un nouveau type de discours dans notre quête de l'appréhension du sujet humain.

C- Le passage du dualisme classique au monisme scientifique

Ici, nous entendons insister sur la révolution à opérer pour une saisie plus efficiente de l'humain. Il s'agit plus exactement de montrer la nécessité de concevoir l'homme non plus comme cet être double composé d'un corps et d'un esprit immatériel, immortel et omniscient mais plutôt de voir en lui, un être unique et indivisible. Ce dualisme qui a fondé les philosophies de Platon à Descartes et dont les extensions chrétiennes ont engendré l'âme immortelle entendue ici comme une réalité transcendante supérieure au corps, mais une entité une et indivisible dont tous éléments concourent à la réalisation. Plus exactement, nous insisterons sur

²⁰ *Id.*, *Les règles pour la direction de l'esprit*, Règle XII, (1626-1628), Paris, Vrin, 1994, p.90.

la nécessité de migrer du dualisme vers le monisme. En effet, le monisme est une Théorie philosophique dans laquelle, tout l'univers et toutes les choses et êtres qui s'y trouvent émanent de la transformation d'un élément unique. C'est une doctrine qui va à l'encontre des doctrines qui opposent deux principes contraires, comme l'âme et le corps comme le platonisme ²¹

Ainsi, rappelons-nous que la conception platonicienne de l'homme repose sur une sorte d'épistémologie et d'anthropologie propre à son époque. En fait, l'épistémologie platonicienne repose sur la connaissance du réel et de la vérité, savoir dans lequel on peut clairement distinguer l'existence de deux mondes : le monde sensible qui est celui de l'ignorance, de l'erreur et des illusions, du monde intelligible qui est celui de la science, du vrai savoir, de la lumière et des idées éternelles. Pour le philosophe grec, la vérité ne se trouvant pas dans le monde sensible, il y a une rude dialectique à opérer pour partir du sensible vers l'intelligible où on peut contempler les essences, les idées immuables et éternelles, le Bien en soi, le Beau, le Vrai bref la vérité. C'est dire que dans le platonisme, l'Idée renvoie à la réalité. C'est elle le réel dont il est question en philosophie tandis que son opposé, la chose sensible, empirique c'est le siège de l'ignorance, de la duperie et des illusions. Nous percevons donc très bien l'opposition entre ces deux mondes où le monde de la sensibilité est inférieur et soumis à celui de l'intelligibilité. C'est le lieu de l'exploitation, de l'esclavage et de l'instrumentalisation. Le lieu de la dégénération et de la corruption. Tout ceci est contenu dans ses propos ci-après :

*Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne, dont l'entrée, ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur de la façade (...) Ils nous ressemblent, répondis-je. Et d'abord penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetés par le feu sur la partie la caverne qui leur fait face. (...) Examine maintenant comment ils réagiraient, si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérit de leur ignorance, et si les choses se passaient naturellement comme il suit. Qu'on détache un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser soudain, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière, tous ces mouvements le feront souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de regarder les objets dont il voyait les ombres tout à l'heure. (...).*²²

C'est dire que pour Platon, tout ce qui est vrai et réel se trouve au-delà du corps sensible. Une telle connaissance dénote un enracinement anthropologique dans la mesure où l'être humain, le vrai, ici c'est son âme. Ainsi, parce qu'elle est de même nature que l'idée, l'âme peut s'élever et atteindre le monde intelligible où elle va contempler les idées éternelles. Pour cela, l'âme apparaît comme une réalité immatérielle partageant avec l'idée, la nature éternelle.

²¹ Louis Rougier, *Histoire d'une faillite philosophique*, Paris, la scolastique, 1925, ed. 1966.

²² Platon, *La République*, livre VII, traduction E. Chambry, Paris, Editions Les Belles lettres, 1949, 514b-517 c, version numérique, mise en ligne le 02 janvier 2015 et consulté le 13/06/2022 à 12 h.

C'est dans ce sens que la théorie platonicienne de la métempsycose (transmigration de l'âme d'un corps vers un autre) présente l'âme comme une entité éternelle qui, ayant vécu dans le monde des idées se retrouve dans le corps après une chute appelée la chute des âmes. Ainsi donc, l'épistémologie platonicienne regorge en son sein une anthropologie c'est-à-dire une étude de l'homme dans la mesure où chez Platon, la connaissance réside dans la réminiscence qui n'est que le fait pour l'âme de rentrer en elle pour se ressouvenir des connaissances acquises dans sa précédente et vraie demeure, le monde des idées. Autrement dit, la thèse de la réminiscence suppose que l'âme a bel et bien eu une vie antérieure dont elle peut se ressouvenir des réalités une fois déchue dans le corps. Elle a en cela une préséance sur le corps. Ce qui veut dire qu'elle se présente comme principe premier tel que l'indiquent ces propos de Platon : « *il s'agit d'une âme qui en vertu de sa nature même, à la préoccupation et la charge de ce qui est dépourvu d'âme, corps du monde ou corps d'un homme.* »²³

Au demeurant, nous comprenons que le dualisme est une doctrine qui, dans sa définition de l'humain, le conçoit comme une réalité double, plus exactement comme une réalité constituée de deux entités métaphysiques hétérogènes que sont l'âme et le corps : réalité dans laquelle l'âme est supérieure et le corps inférieur mais surtout sujette à la mort. Pour cette raison, le corps constitue un obstacle, mieux un tombeau pour l'âme.

Cette conception de l'humain est également présente dans la philosophie de Descartes. En effet, Descartes pense aussi que l'homme a une double nature. Qu'il est un être composé d'un esprit et d'un corps. Pour lui, l'homme est un être psychosomatique c'est-à-dire possédant un corps et un esprit. Lorsque, dans son discours sur l'homme, il essaie d'établir ce qu'il y a de vrai en l'humain, il aboutit à la conclusion selon laquelle c'est la partie immatérielle, intelligible qui loge l'essentiel de l'humain. Il démontre clairement que l'essentiel de l'homme est à situer ailleurs que dans la partie corporelle. Dans ce sens, il établit une distinction nette entre le corps et l'âme et après une analyse rationnelle approfondie, il aboutit à la certitude du « cogito ». Seule vérité indubitable, seule réalité existant dans le monde. Le « *je pense donc je suis* »²⁴ qui est la conclusion à laquelle il aboutit nous traduit clairement que l'homme n'est véritablement homme que parce qu'il est capable de penser. Parce qu'il est un être intelligible possédant une partie intelligible qui lui permet de penser et de douter. C'est le sens à donner à ses autres propos ci-après : « *enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : je suis,*

²³Platon, « Phèdre » in *œuvres complètes*, tom IV-3^e partie, tradition Léon Robin, Paris, Les Belles Lettres, 1947, p. CXXI

²⁴R. Descartes, *Discours de la méthode*, *op. cit.*, p. 65.

j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. »²⁵

Ainsi, Descartes confirme que c'est le « cogito » la pensée qui fait de nous des hommes. Autrement dit, l'être humain est plus exactement situé dans la pensée, dans l'esprit. Il ignore ainsi catégoriquement ou mieux encore il méprise le corps au profit de l'esprit.

Un autre domaine dans lequel le dualisme est soutenu et défendue avec un intérêt particulier c'est la religion chrétienne. En effet, la religion chrétienne en tant qu'ensemble de doctrines dominantes au moyen-âge, fonde la connaissance de l'homme sur une analogie créationniste. Ici, l'homme ne se comprend qu'à travers la relation qu'il entretient avec Dieu son créateur. Autrement dit, c'est uniquement à travers les propriétés de Dieu présentes en lui que l'homme se saisit et se reconnaît. En tant que créature divine, il est fait à l'image de son Dieu créateur et à sa ressemblance. Ainsi, la religion reconnaît l'existence du corps et de l'âme mais établit ou reconnaît davantage la supériorité de l'âme sur le corps. Ceci dans la mesure où l'âme est une entité divine qui s'est incarnée dans le corps pour lui donner non seulement la vie mais aussi le spiritualiser ou le rendre intelligible. Mais la différence entre le dualisme religieux et les autres formes de dualisme est que le dualisme religieux à l'inverse du dualisme platonicien, reconnaît l'homme comme cet être formé d'un tout c'est-à-dire que le corps et l'âme forment un tout appelé homme. C'est dans cette perspective qu'on pense que l'homme possède une dignité inviolable et inaliénable. Ceci s'explique par le fait que, l'homme étant fait à l'image de Dieu, son corps devient sacré et ne devrait en aucune façon faire l'objet de manipulations deshumanisantes. Nous comprenons pourquoi Francis Fukuyama disait : « *l'abolition de l'homme est ainsi une violation de la volonté de Dieu* ». ²⁶C'est-à-dire violer ou souiller le corps de l'homme c'est violer ou transgresser la volonté de Dieu. Dans le même ordre d'idées, Paul Chauchard, médecin neurophysiologue et écrivain français du 20^{ème} siècle écrit :

On retrouve scientifiquement l'ambivalence de la chaire si bien décrite par Saint Paul. Notre corps est le temple du Saint-Esprit et Dieu est en moi plus intime que moi-même, mais notre corps matériel nous immerge dans les délices d'une création qui fait écran et nous voile le visage de son créateur. Croire qu'on a un corps matériel nous induit au matérialisme et nous aveugle spirituellement ; se savoir esprit incarné devant Dieu nous incline, malgré les tentations matérielles

²⁵ *Id.*, *Les méditations métaphysiques* de Descartes touchant la première philosophie, dans laquelle l'existence de Dieu, & la distinction réelle entre l'âme et le corps de l'homme, sont démontrés, traduction du latin de l'auteur par M le D.D.I.N.S. et les objections faites contre ces méditations par diverses personnes toutes-doctes, avec les réponses de l'auteur, traduit par M'C.L.R., Paris, 1641, p. 20.

²⁶ Francis Fukuyama, *op. cit.*, p. 24.

*dénaturantes, à nous conduire correctement c'est-à-dire à tout subordonner à l'esprit.*²⁷

Cependant, il convient de relever que cette connaissance abstraite de l'homme semble inopérante et manque de pertinence. Ceci s'explique par le fait qu'elle a tout d'abord un fondement immatériel, voir métaphysique. Francis Fukuyama prend d'ailleurs ses distances de ce type de savoir lorsqu'il déclare que le développement de la biologie, plus précisément de la génétique et de la biomédecine offre des informations nécessaires à la saisie et à la compréhension de l'homme avec plus de réussite et de précision que les discours métaphysiques. De nos jours par exemple, la science apporte un type de discours particulier qui présente l'homme comme un être tout d'abord matériel et dont le bon fonctionnement du corps garantit d'excellentes productions sur le plan intellectuel. C'est un être dans lequel l'essentiel des informations est contenu dans des molécules biologiquement détectables. D'où le sens à donner à la recherche sur l'ADN. En effet, connaître l'homme de nos jours, c'est pouvoir manipuler ses gènes, ses chromosomes, ses neurones bref maîtriser le fonctionnement de son cerveau, partant de son appareil biologique. C'est clair, la biologie, la neuroscience, la biomédecine et autres ont profondément modifié notre regard sur l'homme au point où elles se présentent désormais comme des sciences du véritable discours de la vie.

Lorsque la biologie moderne tente d'établir un rapport entre les déterminismes biologiques ou génétiques et le comportement de l'homme, le discours ontologique traditionnel lui, s'efforce de nous maintenir dans un dualisme non productif. En fait, les recherches en génétiques comportementales nous permettent d'identifier les gènes responsables d'un certain type de comportement. Ce qui veut dire que, ce que l'on a toujours naïvement attribué à l'esprit ou à la marque de Dieu en l'homme s'explique le mieux par la biologie. L'industrie pharmacopique qui se développe en vue de d'offrir une thérapie adéquate aux comportements pathologiques prouve aussi que l'homme par la science peut réussir et réussit même déjà à situer l'essentiel de l'humain dans la matière que les sciences biologiques peuvent maîtriser. En effet, la biologie comportementale permet non seulement de comprendre l'individu, dans ses tendances affectives, mais également de le saisir dans sa différence avec les autres. Avec la génétique comportementale, on parvient comme le dit Fukuyama à découvrir la raison pour laquelle il existe en l'homme des éléments biologiques responsables de la criminalité, de l'agressivité et des tendances affectives. On peut même réussir à identifier l'identité sexuelle et

²⁷ Paul Chauchard, *Notre corps ce mystère*, Paris, Bauchesne, 1962, pp. 163-164.

les raisons d'une certaine attraction entre tel homme et telle femme. Nous comprenons pourquoi Fukuyama écrit :

La neuropharmacologie a déjà produit non seulement du Prozac antidépresseur, mais aussi de la Ritaline pour contrôler les comportements déviants des jeunes enfants. Au fur et à mesure que l'on découvre non seulement les corrélations, mais aussi les parcours moléculaires entre les gènes et les caractéristiques telles que l'intelligence, l'agressivité, l'identité, la sexualité, la criminalité, l'alcoolisme, etc., il viendra inéluctablement à l'idée des gens qu'ils peuvent faire usage de cette connaissance à des fins sociales particulières.²⁸

En somme, l'ontologie classique et les religions chrétiennes ont longtemps offert une définition non scientifique et surtout non crédible de l'homme. Elles nous ont toujours présenté l'homme comme un être dédoublé et séparé ayant des entités asymétriques et même opposées. Il est désormais temps d'écouter un autre type de discours sur notre nature. Un discours moins dogmatique dans lequel l'homme reste un être propre dans son unicité. Un être dans lequel toutes les entités sont liées et dépendent les unes des autres. Une réalité unifiée où il n'y a ni dimension supérieure, ni dimension inférieure et enfin un être où l'essentiel des informations nécessaires à son bon fonctionnement est logé dans le corps qui est connaissable et manipulable par les sciences de plus en plus innovantes.

²⁸ Francis Fukuyama, *op. cit.*, p. 37.

CHAPITRE II : LES DETERMINANTS BIOLOGIQUES DE L'HUMAIN EN L'HOMME

Dans ce chapitre, nous entendons questionner l'origine ou les fondements de ce qui fait de l'homme un humain. Sachant que l'homme possède au-delà des capacités physiques, des aptitudes intellectuelles et mentales qui font de lui un être différent et supérieur aux autres êtres de la nature, il s'agira ici de chercher à comprendre ce qui, du cerveau ou de l'esprit fait de l'homme un être humain. Un être capable de penser, de réfléchir, un être conscient et divin. Il s'agira surtout de tenter de relever l'origine de la pensée, de la raison et de la conscience en l'homme.

a- La nécessité d'un nouveau type de discours sur l'explication de l'humain

Ici, nous voulons montrer l'importance d'un discours autre que le discours métaphysique traditionnel. Nous voulons montrer que l'explication scientifique de l'homme semble plus adéquate de nos jours. Autrement dit, une vraie connaissance de l'humain passe par une bonne connaissance de sa constitution biophysique et un parfait rapport établissant une relation de cause à effet entre son corps physique et ses aptitudes mentales intellectuelles. En effet, alors que la civilisation moderne s'établit et fonctionne au rythme avec lequel les peuples se déploient pour déterminer les moyens à mettre en œuvre pour une connaissance de plus en plus poussée du réel, une connaissance qui leur permette de satisfaire aux exigences de nos sociétés actuelles, une connaissance qui leur permette de réaliser leur rêve le plus fou qui selon Descartes est de rendre l'homme « *maitre et possesseur de la nature* », il devient difficile de faire, sans cette science devenue technoscience du fait de son mariage avec la technique depuis le début du 19^{ème} siècle. Le discours scientifique comme nous le savons tous est un discours de précision et d'exactitude. Il apporte plus de certitude que des interrogations auxquelles l'homme était habitué. La science que le philosophe physicien et mathématicien français Henri Poincaré présente alors comme un système de rapports objectifs nous apporte des réponses objectives qui nous aident forcément à comprendre si dans le cerveau humain nous pouvons trouver des gènes responsables de l'intelligence, de la pensée, des sentiments ...

La première raison pour laquelle il est urgent de recourir à un nouveau type de discours sur l'homme de nos jours est que les discours métaphysiques traditionnels emprisonnent l'homme dans des illusions des certitudes tandis que le discours scientifique le pousse à se questionner et à se libérer. Tout d'abord, le nouveau discours scientifique retire l'homme de l'embrigadement dans lequel il se trouve depuis des siècles et lui redonne sa vie en faisant de lui le centre de son propre épanouissement. En faisant confiance à la science, il assure la libération de soi et le développement personnel. En effet, l'homme qui fait confiance à la science se libère de tout déterminisme qui l'empêche d'être véritablement lui. Il entre dans un cycle de rajeunissement que le philosophe Camerounais Antoine Manga Bihina, reprenant le philosophe français Gaston Bachelard traduisait en ces termes « *accéder à la science aujourd'hui c'est spirituellement rajeunir...* »²⁹. La connaissance scientifique rajeunie dans la mesure où elle repousse les limites de l'obscurantisme pour faire jaillir de nouvelles perspectives. Elle nous amène à côtoyer de nouveaux horizons à l'instar des sciences de la conscience humaine. C'est dans cet ordre d'idées que nous comprenons ces propos d'Henri Perruchot dans « La revue de Paris » : « *l'histoire de la science est celle d'un progressif abandon des illusions humaines* ».

26

Ici, il montrait que les discours traditionnels sont limités puisqu'ils ne nous permettent pas de questionner la complexité que le réel nous présente. Elles ne nous aident pas beaucoup à sortir de nos illusions. L'inconnu sur lequel ne se prononce pas le discours métaphysique semble plutôt exciter le scientifique au point de le porter avec optimisme vers sa compréhension. La suite du propos du philosophe camerounais de science à ce sujet nous interpelle davantage sur la pertinence de se mettre d'abord à l'écoute d'un discours scientifique.

*La complexité apparente du réel est pour une intelligence vive, alerte et cultivée une provocation. Elle donne le déclic de la recherche de l'explication et les prétextes du souci d'une réduction de cette complexité. Ainsi, connaître scientifiquement, c'est oser un saut dans un inconnu à propos duquel le sujet se pose des questions incontournables et s'emploie à construire des paradigmes à l'aide desquels cet inconnu peut être compris*³⁰

Accéder à la connaissance scientifique, c'est rejeter des attitudes non scientifiques pour acquérir celles qui libèrent. Et comme le disait Gaston Bachelard dans *La formation de l'esprit scientifique*, accéder à la science, c'est vaincre les « *obstacles épistémologiques* » ; c'est-à-dire tout ce qui nous empêche d'accéder à la vraie connaissance. Ceux-ci étant constitués des

²⁹Antoine Manga Bihina, « Invention scientifique et affirmation de l'individu », in *L'individuel et le collectif*, ouvrage collectif (sous la direction de Thérèse Belle Wangue), Edition Dianoia, 2008, p. 197.

³⁰ *Idid.*, p. 200

pesanteurs sociologiques (traditions, croyances), les préjugés de l'opinion commune et de tous les éléments qui empêchent l'éclosion de la science, pour accéder à la science, il faut alors opérer avec ces formes extérieures d'explication des phénomènes ce que Bachelard appelle la « *rupture épistémologique* ». Ceci s'explique par le fait qu'avant d'arriver à la connaissance scientifique, l'esprit humain, a déjà d'autres connaissances précisément sur l'humain. Gaston Bachelard écrit d'ailleurs : « *quand il se présente à la culture scientifique, l'esprit n'est jamais jeune. Il est même très vieux, car il a l'âge de ses préjugés. Accéder à la science, c'est spirituellement rajeunir ; c'est accepter une mutation brusque qui doit contredire un passé* ». ³¹

Par la science, l'homme se libère donc progressivement des chaînes de l'ignorance qui le maintenaient captifs. Aussi entretient-il désormais avec la nature, un rapport non de soumission comme le disait Bacon, « *pour bien commander à la nature il faut lui obéir* », mais un rapport de domination car ce dernier peut désormais la maîtriser et la prévoir. On comprend pourquoi on dit que « *par la science, les sociétés se modernisent* ». Depuis un certain temps,

On assiste au rejet des dogmes, à la revendication de l'autonomie de la conscience, à l'émancipation progressive des hommes par rapport aux traditions qui peuvent les maintenir dans l'observation des valeurs statiques. La technoscience est, aujourd'hui, un effort fourni pour sortir l'homme des ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Elle est aussi un effort de développement de l'esprit critique. ³²

Une autre raison pour laquelle l'homme d'aujourd'hui devrait faire urgemment recourt à la science s'il voudrait véritablement se saisir c'est l'efficacité et l'opérationnalisation du discours scientifique. En effet, la science nous sert des certitudes vérifiables et non des suppositions. Le savoir scientifique comme nous le savons tous est un savoir de type opératoire. Il se prouve et n'a pas besoin de s'éprouver. Jean Ladrière ne disait-il pas « *le savoir scientifique est un savoir non de type sapiential ni un savoir de type herméneutique mais c'est un savoir de type opératoire* » ³³

Il y a donc plusieurs raisons de faire confiance à la science aujourd'hui si nous nourrissons vraiment le désir de nous saisir en tant qu'objet d'étude. Elle pénètre le réel et nous le présente tel qu'il s'offre à nous et non tel que nous pensons qu'il est. Elle (la science) nous enseigne de prendre du recul face au déterminisme métaphysique pour ne faire confiance qu'au fait car en science seul le fait compte. Claude Bernard dans son *Introduction à la médecine*

³¹ Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, © Librairie philosophique J Vrin, 1993, livre numérique, [http://www.vrin.fr], 3003, pp. 13-14.

³² Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, Paris, Harmattan, 2016, p. 15.

³³ Jean Ladrière, *op cit.*, p. 39.

expérimentale rappelle d'ailleurs que : « *l'homme de science doit écrire sous la dictée des phénomènes* ». C'est dire que seul l'objet étudié doit révéler à l'homme de science sa vérité et non le contraire. Ainsi, en vue de faire de la science un corps de savoir universel, le savant s'efforce d'observer le réel dans sa plus grande exactitude. Il évite au maximum de projeter ses états d'âme sur l'objet à étudier. Il fait une sorte de *catharsis* intellectuelle, c'est-à-dire une purification qui lui permet de dire les choses telles qu'elles sont, et non tels qu'il croit qu'elles sont, car selon Bachelard, « *ce que l'on croit savoir offusque ce que l'on doit normalement savoir* ».

Lorsque Jean Ladrière affirme : « *la science n'est ni un savoir de type sapiential, ni un savoir de type herméneutique, mais un savoir de type opératoire* », il indique et insiste par-là sur le fait que la science a pour vocation de donner une explication rationnelle des phénomènes afin de permettre à l'homme de bien connaître la nature. C'est un savoir qui nous livre des certitudes rationnelles car nous pouvons les observer, les expérimenter, les vérifier.

Le savoir scientifique a des caractéristiques très précises à savoir :

Il est Un savoir positif

Le savoir scientifique porte sur des faits concrets ou des relations logiques ou possibles. Auguste COMTE dans son *Cours de philosophie positive* présente la science comme un savoir positif à travers sa *loi de trois états*. En effet, l'intelligence humaine a toujours le souci d'expliquer les phénomènes et tout ce qui se passe autour d'elle. Selon son degré de maturité (qu'appelle les états), elle trouve une réponse à ses préoccupations ;

- A l'état théologique ou fictif il explique les phénomènes en se référant à des notions surnaturelles ;
- A l'état métaphysique ou abstrait l'homme fait appel à la spéculation et au rêve et explique les phénomènes par des notions générales ;
- A l'état positif ou scientifique l'homme explique les phénomènes en se référant à ce phénomène lui-même, c'est-à-dire tel qu'on peut l'observer, le contrôler et le prévoir. On se réfère au fait tel qu'il se présente afin de dégager les lois de sa manifestation. C'est dans ce sens qu'Auguste COMTE pense qu'« *il n'y a de science véritable que celle qui établit les lois* ».

Il est Un savoir opérationnel et efficace

Lorsqu'on recherche une information en science, c'est pour qu'elle puisse être utilisée concrètement (pratiquement) et permettre de réaliser quelque chose. Autrement dit, la science a vocation à l'application. Pour cette raison, le savoir scientifique est un savoir spécialisé de sorte que ce qu'on appelle science désigne un ensemble de disciplines, c'est-à-dire un

ensemble de domaines d'étude qui permettent à l'homme de comprendre la nature en lui et autour de lui, de maîtriser ses lois et d'intervenir sur elle.

En définitive, on peut dire que la science est l'ensemble des explications rationnelles et des possibilités qui sont offertes à l'homme pour comprendre, s'adapter et intervenir sur la nature. Et c'est ce type de savoir qu'il nous faut désormais chercher et privilégier puisque très vraisemblablement, la perception métaphysique de la nature humaine n'a pas permis de comprendre l'identité réelle de l'homme. Aussi, s'il est vrai que l'homme diffère de l'animal par son aptitude à penser, il est aussi clair que sans son système nerveux, l'être humain serait incapable de produire une quelconque réflexion. Ce qu'il y a d'humain en l'homme ne se percevra donc certainement pas grâce aux discours métaphysique et religieux mais par un renouvellement de perception, par un discours qui prenne en charge la constitution biophysique de l'homme et son rapport à la production de la pensée. En cela, un certain type de discours scientifique nous aidera à mieux appréhender l'humain. La conscience et la pensée pourront peut-être un jour être expliquées à la lumière des sciences de la matière. D'ailleurs, Louis de Broglie, célèbre physicien mathématicien et philosophe français du 19^e siècle n'écrit-il pas : « *c'est peut-être à la lumière des résultats de la physique microscopique qu'il faudra un jour reprendre l'étude de certains grands problèmes de la philosophie* ». ³⁴

C'est dire que certaines nouvelles sciences à l'instar de la physique microscopique peuvent nous permettre d'apporter de nouvelles appréhensions de l'humain que nous n'avions pas il y a quelques siècles. Elles peuvent par exemple nous aider à comprendre que tout provient de la matière et qu'à un certain niveau, la matière ne se donne plus sous forme de réalité solide mais qu'à l'échelle microscopique, elle devient à la fois corpusculaire et ondulatoire. Et étant donné que le corpuscule n'a pas de corps et que les ondes restent ondulatoires, on peut bien établir que la conscience pourrait bien être du même ordre sans pour autant être métaphysique ni divine.

Aussi, nous savons qu'à travers les recherches en physique microscopique, a pu découvrir les quanta, plus petites composantes de la matière. Cette découverte des quanta a quant à elle permis de réaliser que la matière est réellement insécable à une certaine échelle comme le disait Démocrite dans l'antiquité en parlant de l'insécabilité de la matière. Elle (la physique microscopique) a également permis de comprendre que le hasard et la probabilité pouvaient être pris en compte dans une recherche scientifique. Ainsi, l'indéterminisme devient inévitable et les positions religieuses et stoïciennes voient évoluer leur désuétude. Dans le même

³⁴ Louis de Broglie, *Continu et discontinu*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 106.

ordre d'idées, nous considérons bien la position de Kierkegaard selon laquelle il n'y a pas d'indépendance entre le sujet et l'objet. C'est-à-dire que le sujet n'est pas à séparer ni à opposer à la pensée qu'il produit. Il n'y est pas du tout étranger. Ce qu'il faut y voir ici c'est la complémentarité, c'est la relation de cause à effet. L'étude de l'une permettra de mieux cerner le fonctionnement de l'autre des entités de l'humain.

b- Les sources neuronales de la pensée

Ici, nous entendons définir l'homme comme un être biologique, fait de chair et d'os. Un, mammifère, bipède semblable et comparable aux autres êtres de la nature avec lesquels il partage le même bagage génétique soit 98% de parenté avec le chimpanzé même s'il est largement supérieur à tous ces derniers au niveau du bagage neuronal. Avec la révolution scientifique des débuts du XIX^{ème} siècle, l'on voit émerger un nouveau type de discours sur la nature de l'homme et surtout sur la nature de l'intelligence humaine. Ici, il n'est plus question de fonder une nature divine que la médecine contemporaine ne parvient pas à comprendre et à corriger toutes les fois qu'il y a des difficultés. Il s'agit plutôt de prouver que l'homme est d'abord matière, et que cette matière est efficacement prise en compte par la biologie sur les plans médical, cognitif et esthétique en cas de soucis. Les avancés que connaît la biologie et le succès de certaines premières initiatives en neurobiologie permettent une meilleure prise sur le réel. En fait, grâce à la biologie moderne, l'homme s'applique à avoir un nouveau type de regard sur lui-même. Il cherche à comprendre le silence et l'énigme que constitue son corps et son esprit.

Tout d'abord, l'homme est un animal composé d'appareils ou système, (nerveux, digestifs, reproductif...), et des organes qui entretiennent des relations très étroites et même des échanges inexorables entre eux. Il s'étudie et se comprends par l'observation et l'analyse des relations entre ces différents systèmes.

Au moment où la métaphysique traditionnelle se limite à construire une idée abstraite de l'homme, les sciences modernes elles, nous permettent de comprendre que parler sereinement de la nature humaine s'est se laisser guider par le phénomène homme. C'est comparer sa vie à toutes les autres formes de vie ; c'est déterminer sa structure et son fonctionnement selon les moyens que la biologie met à notre disposition. Nous comprenons à ce titre ces propos de Mouchili :

En biologie, on veut comprendre ce qui fait l'homme, ce qu'il est, ce qui fait la permanence de son statut, ce qui permet la description unifiée de sa nature, malgré

les variations de son environnement, les conditions climatiques et même les accidents de la nature. En fait, la découverte de l'acide désoxyribonucléique (ADN) a permis de se rassurer qu'il y a une donnée fondamentale qui préside à la formation de la vie telle que nous la connaissons : c'est l'ADN.³⁵

Par ces propos, le philosophe ramène le débat sur le pouvoir de la biologie partant de ses prouesses sur l'ADN (minuscule enroulement de fibres dont la structure est celle d'un escalier en spirale). Le discours scientifique tenu par Stanley Wendel, biochimiste et virologue américain du 20^{ème} siècle éclaircit davantage à ce sujet. Lorsque, repris par Ruth Moore il affirme :

Je crois que l'étude des acides nucléiques est le problème scientifique le plus important qui se présente à nous à l'heure actuelle. Il est de loin plus important que n'importe quel problème concernant la structure de l'atome, car à travers les acides nucléiques, c'est la vie elle-même que nous étudions.³⁶

Nous comprenons en ce moment que la vie, sa multiplicité, son ordre, sa forme et sa continuité sont contrôlés et transmis par l'ADN. Et cet ADN qui est l'élément qui génère et fédère toutes les fonctions vitales et même la pensée. C'est donc la connaissance du corps c'est-à-dire la maîtrise de la matière qui constitue l'humain qui est fondamentale pour une meilleure saisie de l'homme. L'homme ici est fondamentalement connu à travers la maîtrise du corps et de ses composantes. Tout se passe comme si c'est la nature en nous et autour de nous qui constitue la loi fondamentale de la vie. Enfin, s'il est avéré avec les sciences bio-centristes qu'il n'existe pas de discontinuité entre les formes de vie, qu'il existe une similitude étonnante des gènes entre l'homme et les autres êtres vivants, comment ne pas cesser de croire que le discours biologique est la solution au problème de la connaissance de l'humain ? Pourquoi ne pas se pencher davantage sur ces sciences qui s'efforcent de nous présenter l'homme comme cet assemblage de cellules que l'on peut explorer ? D'où l'importance que nous trouvons aujourd'hui à la biologie et d'ailleurs à toutes les sciences de la matière.

En effet, les sciences de la matière qui sont des sciences fondées sur un système de rationalité à travers lequel elles prennent en compte les choses réelles ne servent de tremplin pour saisir l'homme comme chose. Autrement dit, ce sont des sciences qui étudient des objets qui tombent dans le champ de la sensation, de la perception, de l'observation. Elles s'intéressent donc à la matière, à sa constitution et à sa transformation ; elles sont des sciences de la matière

³⁵Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Qu'est-ce que l'humanisme aujourd'hui ?* Paris, Harmattan, 2016, p. 13.

³⁶Wendel Stanley, repris par Ruth Moore, in *Les fibres de la vie*, Tome 2, Nouveaux Horizons, 1970, p. 70.

ou encore sciences expérimentales ou enfin des sciences exactes. Leur constitution requiert une démarche qui aligne à la fois un système de conception théorique et des expériences vérifiables. Leur autorité sur la matière n'est plus à démontrer.

Cela voudrait dire que le vrai discours scientifique surtout biologique a pour ambition de rendre accessible à l'homme, ce qui dans sa nature paraissait encore relever de l'irrationnel et du surnaturel. Entant que science du vivant, elle fait une description non superficielle mais approfondie de ce qui constitue l'humain. Elle nous dévoile ce qui existe en nous et nous semble encore énigmatique. Pour la biologie, l'être humain est un composé très complexe de par la diversité de cellules, de neurone et de forme de vie qui se trouve en lui. L'ADN qui contient le code génétique de chaque être humain est au cœur des études de biologie parce que ce n'est qu'en réussissant à déchiffrer ses codes que l'homme s'approche de la réalité humaine. Pour les biologistes, c'est l'ADN qui organise la vie. Elle est l'essentiel du principe qui structure la signification de notre vie. Cette identité minutieuse que Ruth Moore présente bien comme un minuscule enroulement de fibres en forme d'escalier regroupe l'essentiel des informations de la vie d'un être et dont la biologie étudie la formation et le conditionnement. Aussi écrit la dame de science : « *C'est un minuscule enrôlement de fibres dont la structure est celle d'un escalier en spirale. C'est en lui que se trouve le plan directeur de tout ce que nous sommes, c'est le fil conducteur qui nous vient de l'origine de la vie* »³⁷. Par ces propos, nous retrouvons la nécessité de recentrer le discours de l'être sur ce qui constitue la matière de la vie. Définir l'humain de nos jours ne doit plus passer par un discours spéculatif sur ses origines divines mais plutôt par une définition de son schéma structurel.

*En découvrant que c'est l'ADN qui rend la vie possible dans la spécificité qu'on lui reconnaît, la biologie a connu une extension qu'on retrouve aujourd'hui dans les biotechnologies et toutes les formes d'ingénierie génétique. (...) c'est dans la structure chromosomique, c'est-à-dire les filaments et les fibres nucléiques qui la constituent qu'il faut situer les principes fondamentaux de l'hérédité. Nous tenons à faire cette explication parce qu'il faut comprendre ce qui rend la permanence de la nature telle que nous la connaissons aujourd'hui. Aussi faut-il mentionner que l'ADN et la protéine particulière qui lui est associée sont des constituants cellulaires universels qui permettent d'admettre qu'il y a une continuité entre les différentes espèces vivantes.*³⁸

L'homme est cet animal cellulaire, un être de matière dont les recherches permettent de comprendre le principe de la vie. Il est aussi cet être dont les fondements de la pensée sont à

³⁷ Ruth Moore, *Les fibres de la vie*, Tome 2, Nouveaux Horizons, 1970, p. 7, cité par Issoufou Soulé Mouchili Njimom, in *pensée la philosophie*, op. cit., p. 67.

³⁸ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, op. cit., pp. 52-53.

situer au niveau de l'organe formé de neurones en charge de la connaissance. L'homme n'est plus ce divin vivant éloigné et supérieur à l'animal même s'il se trouve qu'il est exceptionnel dans le règne animal. Dans cet animal cellulaire, on peut observer l'évolution de la vie tout comme on le ferait sur d'autres animaux. Dans la cellule par exemple, on peut voir comment se transmet le principe d'hérédité ou le code génétique. Il y a d'ailleurs comme une sorte de continuité génétique entre les différentes espèces vivantes, entre les races. La théorie de l'évolution par exemple nous explique ce qui pourrait constituer les origines de la vie humaine et ce qui constituerai le rapport entre les espèces vivantes. Des pans entiers de notre généalogie étant encore enfouis dans de milliers d'années de faucilles nous empêchant encore d'accéder à notre histoire authentique, il reste de se fier à la clairvoyance du discours biologique de nous livrer ses certitudes d'aujourd'hui en espérant que celles-ci soient corrigées le plutôt possible.

Avec la biologie et son étude des cellules, l'homme essaie de comprendre davantage le principe de la vie. Il comprend désormais que la cellule est le principe unitaire de la vie, le réceptacle du code immuable de la vie. Sans cellule, on ne peut parler de vie puisque l'élément qui reçoit et transmet la vie en l'humain c'est la cellule. Tout comme l'animal transmet la vie à travers les cellules, ainsi le fait l'homme. Il vie grâce aux cellules. Donc, il existe une véritable filiation entre ces êtres. On comprend pourquoi dans des laboratoires, on peut se servir de certains animaux dans le but de comprendre la vie. C'est par exemple le cas des souris, des chats, des rats et des lapins qu'on peut exploiter et utiliser comme cobaye et les résultats s'appliquent bien à résoudre certains problèmes de l'homme. Lorsqu'en 1869, les chercheurs découvrent le nucléide (première appellation de l'ADN), ils expliquent le rôle fondamental du spermatozoïde dans la transmission, mieux la formation de la vie. Entant que cellule haploïde c'est-à-dire cellule qui ne possède qu'un seul exemplaire de chaque chromosome (élément microscopique de cellules constitué de molécules d'ADN et de protéines présents dans le noyau et servant de support à la transmission des caractères héréditaire), le spermatozoïde est une cellule produite par le male (homme) et contenant la moitié des chromosomes du futur embryon ou de l'être à fabriquer. Pour créer la vie, nul besoin ici de divinité car la conception nécessite l'atteinte et la pénétration par le spermatozoïde de l'ovocyte (cellule germinale femelle située dans l'épaisseur du parenchyme ovarien et dont la maturation nucléaire et cytoplasmique l'amène à l'état d'ovule fécondable) qui complète sa deuxième phase de méiose. Les deux noyaux ayant fusionné lors de la fécondation dont la période est limitée au temps de vie des gamètes, l'ovocyte a alors une durée de vie de 24 heures tandis que le spermatozoïde en a une de 48 à 72 heures. Ce qui se passe lors d'une reproduction sexuée naturelle c'est que chez

l'homme et les mammifères il y a rencontre entre deux cellules sexuelles. Rencontre dans laquelle le gamète male ou spermatozoïde et le gamète femelle, l'ovocyte se reproduisent. Après cette rencontre entre les deux cellules de reproduction, survient une autre étape qu'on appelle la conception. En effet, la conception c'est le moment où le spermatozoïde atteint et pénètre l'ovocyte qui complète sa phase de II de méiose. Les deux noyaux fusionnent donc lors de la fécondation qui elle-même dure le temps de vie des gamètes pour voir germer un nouvel être, une nouvelle forme de vie toute aussi particulière mais ayant toutes les généralités transmises par les cellules qui l'ont engendrées. Ainsi, la nouvelle vie peut évoluer en toute sérénité lorsque les conditions de vie sont favorables à son évolution et tout cela n'est qu'une question de cellules. C'est dans ce sens que nous comprenons enfin ces propos d'Axel Kahn « *l'homme n'est en fin de compte rien d'autre qu'un vertébré supérieur, et par suite out ce qui est humain a vocation à s'expliquer en termes de neuroscience comportementale donc, un jour de biologie moléculaire* ». ³⁹

De tout ce qui précède, nous retenons qu'il existe un rapport entre les neurones et la pensée. Le cerveau, à travers la multiplicité de neurones qui le constitue détient l'essentiel des informations qui produisent la pensée. Comme le foie secrète la bile, ainsi le cerveau produit la pensée. Il est le viscère qui secrète et représente la matrice de l'esprit. La preuve en est que la majorité des maladies mentales observées chez des patients sont d'origine neuronale. Elles sont dues à un dysfonctionnement des neurones. Il en va de même l'amour ou du sentiment amoureux qui généralement étaient considérés comme des réalités divines inexplicables. De nos jours, les neurosciences nous enseignent que le sentiment amoureux est naturel et prévisible. Il répond à des lois et logiques universelles comme le dit Olivia Azalé : « *le désir est une propriété émergente des systèmes nerveux, endocrinien, circulatoire et génito-urinaire, qu'il implique une dizaine de régions du cerveau, une trentaine de mécanismes biochimiques et des centaines de gènes spécifiques soutenant ses divers processus* ». ⁴⁰

Donc, si l'on peut dépecer ou disséquer l'organisme humain et découvrir une fonction motrice du cortex cérébral, comment ne pas comprendre et accepter une fois pour toute que tout est logé dans les neurones ?

³⁹ Axel Kahn, *Et l'homme dans tout ça ? Plaidoyer pour un humanisme moderne*, Paris, Nil Editions, 2000, p. 11.

⁴⁰ Olivia Azalé, *Je t'aime à la philo. Quand les philosophes parlent d'amour et de sexe*, Paris, Robert Laffont, 2012, p. 18.

c- Les sciences neurobiologiques ou le domaine d'explication des fonctions cognitives

Ici, nous entendons revenir sur le pouvoir actuelle des sciences du système nerveux. Il s'agit de démontrer qu'une étude biologique du système nerveux est plus indiquée de nos jours dans la mesure où elle semble être la seule qui nous permettra de comprendre le mode de fonctionnement des neurones et les mécanismes en œuvres dans la production de la pensée par l'homme. C'est dire que si nous voulons réellement connaître l'homme et ses fonctions cognitives, nous devons prêter une attention plus que particulière à la neurobiologie.

Aujourd'hui, nous constatons que l'objectif de la biologie est de rendre accessible à l'esprit humain ce qui existe en l'homme et paraît encore surnaturel. C'est le cas de la pensée et des fonctions cognitives qui jadis ont été de l'ordre des mystères. En fait, l'homme n'ayant pas été compris de l'extérieur, la biologie se déploie pour donner accès à ce qu'on n'aurait jamais pu comprendre si on se limitait à la description superficielle et l'explication métaphysique, réinterprétation créatrice. A cet effet, l'étude du cerveau nous fait comprendre que l'homme est bien plus complexe que ce que l'observation extérieure nous laisse percevoir. Tout se passe depuis un certain temps comme si la connaissance de l'homme passe par la connaissance du cerveau. En effet, le cerveau de par sa plasticité effectue une activité computationnelle sur les informations qu'il reçoit. Il traite l'information en créant des idées qui dépendent de notre manière présente d'être au monde. Il crée, invente et imagine, ce qui fait de lui un organe créateur de la pensée. Nous comprenons pourquoi depuis 1748, les sciences neuronales nous font comprendre que connaître le sujet c'est plus exactement penser le cerveau qui nous pense.

Lorsque le philosophe Julien Offray de la Mettrie (1701-1751) publie son ouvrage sur les neurosciences, un nouveau type de discours apparaît sur les fonctions et les fondements de la vie. Il démontre dans son ouvrage *L'Homme machine* que la question fondamentale à se poser de nos jours est de savoir comment fonctionne le cerveau humain ? Plus exactement voulait-il savoir « *et si ce en quoi Descartes ne voyait qu'une machine était en fait l'essentiel de l'homme ?* »⁴¹

Pour La Mettrie, Jean-Pierre Changeux et tous les autres philosophes de science du même ordre épistémologique, l'âme dirigeante, immatérielle, invisible, immortelle et unique n'existe nulle part. L'intelligence est une émanation du cerveau et tout l'essentiel de l'humain se résume à ses facultés cérébrales. Lorsqu'il affirme : « *n'allez pas consulter les Dieux pour*

⁴¹Issoufou Soulé Mouchili Njimom; *op. cit.* p. 66.

découvrir par la divination l'âme dirigeante, mais instruisez-vous auprès des anatomistes »⁴², il démontre que par une étude scientifique du cerveau, on peut aisément déterminer le vrai sens de la structure humaine. On peut dire avec précision quels sont les mécanismes mis en marche pour produire tel ou tel aspect du fait humain.

Ici, nous sommes dans une logique matérialiste plutôt opératoire puisque ses résultats sont manipulables et surtout capable de prévoir. Nous comprenons alors pourquoi Roger Dadoun, philosophe et psychanalyste français du 20^{ème} siècle, lorsqu'il a pu écrire : « *les neurosciences contribuent, avec leurs récents et remarquables progrès, à nourrir, cautionner, imposer cette tendance et à autoriser [...] de surprenantes équivalences entre telle molécule et tel effet* »⁴³

Par la neuroscience, on entend maîtriser le système nerveux et les comportements animal et humain à la lumière des connaissances sur les cellules du système nerveux, les neurones. En fait, les neurones sont les différents types de cellules constituant le tissu nerveux. Elles sont excitables et leur rôle est de conduire l'influx nerveux (mouvement ou écoulement de certains fluides qui se répandent dans le corps). Le neurone possède un axone c'est-à-dire une partie allongée qui permet le passage de l'information sous forme d'impulsion électrique. Le neurone possède aussi les dendrites (Prolongement ramifié reliant le neurone aux neurones voisins). Le rôle du neurone est donc de transmettre les informations dans le cerveau. C'est pourquoi la destruction de certains de ces neurones dans le cerveau peut entraîner la modification définitive des pensées d'un homme. Comme le dit Olivier Bach « *en détruisant certains neurones dans le cerveau, on peut modifier définitivement les pensées d'un homme* »⁴⁴

Avec la neurobiologie, on peut étudier scientifiquement la formation et le fonctionnement les neurones. En effet, la neurobiologie est la science qui étudie le système nerveux et le comportement animal et humain. C'est un ensemble de sciences qui sont spécialisées sur l'étude de l'anatomie fine des aires du cortex, de leur composition en neurones et de l'architecture des réseaux de fibres nerveuses, corrélativement en même temps que l'étude de leurs fonctions motrices, sensorielles ou associatives.

⁴² Jean-Pierre Changeux, *L'homme machine*, Paris, Fayard, pluriel, 2012, p. 19.

⁴³ Roger Dadoun, « Sujet-cerveau, sujet-machine, sujet-pensée » in *La machine pensée*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 124.

⁴⁴ Olivier Bach, *Dieu et les religions à l'épreuve des faits*, 2009, livre numérique, [inlibroveritas.net], pp. 196-197.

Vers la fin des années 1930, la neurobiologie s'est élargie en regroupant en son sein l'électroencéphalographie qui est l'enregistrement de l'activité cérébrale au travers de la boîte crânienne. Celle-ci permet d'associer à ces recherches et à la fois, les recherches en clinique neurologique et psychiatrique à la neurophysiologie des aires corticales. Il convient de relever qu'il s'agit là d'une étude complexe de certaines zones du cerveau. Une étude qui était précédemment très difficile à pratiquer chez l'animal par trépanation et électro corticographie c'est-à-dire un enregistrement de l'activité électrique directement sur le cortex cérébral. Ces sciences ayant évoluées, on peut désormais déduire les fonctions nerveuses par l'étude des neurones individuels. Plusieurs années plus tard, des enregistrements de neurobiologie se font dans des grands centres d'analyse. Aux Etats-Unis par exemple, plusieurs nouveaux laboratoires modernes de neurobiologie ont été créé tel que celui du physiologiste américain Stephen Kuffler (1913-1980). Ici, on cherche à comprendre les grandes fonctions du cerveau par la somme d'études unitaires sur les propriétés fonctionnelles de neurones individuels. Cette étude se développe concrètement par l'implantation d'une microélectrode dans un neurone et corrélativement, avec des activités électriques unitaires des neurones chez l'animal in vivo (dans l'organisme vivant). C'est le cas par exemple des études menées sur les chats, les souris, les grenouilles ou les poissons vers la fin des années 1950 qui ont expérimenté de grands progrès en matière de compréhension du cerveau et de ses fonctionnalités. L'une des avancées remarquables de ces études étant par exemple, l'enregistrement à partir des années 1950 des portions de rétine dont l'illumination active ou inhibe (excite) l'activité électrique d'un neurone donné de la rétine ou du thalamus (une structure de la base du cerveau), ce qui définit son champ récepteur. La particularité de cette étude des champs récepteurs du cerveau est que cette étude qui a différents niveaux hiérarchiques (thalamus, cortex visuel primaire, cortex visuel secondaire, aires associatives), permet de comprendre les facultés de détection des mouvements, des couleurs, des formes et plus récemment, des fonctions plus complexes comme la reconnaissance des visages.

C'est dans cette prouesse épistémologique qu'on range par exemple, la découverte des neurones miroirs. Ici, on nous explique qu'il existe des stimulants naturels spécifiques de certains neurones précis du cerveau. Ce qui permet de comprendre leurs fonctions. Par exemple, la vision par le singe d'un certain mouvement de la main stimule un neurone précis appartenant à une aire précise. Certes il est encore très difficile pour ces recherches de corréler l'activité électrique d'un neurone, précisément localisé, avec son stimulant naturel puisque la découverte

dans ce genre de cas se fait toujours de manière hasardeuse en cherchant autre chose. C'est seulement plus tard qu'on découvre qu'on était là dans les autres fonctionnalités des neurones.

Le rôle que jouent les neurobiologies sur la compréhension de l'homme, partant de la compréhension du cerveau, des neurones et surtout du comportement de l'homme est donc indéniable. Ces sciences nous fournissent des informations précises et utiles telle la neurobiologie du développement qui étudie la façon le système nerveux central se développe au cours de la vie des individus ; la neurochimie et la neuropharmacologie qui étudient la biochimie du système nerveux et l'effet sur lui de différentes drogues ou substances pharmacologiques.

Pour finir, nous retenons que les neurobiologies, une branche des neurosciences font une étude scientifique du système nerveux, tant du point de vue de sa structure que de son fonctionnement, depuis l'échelle moléculaire jusqu'au niveau des organes, comme le cerveau, voire de l'organisme tout entier. Il s'agit d'une étude transdisciplinaire qui intègre à la fois la biologie, la chimie, les mathématiques, la bio-informatique, la neuropsychologie. L'ensemble de toutes ces sciences ainsi que leurs méthodologies respectives traduisent la variété mais aussi l'efficacité avec laquelle la science produit un discours sur le cerveau. Ces sciences qui sont le plus souvent présentées sous l'angle des neurosciences cognitives couvrent pratiquement tous les domaines de la connaissance et sont exploitées même dans les domaines tels que l'économie puisqu'ici on peut étudier le comportement de certains hommes vis à vis de la production, de la manipulation et de la circulation des biens produits.

Depuis leur origine, ces sciences neurologiques manifestent un intérêt particulier et exclusif à l'étude biologique du système nerveux. Elles permettent d'aborder scientifiquement et avec plus de sérénité certaines questions qui jusque-là n'étaient réservées qu'à la métaphysique. Par exemple elles tutoient de nos jours les questions telles que l'origine en l'homme, l'origine de la conscience et de la pensée. Le rapport entre la conscience, l'esprit et les neurones ; l'origine de l'information (la mémoire) étant donné que les neurones jusqu'ici semblent ne servir que de relais ou de courroie de transmission. Aussi nous aideront-elles à comprendre comment se met en place l'organisation du système nerveux au cours du développement et surtout si elle peut être alternée. Dans la même perspective, une étude ordonnée des neurobiologies nous permettra peut-être de comprendre comment se déclenchent certaines maladies neuro-dégénératives.

CHAPITRE III : L'ONTOGENESE OU LA NOUVELLE APPROCHE DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME

Dans ce chapitre, nous entendons présenter l'être humain comme un être dont la nature n'est pas figée ni stable mais plutôt en constante mutation c'est-à-dire en perpétuel développement. Plus exactement, il s'agit pour nous d'envisager un autre type de discours sur la nature de l'Être. Celui qui nous présente l'humain à la fois comme un être en pleine évolution et en même temps comme un être qui subit l'influence de la durée. De manière plus explicite encore, il sera question pour nous de chercher à savoir si l'humain est réellement ce vivant éternel aux propriétés stables et prédéfinies comme nous l'enseigne l'ontologie classique ou bien il existe des paramètres explicatifs de son évolution dans sa vie et même dans l'histoire ?

a- De l'ontogénèse ou du développement progressif de l'organisme

Depuis sa naissance, dans les îles ioniennes, il y a près de mille ans, la pensée occidentale a été partagée entre deux attitudes en apparence opposées. Selon l'une de ces philosophies la réalité authentique et ultime de l'univers ne peut résider qu'en des formes parfaitement immuables, invariantes par essence. Selon l'autre, au contraire, c'est dans le mouvement et l'évolution que réside la seule réalité de l'univers.⁴⁵

Toute la réalité authentique et ultime de l'univers ne réside qu'en des formes parfaitement immuables, invariantes. Ici, nous entendons penser la nature de l'homme enfant qu'il est un être qui fait partir de l'univers. Il s'agit de l'étudier comme un être obéissant aux mêmes lois de l'invariance et de l'immuabilité qui régissent l'univers. Cela revient d'abord à trouver pourquoi il est légitime de penser que l'être humain n'est pas forcément cet être de l'extérieur que l'ontologie classique nous a longtemps présenté mais qu'il est plutôt un être complexe qui subit les variations et l'usure du temps au point de devenir un être pour le temps. Il s'agit précisément de le comprendre comme un être en développement, un être qui subit des transformations et des modifications incessantes dans tous les aspects de sa vie. Pour le faire, nous nous attarderons tout d'abord sur le discours de la biologie humaine c'est-à-dire celui qui présente les étapes de l'ontogénèse pour parler du développement physique de l'humain.

⁴⁵ Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970, p. 133.

En tant que « *science qui décrit le développement progressif de l'organisme depuis sa naissance jusqu'à sa forme mûre, voire jusqu'à sa mort* »⁴⁶, l'ontogénèse est une idée, mieux une ambition de présenter des étapes du développement physique de l'homme. Ici, il est enseigné que l'organisme humain évolue dès la base c'est-à-dire dès la conception juste après la fécondation de l'ovocyte, (cellule reproductrice femelle) jusqu'à l'âge adulte. En clair, selon la science, l'individu va de l'état embryonnaire pour devenir un fœtus. Et pendant un peu plus de 09 mois, il vit dans la phase de gestation où il subit des modifications morphologiques et une croissance correspondant au nombre de semaines d'aménorrhée.

Passé cette étape, l'individu vient au monde où il subira une croissance tant physique que psychologique et intellectuelle jusqu'à l'âge adulte. Selon Jean-Baptiste Chevalier Lamarck, célèbre scientifique naturaliste français dès les 18^{ème} et 19^{ème} siècles, l'être humain pourrait subir des modifications énormes tout au long de sa vie. Modification allant même jusqu'à la transformation de l'espace voire la mutation de l'espèce en une autre. Sa théorie de l'évolution repose sur un principe du changement physique inéluctable. Pour lui, le changement ⁴² physique qui se produit dans les organismes à l'instar du développement d'un organe ou d'un bras à force de son usage par exemple, peut être transmis aux générations futures. Ces changements physiques peuvent être transmis à la descendance comme cela est perceptible depuis un certain temps dans les sociétés aujourd'hui avec le phénomène de l'allongement des membres et de certaines parties du corps humain au point de provoquer un allongement de la taille dans certaines sociétés asiatiques et occidentales. Pour Lamarck par exemple, la girafe qui continuait de tirer son cou vers le haut pour atteindre les feuilles des arbres était capable de transmettre cette transformation à sa descendance pourtant il y a plusieurs années cette partie de son corps n'était pas autant allongée puisque les feuilles des arbres n'étaient aussi très hautes. Cette situation provoquait donc une modification de la forme du corps héritée de génération en génération. D'ailleurs, l'expérience a montré que si un individu possède des caractéristiques qui lui permettent de s'adapter à un environnement, ses descendants ont plus de chances de survivre, de se reproduire et de transmettre leurs gènes. C'est dire toute la pertinence que l'on trouve à cet aspect de l'évolution dans les organismes vivants. D'ailleurs Monod disait toujours : « *La science étudie l'évolution, que ce soit celle de l'univers ou des systèmes qu'il contient tels que la biosphère, y compris l'homme. Nous savons que tout phénomène, tout*

⁴⁶<https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Pierre-L%C3%A9opold> (consulté le 05 février 2022).

évènement, toute connaissance impliquent des interactions, par elles-mêmes génératrices de modifications...»⁴⁷

Pour le neurochirurgien français Guy Lazorthes :

Depuis le commencement du monde, depuis l'apparition de la vie, l'évolution a malgré des essais innombrables, suivi une voie ascendante, toujours orientée dans la même direction et caractérisée par trois phénomènes : « la différenciation » des formes et des fonctions ... « l'intégration » des parties spécialisées... « La cérébralisation » : dans la très longue évolution qui précède l'homme, le système nerveux est d'abord présenté par un réseau intercellulaire, puis par des amas de cellules nerveuses et enfin par un tube neural dont une extrémité renflée forme le cerveau.⁴⁸

Ces propos du neurochirurgien nous permettent de comprendre le caractère inéluctable du changement mieux, de l'évolution. Autrement dit, tout ce qui vit est soumis au changement et subit des transformations de la nature quel que soit sa forme.

Un autre aspect de l'évolution qui nous intéresse dans le cadre de la justification du caractère évolutif de la nature humaine ici c'est l'évolution au niveau de la lignée humaine. En effet, selon les scientifiques, le processus conduisant à l'apparition du genre humain est un long et évolutif processus car l'homme n'a pas toujours existé comme nous le percevons aujourd'hui. L'homo sapiens (homme sage) que nous sommes aujourd'hui a subi de multiples transformations. D'ailleurs, l'histoire évolutive des primates a conduit à l'apparition des grands singes qui auraient divergé de celle des gibbons (une autre de ces espèces primitives) il y a environ 2 millions d'années. Ici, il est dit que la sous famille des hominidés (gorilles, chimpanzés, et humains) s'est séparée des autres pongidés (orang-outang) il y a de cela quelques 16 millions d'années. L'apparition du genre homo elle-même est souvent interprétée comme le résultat d'une divergence phylogénétique sous la pression de l'environnement. Autrement dit, la lignée humaine retracée par la science fait état de ce que l'homme serait parti d'un mammifère aquatique et après plusieurs millions d'années, serait devenu un primate, un singe anthropoïde, ensuite un Australopithèque. Par la suite sont apparus successivement l'homo habilis, l'homo erectus par la suite, l'homme de Neandertal s'en est suivi et enfin l'homo sapiens. Mais ce qui nous semble le plus spectaculaire dans cette théorie c'est le fait que la cavité crânienne elle aussi change de volume et augmente au fur et à mesure que le temps passe, preuve que le cerveau humain lui-même n'est pas statique mais qu'il est en

⁴⁷ Jacques Monod, *op. cit.* pp. 133-134. .

⁴⁸ Guy Lazorthes, *Le cerveau et l'esprit*, Paris, Flammarion, 1982, p. 4.

perpétuel développement. Aussi, lorsqu' on observe ces primates, on constate que leur caractère le plus frappant c'est la bipédie. Ce sont des bipèdes c'est-à-dire qu'ils vont à deux pattes comme le faisait le tout premier représentant documenté du genre humain en Afrique de l'Est. La spécificité de ce dernier c'est que lui aussi avec Homo habilis a utilisé les outils de pierre. Bref, l'étude évolutive simplifiée de la lignée humaine nous enseigne que l'homme est parti d'un parti d'un simple mammifère, plusieurs milliers d'années plus tard, l'espèce a donné des australopithèques (-4,2 à -2,5 Ma) qui à leur tour ont évolué en plusieurs espèces à l'époque du paléolithique pour faire émerger le homo habilis(homme habile -2,5 à -1,6 Ma) on a eu Homo erectus (-1,9 Ma à -300 000 ans), ensuite homo Neanderthalensis (l'homme de Neandertal - 350 000 à 35 000 ans) et enfin homo sapiens (l'homme sage -35 000 ans) que nous sommes aujourd'hui. Et la particularité du genre homo c'est sa capacité crânienne plus forte que celle des autres espèces c'est-à-dire un cerveau plus développé et par conséquent une capacité plus accrue à la réflexion⁴⁹. L'analyse scientifique que fait André Leroi-Gourhan (ethnologue, archéologue et historien français du 20^{ème} siècle) sur les techniques d'adaptation et d'évolution de l'espèce humaine a d'ailleurs permis de reconnaître que les ancêtres de l'Homo sapiens développaient des stratégies de taille d'outils de pierre qui exigeaient à la fois la maîtrise du geste et un taux élevé de précision dans le déroulement des opérations manuelles. Les facultés de représentation et de raisonnement logique étaient déjà très développées chez l'Homo erectus qui a confectionné ces outils et qui, il y a 400 000 ans environ, domestiqua le feu... Une légère asymétrie entre les empreintes des hémisphères gauches et droit sur les os du crâne suggère que l'Homo erectus avait déjà l'usage de la parole. Pour lui, tout ceci est davantage la conséquence de la bipédie dans la mesure où il existe un lien très étroit entre la station verticale et l'intelligence. En clair la station debout favorise une meilleure prise en charge de la production de la pensée car pense-t-il, le développement de l'espèce humaine ne commence pas par le cerveau mais par les pieds. Le développement du cerveau est d'ailleurs corrélatif à la station verticale, qui permet à la fois la libération de la main et la réduction des contraintes de la voûte crânienne.⁵⁰

La troisième et dernière raison que nous avons ici de penser que l'être humain subit des changements permanents se trouve dans la théorie de l'évolution. En effet, l'évolutionnisme comme théorie scientifique enseigne que la vie est apparue sur la planète il y a très longtemps et que toutes les espèces vivantes dérivent les unes des autres par transformation naturelle.⁵¹.

⁴⁹ [http://fr.wikipedia.org/wiki/Homo-ergaster.](http://fr.wikipedia.org/wiki/Homo-ergaster), consulté le 6 mars 2022.

⁵⁰ Leroi-Gourhan, A., *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.

⁵¹ André Gide, *Journal*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, p. 303.

Darwin, célèbre pionnier de cette théorie scientifique a démontré à travers ses recherches que les organismes vivants évoluent au fil des générations grâce à la sélection naturelle et que la diversité des formes de vie provient d'ancêtres communs qui ont évolué. Pour Darwin, tous les êtres vivants sont issus de l'évolution d'une cellule primitive, évolution privilégiant les gens et les individus les plus aptes pour la survie de l'espèce. Ici, tous les phénomènes de l'univers ont une explication purement physique et tous les êtres vivants subissent au fil du temps et des générations, des modifications morphologiques comme génétiques. Cette évolution peut même favoriser l'apparition de nouvelles espèces en même temps que l'extinction de certaines autres. Cette même théorie désignée par Darwin sous le nom de « *descendance avec modification* » implique que toutes les espèces vivantes, y compris l'homme, descendent et partagent un ou plusieurs ancêtres communs.

Ainsi, l'homme ne serait plus cet être ayant une forme de vie particulière c'est-à-dire ayant un corps mais possédant les attributs divins. En effet, l'église qui a pensé l'homme comme un être divin a condamné Darwin et a fait de l'évolutionnisme une théorie diabolique simplement parce qu'elle établit un lien étroit entre les autres formes de vie et celle de l'homme. Pour le clergé, Darwin est un antéchrist car l'homme, fait à l'image de Dieu ne peut pas ressembler au singe. Il ne peut pas à la fois avoir une nature animale, être le plus proche cousin du singe et ressembler à Dieu c'est-à-dire être fait à l'image de Dieu parce qu'il est d'abord physique avant d'être spirituel. Le divin se manifestant pas au premier abord. La logique ici voudrait qu'on comprenne que l'homme ressemble d'abord à la bête avant de ressembler à Dieu. Et le philosophe camerounais Mouchili insiste bien sur ce sujet en ces termes : « *si on veut à tout prix penser que l'homme est à l'image de Dieu, il faut également reconnaître que l'homme a d'abord ressemblé au singe avant de ressembler à Dieu. L'ADN est la structure porteuse de l'information biologique, mais aussi et surtout, il fonde le sens même de la vie.* »⁵²

Au vue de la théorie de l'évolution et des autres approches biologiste, nous retenons que la nature de l'homme ne saurait être divine encore moins métaphysique. Cette conception de l'homme comme un être en pleine évolution est certes incomplète comme toutes pensées scientifiques mais elle ne saurait être complètement fausse car l'homme se dévoile le plus approximativement à travers elle qu'à travers ce que les religions nous enseignent. D'ailleurs, parlant de la pertinence de cette théorie Claude Allègre affirme : « *la théorie de l'évolution est vraie, mais les mécanismes intimes restent à découvrir. Dire cela n'affaiblit en rien la biologie,*

⁵²Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *op. cit.*, p. 55.

*au contraire. C'est l'arrogance comme le dogmatisme qui affaiblit la science et non l'humilité. Et ce depuis Galilée ».*⁵³

Au demeurant, comprendre l'évolution de l'homme pour mieux expliquer sa nature revient simplement à faire confiance au discours de la biologie humaine. Cette science apporte les réponses à plusieurs questions que l'on se pose sur l'homme, sur son fonctionnement et surtout sur la différence à établir entre lui et les autres êtres qui lui sont apparentés. Les études approfondies qu'elle (biologie humaine) mène sur le cerveau nous rapprochent plus de la vérité même si ces savoirs restent incomplets ou insuffisants. Nous comprenons pourquoi, mettant l'accent sur l'importance des études neuronales, certains philosophes de sciences et certains scientifiques prétendent se rapprocher de la vérité sur l'humain. Il s'agit certes d'un réseau de neurones comme le dit Jean-Pierre Changeux, mais c'est un réseau d'une extrême complexité et d'une importance incontournable dont les propriétés exceptionnelles ont retenu l'attention d'anatomistes et physiologistes. Ce qui nous intéresse le plus dans cette explication scientifique c'est que « *ces propriétés, le cerveau les doit à sa nature de système en évolution* ». ⁵⁴

C'est un système en évolution. Comme tel, les commandes qu'il passe se font de manière progressive et évolutive. L'être humain ne saurait donc être ce vivant éternel si son système de commande moteur n'est qu'un système en évolution qui regorge (le cerveau) des propriétés aussi exceptionnelles. Ici, il est clairement rappelé que le système nerveux est en évolution comme le soulignait déjà Darwin dans sa célèbre théorie sur l'évolution des espèces vivantes. Ainsi, s'il est vrai que le cerveau humain augmente de volume et de capacité avec le temps parce qu'à la naissance il n'est pas totalement constitué, il est également vrai que son développement entraîne le développement de toutes les parties du corps et même d'une certaine mesure, la fixation de la conscience. Nous comprenons pourquoi Changeux dans son rapport qu'il établit entre la pensée et le cerveau fait remarquer :

*Mais l'idée est peu répandue dans le public que la construction du cerveau durant le développement embryonnaire, puis après la naissance, constitue une évolution au cours de laquelle une sélection s'exerce sur les connexions entre cellules nerveuses. Celle-ci se poursuit par d'autres évolutions, à des niveaux d'organisation plus élevées qui pourraient rendre compte du déroulement de la pensée, du raisonnement mathématique et pourquoi pas de l'imagination ...*⁵⁵

⁵³ Claude Allègre, *Dieu face à la science*, Paris, Fayard, 1997, pp. 134-135.

⁵⁴ Jean-Pierre Changeux et Alain Connes, *Matière à Pensée*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 8.

⁵⁵*Ibid.*

Avec le principe biologique, la nature humaine se présente désormais tel qu'elle est c'est-à-dire en pleine évolution mais aussi précaire et fragile.

b- La Plasticité du cerveau ou l'expression de la liberté humaine

Ici, nous entendons présenter le cerveau humain comme un organe complexe ayant un caractère plastique ou malléable. En effet, on entend par plasticité cérébrale ou plasticité neuronale le mécanisme de fonctionnement illimité et malléable des capacités du cerveau humain. Plus précisément, il s'agit d'une récente découverte des neurosciences qui montre que le cerveau humain est dynamique et en perpétuelle reconfiguration.

Selon Catherine Vidal et Dorothee Benoit-Browaeyns, toutes deux respectivement neurobiologiste et journaliste scientifique, « *on parle de plasticité cérébrale pour décrire les processus de modelage des circuits de neurones en fonction de l'expérience vécue. Car il s'agit bien de changements de formes des connexions entre neurones, qui se modifient au cours du temps* ». ⁵⁶

Pour les deux scientifiques, le cerveau a des propriétés illimitées qui peuvent augmenter avec le temps même si leur vitalité originaire semble épuisée. Il est un organe plastique qui croît avec le temps et développe ses facultés en fonction de plusieurs paramètres. En effet, par plasticité, on entend la possibilité pour un organisme de s'imposer individuellement ou plutôt d'obtenir des modifications de sa propre structure au fur et mesure qu'il évolue dans la vie. Modifications qui, prises dans le sens courant, ne seraient plus que des conséquences biologiques spontanées qui pourtant trouveraient leur fondement dans des « décisions » tout à fait individuelles et circonstanciées, amenant tantôt à une adaptation ultérieure plus efficace et surtout plus personnalisée, tantôt à des accommodations sociales habituelles. C'est un terme (plasticité) largement utilisé en neurobiologie depuis les années 1970 pour désigner la modification d'une propriété ou d'un état face à une modification de l'environnement (Stimulus externe). Ainsi, plasticité neuronale et neuroplasticité ou encore plasticité cérébrale sont des termes génériques pour désigner les mécanismes de modification et d'adaptabilité du cerveau humain. Ils décrivent les mécanismes par lesquels le cerveau est capable de se modifier lors des processus de neurogenèse depuis la phase embryonnaire et tout au long du processus d'apprentissage.

⁵⁶Catherine Vidal et Dorothee Benoit-Browaeyns, *Cerveau, sexe et pouvoir*, Paris, Berlin, 2005, p. 30.

La plasticité s'exprime de ce fait par la capacité du cerveau de créer, de faire ou réorganiser les réseaux de neurones et les connexions de ces neurones. Ainsi, le cerveau humain est qualifié de « plastique » ou « malléable, contrairement au cerveau animal programmé instinctivement dès la naissance.

Chez l'humain, c'est un phénomène qui se manifeste durant le développement embryonnaire, l'enfance, la vie adulte et lors de certains troubles pathologiques (lésions et affections). Il est responsable de la diversité de l'organisation fine du cerveau chez les individus (l'organisation générale étant elle-même régie par le bagage génétique de l'espèce) et des mécanismes de l'apprentissage et de la mémorisation chez l'enfant et l'adulte. En clair, la plasticité est un phénomène présent tout au long de la vie avec le plus d'efficacité pendant le développement à la suite de l'apprentissage, puis toujours possible mais moins fortement avec l'adulte. C'est dire que le cerveau peut se modifier et se modeler en fonction de l'individu qui le porte. Nous comprenons pourquoi nos dames de sciences ajoutent :

L'apprentissage modifie la structure et le fonctionnement du cerveau humain, non seulement pendant l'enfance, mais aussi à l'âge adulte. On parle de « plasticité cérébrale » pour décrire les processus de modelage des circuits de neurones en fonction de l'expérience vécue. Car il s'agit bien de changements de formes des connexions entre neurones, qui se modifient au cours du temps.⁵⁷

Cette thèse sur la plasticité cérébrale peut être illustrée par l'image d'un jeune enfant souffrant d'une maladie épileptique incurable par les médicaments, et pour qui, la seule solution consiste à enlever un hémisphère cérébral entier. Après une période de réadaptation, cet enfant va récupérer de la paralysie et parviendra à lire, à écrire et à suivre une scolarisation normale. Ceci pour dire que le cerveau humain est fait pour s'adapter à toute circonstance et peut même repousser certaines limites « naturelles ». D'ailleurs, l'expansion des sciences neuronales plus précisément celles de la description du cerveau effectives depuis la fin du XIII^{ème} siècle, nous a permis de comprendre beaucoup de choses sur le cerveau.

Tout d'abord, nous avons compris que le cerveau est un organe complexe, mais très indispensable sinon central pour le fonctionnement de l'organisme. Il effectue un nombre illimité de tâches qu'on pourrait penser qu'il soit sans limite. Il (le cerveau) est d'abord selon plusieurs études classiques, le siège de l'intelligence, de la mémoire, des émotions.

⁵⁷Catherine Vidal et Dorothe Benoit-Browaëys, *op. cit.*, p. 31.

Plus tard, vers le début du XIX^{ème} siècle, les recherches scientifiques se sont penchées sur l'origine des facultés humaines. L'objectif ici étant de savoir si les facultés humaines sont toutes localisées dans le cerveau ou avaient-elles une origine diffuse. Ces recherches ont permis à Gall, chercheur en phrénologie (rapport entre les bosses du crâne et caractère d'un individu) d'aboutir à l'identification sur le crâne de certaines bosses correspondant à des facultés précises telles que l'intelligence, l'imagination, l'émotion. Par la suite, les neurosciences contemporaines nous ont permis de comprendre qu'on pouvait explorer le cerveau et établir le rapport entre cet organe et certains comportements de l'homme. Nous comprenons pourquoi le dictionnaire Petit Larousse définit le cerveau comme étant la partie la plus élevée, la plus volumineuse et la plus complexe de l'encéphale, siège des facultés intellectuelle et des comportements.⁵⁸

Toujours sur les innovations qu'apporte la connaissance du cerveau humain, nous pouvons ajouter que grâce aux nouvelles techniques d'imagerie cérébrale, l'homme a pu disposer d'outils fabuleux comme l'IRM qui permet de contempler le cerveau vivant dans son fonctionnement. Ici, on peut afficher la cartographie de certaines régions actives dans les fonctions sensorielles, motrices et même cognitives. On peut également dévoiler plusieurs fonctions jusqu'alors inconnues. Ces études ont aussi révélé l'importance de la différence entre sujets sur le fonctionnement du cerveau. En effet, le cerveau humain ne fonctionne pas de manière identique chez tous les êtres vivants. Il tient compte de la variabilité individuelle mieux de la différence individuelle. Par exemple, la comparaison de l'activité cérébrale de différents sujets en effectuant une tâche précise comme un test de calcul mental nous fera constater que pour un même score de réussite au test, les cerveaux ne sont pas mobilisés de la même façon. Il ne présente pas une mobilisation identique en fait. L'IRM montre en effet l'activation simultanée de plusieurs aires cérébrales, les unes communes à tous les sujets, et les autres radicalement opposées et différentes. Donc, pour atteindre les mêmes performances, chaque individu a sa propre façon d'activer son cerveau et cela reflète autant de stratégies individuelles pour réaliser le calcul mental. Cet exemple nous fait alors comprendre que dans la vie quotidienne, nous activons de manière différente notre cerveau. Donc nous l'employons différemment chacun selon ses potentialités et ses aspirations. Le cerveau ne serait donc que cet organe dont tout le monde dispose à sa convenance et donc les potentialités sont autant plastiques que l'effort que nous fournissons chacun à sa manière. Chacun a sa méthode pour

⁵⁸ *Petit Larousse de la Médecine*, Préface du docteur Yves Morin chef de service honoraire. Service de médecine au centre hospitalier national d'ophtalmologie des quinze-vingt, deuxième édition, Paris, Larousse-Bords/ HER, 2001, p. 106.

atteindre telle ou telle performance. C'est tout le sens à donner à ces propos de Catherine Vidal et Dorothee Benoit- : « *cette plasticité cérébrale est à l'œuvre dans la vie quotidienne pour assurer l'apprentissage et la mémoire, mais aussi pour compenser des défaillances en cas de liaisons cérébrales.* »⁵⁹

Dans l'histoire de l'humanité, la plasticité du cerveau humain a toujours été appréciée chez les enfants en bas âge ayant subi des troubles ou des lésions. L'efficacité avec laquelle le cerveau de ces enfants se réorganise après lésion prouve que celui-ci a vraiment des propriétés malléables. De nombreuses études ont d'ailleurs montré qu'une lésion cérébrale qui survient durant l'enfance provoque des troubles comportementaux et cognitifs bien moindres que ceux observés chez l'enfant ayant subi le même type de lésion. Ces observations mettent en évidence la capacité de réorganisation du cerveau durant le développement. Cette plasticité vient du fait qu'à la naissance, le support neuronal est largement supérieur à ce dont un être en a besoin pour vivre et coder ses fonctions cognitives. Lorsqu'une blessure surgit dans une zone particulière, les neurones non utilisés des autres zones sont sollicités pour corriger ce manque. Seulement, l'humain ayant utilisé une bonne partie au cours de sa vie, ceux-ci se retrouvent en nombre illimité à l'âge adulte. Donc avec la maturation du cerveau, la quantité de neurones diminue en diminuant par la même occasion la plasticité du cerveau dont l'efficacité avec laquelle le cerveau répond aux lésions. La plasticité ici n'est donc rien d'autre que la capacité qu'a le cerveau humain de reprendre et de changer « ses plans de développement ».

Lorsqu'il subit une agression par exemple lors des lésions, le cerveau exprime sa plasticité de différentes manières. Ses réactions diffèrent d'un individu à un autre et surtout en fonction du type de lésions. Si nous prenons par exemple le cas d'une lésion du cerveau dans une zone qui n'est plus active à cause de la perte des neurones, nous constaterons des déficiences directes sur les fonctions qu'occupaient ces neurones. Pourtant, il arrive que des individus retrouvent partiellement ou complètement leurs capacités. Si la lésion survient chez un jeune individu, alors le sujet a plus de chance de recouvrir toutes ses capacités par l'utilisation de neurones encore non utilisés. Mais il arrive le plus souvent que ce soit les aires neuronales voisines qui viennent prendre en partie le relais. Ce qui permet de récupérer une partie de ses capacités correspondant à la zone lésée. Nous comprenons pourquoi la neurobiologiste Catherine Vidal pense que « l'être humain échappe à la loi des hormones ». D'ailleurs écrit-elle :

⁵⁹ Catherine Vidal et Dorothe Benoit-Browaeys, *op. cit.*, p. 30.

De plus, notre cortex est beaucoup moins réceptif à l'action des hormones. Voilà pourquoi l'être humain est capable de court-circuiter les programmes biologiques dépendants des hormones. Chez nous, aucun instinct ne s'exprime à l'état brut. La faim, la soif ou le désir sexuel sont certes inscrits dans l'évolution biologique, mais leurs modes d'expression sont contrôlés par la culture et les normes sociales.⁶⁰

Nous comprenons ici que le cerveau humain est complexe. Il est plastique et perfectible. Contrairement au petit animal qui vient au monde avec une tête programmée, le petit humain vient au monde avec un cerveau largement inachevé. En fait, il naît même avec son cerveau presque vierge. Il dispose de centaines de milliards de neurones bien que selon les scientifiques, très peu de voies nerveuses se connectent entre elles. On estime qu'environ seulement 10 % de ces connexions, appelées synapses, sont présentes à la naissance. Les 90% restant vont se mettre en place progressivement par le moyen d'expériences personnelles et d'éducation tout au long de l'histoire de la vie. Une étude montre que chez le chaton, dix et trente jours après la naissance, le nombre de synapses par neurone passe de cent à douze mille voir plus. A l'âge adulte, on se retrouve avec un milliard de synapses qui relient nos cent milliards de neurones, soit en moyenne chaque neurone est en communication avec dix mille autres. Seulement, face à ces chiffres, environ six mil gènes uniquement interviennent dans la construction du cerveau. Cela signifie que les gènes ne peuvent pas à eux seuls contrôler la formation des milliards de synapses du cerveau. En revanche, ces gènes jouent un rôle plutôt déterminant au cours du développement embryonnaire pour guider la mise en place du plan général d'organisation anatomique du cerveau telle que la formation des hémisphères, du cervelet du tronc cérébral etc.

La mobilisation accrue des réseaux de neurones pour assurer une nouvelle fonction et la naissance des propriétés de réversibilité lorsque la fonction n'est pas sollicitée sont autant de preuves que le cerveau humain reste un organe plastique et l'homme est en lui-même une liberté. Si l'on peut guérir des accidents vasculaires cérébraux et si l'on peut réussir à corriger les paralysies que certains de ces accidents provoquent, on comprend que notre cerveau a la capacité de se façonner et repousser lui-même ses propres limites. Pour nous, la constitution physiologique de l'homme le prédispose à la liberté. La plasticité cérébrale qui désigne l'ensemble des possibilités de déploiement et d'adaptation de l'humain nous permet de dire que l'homme est né pour être libre. C'est même la liberté qui est l'expression de ce qu'il est naturellement. En fait, l'être humain sait qu'il est différent des autres êtres de la nature parce

⁶⁰*Ibid.*, p. 32.

qu'il sait reconnaître et se battre pour sa liberté. Il n'aime être ni limité ni conditionné par un quelconque déterminisme. Parler de la plasticité du cerveau ici nous permet alors de rappeler cet aspect de notre nature que le cerveau expose bien. En effet, si notre structure génétique elle-même est constituée de manière à promouvoir l'expression de la liberté, à admettre les influences de l'environnement et du temps, il va sans dire que le changement, la mutabilité et l'adaptabilité traduisent la nature libre de l'homme. Elle est beaucoup plus conditionnée par la plasticité du génome humain et les interactions directes et indirectes qui peuvent être créées entre les réseaux des gènes dans l'organisme. Nous comprenons à juste titre ces propos de Mouchili Njimom :

La liberté pour l'homme est d'abord une caractéristique naturelle, au vu de sa structure génétique. La liberté humaine est beaucoup plus conditionnée par la plasticité du génome humain et les interactions directes et indirectes qui peuvent être créées entre les réseaux de gènes. Cette plasticité est dû à la mutabilité et aux changements que peuvent subir les gènes dans le temps. (...) Nous ne devons pas oublier un autre principe fondateur du caractère plastique du génome humain : il s'agit du principe d'adaptabilité dans l'environnement que l'homme peut aussi transformer. En fait, « les gènes ne vivent pas dans un théâtre fermé où règneraient à la fois hasard et prédétermination. Au contraire, ils sont en interaction constante avec l'environnement qui exerce une influence capitale sur leur évolution.⁶¹

c- La temporalité de la nature humaine

Ici, nous entendons présenter l'être humain comme une entité limitée dans l'espace et le temps. En effet, l'existence humaine étant tributaire des paramètres du *hic et nunc* « ici et maintenant », dans la mesure où l'homme naît dans un milieu donné et à une époque précise, sa nature devient elle aussi tributaire de cette temporalité qui le maintient captif et dans laquelle il se déploie et se dévoile. L'homme étant le seul être conscient de sa finitude, sachant qu'il a un début et fatalement qu'il aura une fin, le fait de parler des fondements de sa nature revient à montrer que, contrairement aux enseignements métaphysiques classiques, l'être humain est une réalité qui a le temps pour horizon de ses perceptions. Il n'est pas toujours ce divin au corps impur et à une âme parfaite immortelle mais il est davantage cet être fini qui se dévoile à travers son ancrage dans le temps. Ses pensées, ses actions et même ses vérités sont liées à une situation historique contextuelle. Il est dès lors difficile de les rattacher à un référentiel unique comme le faisait l'ontologie classique. S'il est vrai que toute vérité évolue avec l'histoire, il est également évident que la vérité sur l'homme doit s'adapter à son temps et se réinventer.

⁶¹Issoufou Soulé Mouchili Njimom., *op. cit.*, p. 79.

Dans son ouvrage *L'Être et le Temps*, le philosophe allemand Martin Heidegger se penche sérieusement sur la question de l'Être pour en dégager le sens, l'essence et sa portée. Il aborde non seulement la question de l'Être mais aussi celle de l'âme et celle du comportement humain en vue d'établir le rapprochement entre l'Être et le temps. Pour lui, il existe un lien direct entre la formation et l'être. En clair, l'être se dévoile progressivement dans le temps. Ce qu'il appelle le dévoilement de l'être dans le temps.

Lorsque Heidegger consacre toute la première partie de son ouvrage à interpréter le *Dasein*, (l'être là), il insiste sur la temporalité et l'explicitation du temps comme horizon de la question de l'être, il y dégage l'ensemble des présupposés mais surtout l'importance qu'il accorde à la redéfinition de la notion de l'être. Pour lui il est d'abord important resituer la notion d'être parce qu'elle traîne trop de préjugés. D'ailleurs écrit-il :

On dit que l'« être » est le concept le plus général et le plus vide. Comme tel, il résiste à toute tentative de définition. Et, du reste, le concept le plus général, et par cela indéfinissable, n'a nul besoin d'être défini. Chacun l'emploie constamment en sachant fort bien ce qu'il entend. Ainsi donc, le mystère qui souleva l'inquiétude permanente du philosophe antique est devenu une évidence aveuglante : au point que quiconque s'interroge encore à son propos se voit reprocher une erreur de méthode.
62

C'est dire que pour le philosophe allemand, il est très important de recentrer le débat sur le sens que revêt le concept être avant d'y entamer toute forme d'étude. Cet exercice est fondamental dans la mesure où la question du sens de l'Être semble classée, dépassée. Elle n'est plus d'actualité pourtant, ayant fait l'objet de l'essentiel des débats philosophiques depuis la haute antiquité grecque la question semble classée, dépassée alors qu'un regard avertit sur les débats scientifiques actuels révèle que c'est toujours l'être qui est au centre des préoccupations bien que la question sur son essence véritable semble mise de côté. La recherche a tendance de nos jours à s'orienter vers les avancées technologiques sur la production des moyens de survie et des créations des conditions de possibilité du bonheur. Face à ce constat le philosophe écrit :

Nous ne pouvons, au début de cet exposé, entrer dans une discussion approfondie des préjugés qui entretiennent l'indifférence à l'égard de la question de l'être. Ils ont leur racine dans l'ontologie elle-même. Et celle-ci, en ce qui concerne les sources des concepts ontologiques fondamentaux, la légitimation adéquate et l'énumération exhaustive des catégories, ne peut s'interpréter, à son tour, d'une façon satisfaisante qu'à la lumière d'un examen préalable et d'une réponse à la question de l'être. Nous

⁶² Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 17.

*ne voulons donc examiner ces préjugés que dans la mesure où cette discussion met en lumière la nécessité de répéter la question du sens de l'être.*⁶³

Ce qui dans cette affirmation retient particulièrement notre attention c'est le fait que ces propos du philosophe allemand font ressortir le caractère inachevé ou du moins non exhaustif du débat sur l'être. L'être ici n'a pas une définition ontologique établie qui subsiste dans l'histoire. Il ne peut être compris comme un étant. D'ailleurs le fait qu'il n'ait jamais eu de définition préconçue et statique nous conforte dans la position selon laquelle la nature de l'être est à chercher en dehors de la stabilité métaphysique. L'être, affirme-t-il « *ne peut en effet, être compris comme un étant (...) l'être ne doit pas se déterminer de telle sorte que l'étant puisse lui être attribué. Il n'est pas à déduire de concepts supérieurs par voie de définition, ni à induire de concepts inférieurs. (...) On doit seulement conclure de là que « l'être » n'est pas l'étant* ». ⁶⁴

Il est plus que jamais intéressant de parler de l'être dans le but d'écarter ces préjugés qui prouvent que non seulement toute analyse ou réponse apportée à la question de l'être fait défaut, c'est-à-dire cause problème, mais encore que cette question elle-même manque de précision et de clarté. Répéter le problème de l'être comme le pensait Heidegger, c'est d'abord élaborer de manière adéquate la position de cette question et pour cette analyse, c'est déterminer sa nature.

Contrairement aux enseignements du platonisme et plus tard du cartésianisme qui respectent et valorisent le plus la partie supérieure et immortelle de l'homme, il est question pour nous de clarifier que la nature de l'homme est simplement à situer sur la matière c'est-à-dire la partie matérielle et organique. En fait, lorsque dans le platonisme on enseigne la théorie des âmes immortelles, intelligibles et éternelles, ou que dans le cartésianisme on parle de l'existence en l'homme d'un esprit immatériel, on semble écarter la réalité selon laquelle être un homme c'est savoir s'enraciner dans le milieu physique dans lequel nous vivons. Dans la Grèce antique, Platon dans le *Timée*, expliquait déjà dans un récit légendaire comment l'âme a été créée avant le corps par un démiurge. Pour lui, l'âme est d'abord supérieure au corps qui lui est d'une importance très restreinte dans la mesure où son seul vrai rôle est d'abriter l'âme et d'assurer l'interconnexion entre cette âme et lui qui est son tombeau. Il (Platon) pense en fait que « *les dieux ont pris soin de redresser l'homme par rapport aux autres animaux ; qu'ils ont*

⁶³*Ibid.*, pp. 17-18.

⁶⁴*Ibid.*, p.19.

arrondi sa tête ainsi relevée et protégée de tout choc pour y déposer l'âme, c'est-à-dire la partie divine, celle qui commande à toutes les autres »⁶⁵.

La position supérieure et la protection dont bénéficie la tête sont autant d'indices permettant de justifier pourquoi le cerveau peut, en toute légitimité, être considéré comme la partie du corps destinée à recevoir la semence divine et par ricochet être le détenteur ou mieux le siège de l'essentiel du code de la nature humaine. Ici, on conçoit la nature sans accorder une véritable attention à ce que la métaphysique appelle les accidents c'est-à-dire les éléments qui ne sont pas perceptibles dans le programme général et générique qui est donné. Tout se passe comme s'il existait une unité générique propre en tout être et une nature universelle qui ne tient pas compte de la diversité. C'est dans la quête de cette unité dans la diversité que la métaphysique classique pense son programme de la quête du sens et de la signification du réel. Par ce principe, la nature d'une chose comme la nature de l'homme est conçue sans tenir compte des accidents et de la diversité. Dire comme Platon que les choses d'en bas sont le reflet de celles d'en haut c'est sans doute éluder le mouvement et la diversité qui introduit les accidents.

De plus, l'homme qui vit dans une société, pense sa nature en fonction de cette société 51 qui l'a vu naître et qui le façonne. Il se déploie et se manifeste dans cette société tout au long de sa vie et c'est grâce à son ancrage au monde, grâce à ses actions qu'on peut réussir à déterminer sa nature. L'homme n'est pas un divin qui se manifeste par l'esprit et qui reste invisible pendant qu'on imagine sa présence. Il vit et se fait présent grâce au sujet. On peut donc dire que le sujet est la seule réalité vraie et permanente qui nous permet d'établir l'existence de l'homme. D'ailleurs pour connaître, l'homme n'a pas besoin d'aller fouiller dans l'au-delà par une certaine méthode ambiguë les idées fondamentales de sa connaissance. Il a besoin de travailler grâce à son entendement, il a besoin de faire de la recherche, chose qui ne serait jamais possible sans l'organe capable de produire la pensée, le cerveau. Une fois de plus, nous sommes bien dans une perspective matérielle qui n'a rien à voir avec la théorie de la connaissance de Platon ou celle l'illumination qui lui est semblable. Etant fondamentalement sujet au devenir dans la mesure où aucun état en lui n'est définitif, l'homme semble dynamique dans sa nature. Le concevoir en dehors et au-delà de la matière qui elle reste dynamique devient bien difficile. Le discours sur la nature de l'homme devrait avant tout être un discours physique et biologique s'il veut se rapprocher de la vérité sur l'homme. Nous comprenons l'orientation actuelle que la plupart des recherches prennent. Les chercheurs préfèrent orienter leurs travaux

⁶⁵ Platon, repris par Dominique Lecourt, « Le cerveau des philosophes » in *Le cerveau ; la machine-pensée*, colloque sous la direction de Bernard Andrieu, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 50.

vers la nature sensible, palpable, manipulable qui en même temps capable d'apporter des résultats pratiques aux problèmes non seulement de connaissance mais aussi et surtout du bien-être de l'homme. Ils situent la nature humaine sur la partie sensible qui est en contact avec le monde car comme le dit Heidegger : « *c'est par un mode constitutif de son être que l'être là a tendance à comprendre cet être, le sien, à partir de l'étant auquel il se rapporte essentiellement, de prime abord et constamment, « le monde ».*⁶⁶ Comprendre l'être et sa nature passe donc d'abord par la compréhension de son rapport au monde. C'est le prendre dans sa banalité quotidienne bref en le prendre en fonction de la temporalité. A ce propos, Heidegger dit clairement que le sens de l'être de l'étant dénommé « être-là » c'est la temporalité. Pour lui toutes les structures de l'être-là doivent être comprises comme des modes de la temporalité donc l'être est en lui-même temporalité. Le temps est ce à partir de quoi l'être peut implicitement comprendre et expliquer l'être. Il devrait d'ailleurs être considéré comme l'horizon de toute perception et de toute explicitation de l'être. Aussi affirme-t-il :

*On montrera, gardant cette relation sous les yeux, que ce à partir de quoi l'être-là peut implicitement comprendre et expliciter l'être est le temps. Celui-ci devra être mis en lumière et authentiquement saisi comme l'horizon de toute compréhension et de toute explicitation de l'être. Pour que ceci devienne manifeste, il faudra établir une explicitation authentique du temps comme horizon de la compréhension de l'être, à partir de la temporalité comme être d'un être-là comprenant l'être.*⁶⁷

L'homme est un être temporel, un être qui subit les affres du temps c'est-à-dire un être qui se dévoile et se déploie dans le temps, c'est un être au monde et de ce fait possède une nature temporelle tributaire du monde.

L'homme vit dans le monde. Il partage son existence avec les autres êtres du monde. Il vit sa vie en fonction de ce monde et des autres êtres qui y vivent. Sa nature dépend de ce monde qui en décide. Il vit pour autrui et ne saurait être complet sans la présence d'autrui. Si l'homme a tant besoin des autres et du monde pour se déployer lui, c'est parce que sa nature y est intrinsèquement liée et que c'est à travers le déploiement de sa vie matérielle que nous parvenons à comprendre quel type d'être il est. La connaissance au-delà des sens et en marge de l'objet physique est tout de simplement difficile. Loin de plonger dans une phénoménologie sans fin, il est question simplement de reconnaître la place de la matière et de l'objet puisque quoi qu'on en dise, l'expérience que nous avons des choses reste ce à base de quoi nous construisons des hypothèses de connaissance. Le corps n'est donc pas cette simple machine

⁶⁶ Martin Heidegger, *op. cit.* p. 32.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 34.

animée et ne saurait jamais se réduire à une simple chose étendue comme le pensait déjà Descartes lorsqu'il le présente comme la chose étendue qui attend que tout lui vienne de l'extérieur.

Au final, la nature humaine, loin d'être divine, métaphysique ou autre s'avère plus biologique et organique. Et l'être à son tour n'est qu'une entité qui se dévoile dans le temps. On connaît l'être parce qu'il se dévoile, parce qu'il se manifeste. La substance se découvre à travers la temporalité. Elle en dépend même et par conséquent, ce n'est que dans la substance organique qu'on peut situer la nature humaine. On parle alors de finitude de l'être. Seulement, il convient de noter que tout au long de sa vie, l'homme meuble son existence à son gré selon sa convenance. De sa naissance à sa mort, il vit un laps de temps dans lequel il est auteur et acteur de son historicité. Il est acteur en même temps qu'il définit lui-même les orientations que doit avoir son existence et donne une signification qui ne dépend d'aucun pouvoir supérieur ou extérieur à son intelligence. Au sujet de l'homme, il n'y a donc point de déterminisme. L'homme est un être autonome dont le cerveau produit la pensée comme le foie produit la bile. Il est biologique et ce qui fait sa spécificité à savoir le pouvoir de penser dépend étroitement des dispositions biologiques. Il n'est déterminé ni par des forces mystiques, ni par des entités métaphysiques supérieures.

DEUXIEME PARTIE :
LES APORIES D'UNE TENDANCE PHYSICALISTE SUR LA
QUESTION DE L'HUMAIN

A propos de l'homme, le philosophe allemand Dilthey affirmait : « *On peut expliquer la nature, mais l'homme, cet être des lointains, cette liberté radicale, ce projet permanent relève plutôt d'un effort de compréhension* ». ⁶⁸ Les progrès spectaculaires que connaît la science, tant dans son objet, sa méthode que ses résultats depuis le 19^e siècle ont poussé certains esprits curieux à entreprendre une étude objective (scientifique) de l'humain. Ainsi, se sont multipliées à la fois des approches des sciences humaines ainsi que celles des neurosciences dans le but de chercher à cerner la nature humaine. L'ambition ici est claire. C'est de faire de l'homme un objet d'étude au même titre que tous les autres phénomènes de la nature. Or, l'homme est un phénomène « sui generis », un sujet objet en même temps dont la nature reste complexe. Un sujet imprévisible, libre, changeant d'humeur, ondoyant et divers comme le rappelais Montaigne. D'où la question de savoir si une étude scientifique de l'homme est réellement objective ? Autrement dit, peut-on vraiment saisir la nature humaine sans courir le risque de sombrer dans un physicalisme radical où tout est biologiquement déterminé ?

⁶⁸ W. Dilthey, Encyclopédie Universalis [en ligne] », consulté le 6 aout 2022. Url : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/fr/encyclopedie/willhem-dilthey>.

CHAPITRE IV : LES RISQUES D'UN BIOLOGISME RADICAL

Dire que la science a le pouvoir de nous expliquer le monde est une chose mais croire que la science a le pouvoir de tout expliquer sur le monde en est une autre. Il en est de même de la nature de l'homme. Dire que la science peut expliquer le fonctionnement de l'appareil biologique de l'homme est correct et réel mais penser que la biologie connaît tout sur l'humain reste problématique. Cette idée est d'autant plus problématique qu'elle risque nous plonger dans un physicalisme sans fin c'est-à-dire une conception exclusivement physique de tout ce qui existe. Or, avec la découverte de la physique microscopique, le physicalisme est entré en crise. Cette crise se justifie par la dilution du langage physique des conceptions tels que : probable, incertaine, indéterministe, démesure. Dans ce chapitre, il est question de savoir jusqu'où l'homme est capable de laisser parler la nature en lui et l'écouter et le risque que cette réduction de ses facultés crée dans la compréhension de son essence véritable. L'homme est un être libre. Il est même liberté comme le disait Sartre. Et ce désir de liberté croît au fur et à mesure que les sociétés augmentent leur pouvoir sur le monde grâce à la manipulation de la science. C'est ce désir constant de libération qui pousse l'espèce humaine à vouloir augmenter continuellement ses possibilités d'action et son espérance de vie au point d'éliminer progressivement et sans limite, les principes de la nécessité naturelle ainsi que les barrières épistémologiques que posaient la métaphysique traditionnelle et les religions. L'homme pense qu'il est désormais possible pour lui de devenir moins faillible qu'il ne l'a toujours été durant son histoire où il ne maîtrisait pas encore de nouvelles sciences sur le génome humain. Il pense actuellement qu'avec la génétique par exemple, il possède le pouvoir de repousser toutes les limites de l'ignorance sur sa nature. Seulement, cette envolée pourrait très facilement être dangereux pour lui car il court ainsi le risque d'un enfermement instinctif du sujet.

a- Les risques d'un enfermement instinctif du sujet

Jusqu'à ce jour, les sciences du sujet n'ont pas percé le secret de la subjectivité. En effet, la non scientificité de certaines sciences humaines qui ont parfois recours dans leur exploration du sujet à des méthodes non objectives dans le sens de Claude Bernard montre qu'une science exacte du sujet est encore impossible. En effet, lorsque certaines sciences humaines telles que la psychologie (étude de la nature humaine dans ses comportements personnels et phénomènes

de la vie intérieure), l'histoire (étude de l'évolution chronologique de la nature humaine), la sociologie (étude des faits de la société et des comportements de groupe des hommes) font l'effort de souscrire aux exigences méthodologiques de la science, elles ajoutent tout de même des astuces qui leur sont propres tels que les sondages, les enquêtes, le recours aux statistiques, les vestiges... En fait, elles le font parce que la démarche expérimentale ne peut pas totalement s'appliquer ici car les faits humains sont imprévisibles et ne peuvent pas se soumettre à la causalité. En réalité, sur l'étude de l'humain, l'objectivité a toujours été mise à rude épreuve car l'ambiguïté de cet être rend problématique toute tendance à vouloir le connaître objectivement. Contrairement aux autres êtres de la nature qui peuvent facilement se laisser saisir, l'homme est une pensée libre, une volonté agissante qui ne peut pas facilement se soumettre à l'expérimentation. Les faits humains sont imprévisibles, et le principe de causalité y est disqualifié. Tout se passe comme si l'homme, sujet de connaissance ne peut pas être un objet de connaissance. Ici, la subjectivité joue un rôle fondamental dans le refus de scientificiser l'humain.

Face à l'impasse dans laquelle se trouve le chercheur de nos jours, les nouvelles approches scientifiques sur l'humain choisissent de n'écouter que le discours biologique et physicaliste. Seulement, ce discours nous laisse dans une autre impasse voir même dans un embarras total lorsque nous savons que, bien que la pensée soit produite par le cerveau comme la bile provient du foie, l'humain ne saurait se réduire à un simple objet. Le sujet compris uniquement sur le plan matériel et physique n'est en rien différent de l'être instinctif. Il reste en fait dans l'instinct. Et réduire l'homme à l'instinct sera bien plus dangereux pour nous car l'homme qu'on réduit à un simple être instinctif ne fait que reproduire ses aspirations et ses intuitions. Il y a un grand risque de s'enfermer dans l'expression instinctive des besoins naturels, personnels et subjectif au lieu de vivre pour les autres et pour la société. Il court le risque de s'enfermer dans un subjectivisme radical qui le rend lui-même radical. Pourtant, comme le dit Jacqueline Bousquet : « *l'homme ne peut s'empêcher de créer puisqu'il est fait pour cela* »⁶⁹. En fait, la subjectivité a des limites. Elle ne peut être scientifique car la généralisation comme étape de la méthode scientifique ne s'y applique point.

Lorsque Claude Bernard présente les étapes de la méthode scientifique partant, de l'observation à la généralisation en passant par l'émission des hypothèses et la vérification, il n'accorde aucun crédit à l'expression de la subjectivité. La subjectivité est en soi réductionniste.

⁶⁹ Jacqueline Bousquet, *Au cœur du vivant*, col. Science en conscience, Paris, st. Michel éditions, 1992, p. 48.

L'être qui ne vit que pour lui-même méprise la société et ses règles. Il est aussi dangereux qu'une bête ou un dieu. Il est un être non sociable puisque les désirs qu'il éprouve sont égoïstes et visent la satisfaction de ses besoins personnels. L'homme étant un « animal politique » comme le disait Aristote, on comprend que l'individu est sociable et sa nature lui vient de son appartenance à une société. Celle-ci s'inspirant d'une culture et d'une époque, l'individu se trouve alors influencé et même déterminé par les autres au travers de l'éducation, la langue, la culture. Ce qui est clair ici c'est que l'homme n'est pas de nature à vivre tout seul. Il pense et vit en fonction des exigences de la société. La subjectivité n'a de place que si elle subit et se laisse manœuvrer par des particularités propres à la société. D'un autre côté, au lieu de voir des groupes d'hommes autonomes, l'effet inverse se produit généralement au point de produire une et seule race d'individus. Leur agir, leurs besoins, leurs désirs et leurs envies deviennent similaires et semblent répondre au même critère, critères eux-mêmes déterminés par la technoscience. On s'achemine progressivement vers une société du tout identique. Il n'y a plus de choix à proprement parler. Il y a tout simplement une uniformisation de l'espèce. Tous nous sommes pareils comme la grande industrie avec la robotisation qui programme les tâches de chacun et ne laisse aucune place pour l'imagination créatrice. Nous vivons dans un monde où la technique règne en maître et elle nous entraîne avec elle au moyen de ses productions extravagantes. Nous comprenons à juste titre ces propos Luc Ferry :

la technique est bel et bien un processus définitif, dépourvu de toute espèce d'objectif défini : à la limite, plus personne ne sait où nous mène le cours du monde car il est mécaniquement produit par la compétition et nullement dirigé par la volonté consciente des hommes regroupés collectivement autour d'un projet au sein de la société qui, au siècle dernier, pouvait s'appeler Respublica, république : étymologiquement « affaire » ou « cause commune».⁷⁰

La course vers le renforcement des capacités humaines en vue de garantir de meilleures conditions existentielles se le plus souvent poussé l'homme à ne prévaloir que ce qui semble bon pour lui au détriment de ses semblables et de l'humanité toute entière. La révolution biotechnologique ayant fait en sorte que l'homme soit capable de s'augmenter, celui-ci le fait comme nous l'avons dit plus en haut en fonctions de ses intérêts personnels et par pur égoïsme. Nous savons bien que pour survivre dans ce monde dont l'essence premier est le combat, il faut anticiper. L'homme se trouve engager dans cette quête de perfectibilité sans se soucier du monde autour de lui. Pourtant, « *Toute cette accélération du « corps » rentable, rentabilisé à*

⁷⁰ Luc Ferry, *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Paris, Plon, 2006, pp. 242-242.

l'extrême, nous renvoie encore [...] à l'univers de la drogue ». ⁷¹ C'est dire combien l'univers conditionne l'homme. Il élargit ses potentialités pour prouver qu'il est dynamique qu'il s'actualise au cours de son existence. Ce dynamisme qui fait de lui un être en constante mutation devrait pour nous assurer la fonction sociale de son devenir au lieu de l'en éloigner. Mouchili Njimom ne dit-il pas d'ailleurs que « *l'homme a fait de son existence une dynamique dont la maîtrise se définit par une intelligence qui se déploie dans les sciences de la vie* ». ⁷²

Au demeurant, l'homme actuel est un homme qui ne tient compte de personne. Il ne fait cas que de ses désirs et des besoins de son seul être. L'évolution des biotechnologies associées à l'impact des critiques acerbes faites contre l'ontologie classique et la métaphysique traditionnelle font en sorte que l'homme se voit au centre de son épanouissement. Il devient l'unique maître qui oriente ses désirs puisque ne dépendant plus d'aucun déterminisme extérieur, et la conséquence c'est une subjectivité déconcertante. Le simple fait que l'homme sache qu'il est le seul garant de sa liberté le pousse à fixer lui-même les limites de cette liberté. Limites qui malheureusement ne tiendront plus compte des autres. Aujourd'hui, l'expression de la liberté ne coïncide plus avec le déterminisme de l'ordre naturel. L'homme s'installe alors dans un individualisme où seule la subjectivité le guide et cela n'est pas de nature à garantir la libération de l'humain.

Tout d'abord, l'homme dont la subjectivité est le seul maître est égoïste et n'agit que par intérêt. La maxime de son action au lieu d'être la promotion de l'humanité en chacun sera plutôt l'exploitation des autres au profit de son seul bien être. Si on reconnaît que le bien est au cœur de la morale, les différentes approches du bien conduisent à l'existence de plusieurs conceptions de la morale et celle considérée par le subjectivisme sera forcément la morale de l'intérêt. Il s'agit alors pour l'homme ne poser d'acte que par intérêt.

Lorsqu'on suit François de La Rochefoucauld déclarer que « *les vertus se perdent dans les intérêts comme les fleuves dans la mer* », on peut dire qu'il n'y a pas d'acte gratuit. Que tout acte moral poursuit un intérêt. Autrement dit, l'homme n'agit que pour satisfaire quelques inclinations personnelles. Son action ne recherche que ce qui lui sera avantageux quel que soit la condition. C'est ce qui transparaît de certaines philosophies telles que l'hédonisme. En fait, Par hédonisme, on entend la philosophie du plaisir rattachée à la pensée d'Épicure (341-270 avant Jésus-Christ). Ici le plaisir est considéré comme le souverain bien c'est-à-dire la finalité

⁷¹ Patrick Baudry, *Le corps extrême. Approche sociologique des conduits à risque*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 79.

⁷² Mouchili Njimom, *op.cit.*, p. 94.

absolue de toute chose. Selon ce concept, l'homme n'agit que pour rechercher ce qui l'éloigne de la douleur et lui procure du plaisir dont le plus grand est l'ataraxie : la paix de l'âme. L'homme dont nous parlons ici ne recherchera donc que son plaisir.

Une autre morale qu'applique l'homme subjectif c'est l'eudémonisme. La morale du bonheur. En effet, l'eudémonisme ou morale du bonheur enseigne que la vertu pour l'homme consiste à rechercher le bonheur. Notre homme individualiste n'agit que dans le but de rechercher son bonheur personnel. D'ailleurs le philosophe camerounais E. Njoh-Mouelle précise qu'« *il n'y a ni bonheur commun ni commune mesure du bonheur* ». ⁷³ Ce qui le régit donc c'est une volonté personnelle et égoïste. La troisième morale qui régit l'action de l'homme renfermé sur lui-même c'est l'utilitarisme. En effet, l'utilitarisme est un système philosophique et moral mis sur pied par le philosophe anglais Bentham. Pour ce dernier, l'action morale doit répondre à un habile calcul d'intérêt. Elle n'est qu'une « *arithmétique des plaisirs* » dans laquelle il y a « *la plus grande somme des plaisirs diminuée de la plus petite somme des douleurs dans une existence complète* ». Autrement dit, l'homme ne fait le bien que par rapport à ce qui lui rapporte le plus. Ici, aucun acte n'est gratuit. L'homme ne fait rien pour rien. Il pose un acte parce que celui-ci lui est avantageux. D'ailleurs la maxime de cette morale c'est « *pas d'intérêt pas d'action* ». Dans le même registre s'inscrit le pragmatisme (agir selon l'attitude de la plus efficace). Dans ce registre de la morale intéressée, on peut dire que l'homme n'agit pas ou ne fait pas le bien sans avoir de motivations. Plus précisément, l'acte moral est considéré comme un moyen pour atteindre un intérêt quelconque. L'homme qui ne tient pas compte de la société et de l'humanité des autres n'aura aucune autre référence que celle-ci (morale de l'intérêt). C'est un subjectif dangereux C'est pourquoi, contre ce genre d'anti humanisme, les philosophes moralistes prescrivent les morales désintéressées.

Ce sont des morales qui soutiennent que l'homme peut faire le bien pour lui-même c'est-à-dire juste pour le bien sans avoir à être soumis à quelques inclinations ou motivations intéressées. C'est le cas par exemple avec le stoïcisme.

Le stoïcisme est un courant philosophique qui conseille à l'homme de vivre en conformité avec la nature. Pour Sénèque, l'homme doit accepter tout ce qui lui arrive dans la mesure où étant une partie de la nature il ne peut pas changer ce qui est et toute action qu'il commet ou subit entre dans l'harmonie de la nature. Pour Epictète, l'homme ne doit se préoccuper ni de reconnaissance ni de rétribution quand il fait du bien. Il doit se soucier uniquement de ce qui dépend de lui c'est-à-dire sa libre décision de faire le bien.

⁷³E. Njoh Mouelle, *De la médiocrité à l'excellence, (Essai sur la signification humaine du développement)*, Yaoundé, CLE, 1972, p. 7.

A la suite du stoïcisme, il y a la morale du devoir.

Elle est rattachée à la philosophie kantienne dite formaliste et rigoriste. Ici, l'homme doit agir par devoir selon un décret de sa bonne volonté et non conformément au devoir par soumission à ses inclinations. La morale du devoir s'exprime sous la forme d'un impératif catégorique c'est-à-dire non négociable : « *tu dois* » ; ainsi l'important dans l'acte morale est moins sa finalité que sa forme c'est-à-dire l'intention de faire le bien. Emmanuel Kant recommande de considérer l'humanité en chaque être avant de poser un acte. Il sait que par nature, l'homme a pour reflex premier la vie instinctive. Il sait également que l'homme est doté de ce qu'on appelle *l'insociable sociabilité*. Mais il sait que c'est dangereux de le porter comme mobile de son action car cela ne le différencie pas de l'animal.

C'est dans ce sens que Kant émet les maximes de l'impératif catégorique pour amener au respect inconditionnel de l'être humain :

- 1^{ère} Maxime : « *agis toujours de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne d'autrui, toujours en même temps comme fin, et jamais comme un moyen.* » Ici Kant appel au respect inconditionnel de la personne et au refus de son exploitation sous toutes les formes. D'où la condamnation de la débauche, du suicide et de toutes les formes de servitude.

- 2^{ème} Maxime : « *agis toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que la maxime de ton action soit érigée en règle universelle.* » Ici Kant appel l'homme à poser des actes qui sont susceptibles d'être admis pas tout le monde (ensemble des êtres raisonnables) dans la situation et les conditions où ils sont posés.

- 3^{ème} Maxime : « *agis toujours de telle sorte que tu puisses te considérer comme législateur et sujet dans la république des êtres raisonnables.* »

Nous comprenons ici que l'homme doit pouvoir lui-même agir raisonnablement de manière autonome et surtout accepter de se soumettre au principe qu'il aura lui-même édicté.

b- La nécessité d'une ouverture à l'objectivité

Il s'agit dans cette partie de revenir sur l'importance de l'objectivité. Cela Signifie s'attarder sur l'impératif dominant faisant du sujet un être porté vers les activités d'intelligence et des communications des consciences. Plus précisément, nous entendons parler des risques d'un scientisme sans objectivité. En effet, tous les efforts fournis par l'homme dans le domaine de la génétique prouvent son ambition de se libérer définitivement des contraintes de la nature en lui et autour de lui. Ses études en génétique par exemple s'orientent progressivement vers le projet cartésien de rendre l'homme comme « maitre et possesseur de la nature ». Seulement,

cette envolée semble détruire tous les fondements classiques de la nature humaine. En fait, lorsque l'ontologie classique explique qu'il existe une nature humaine donnée par Dieu le créateur, l'ingénierie de la génétique nous amène plutôt à séparer le corps de la pensée et surtout de montrer le caractère dynamique de la pensée qui repousse de manière considérable les pesanteurs liées au facteur temps. La pensée humaine peut désormais sortir du cadre de la temporalité pour se projeter dans le temps et même faire des prévisions sur le futur. Elle n'est plus « Fille de son temps » comme le pensait Njoh Mouelle, mais elle est atemporelle comme l'art. Nous comprenons pourquoi grâce à sa pensée, l'homme réussit à braver le temps et ainsi s'inscrit ou garantit son immortalité. C'est le cas des œuvres et exploits illustres que certains esprits brillants lèguent à l'humanité. Preuve que ce n'est que par le « combat » comme le disait Héraclite dans l'antiquité que l'humanité réussit à se libérer. La conception de l'humain par Francis Fukuyama est d'ailleurs très proche de cette acception dans la mesure où pour lui, l'humanité s'acquiert et se conquiert de haute lutte contre les limites et les contraintes naturelles. Cela voudrait simplement démontrer que l'homme est un être exceptionnel qui peut construire une personnalité capable de largement repousser les limites de l'environnement et du corps. En observant les manifestations de l'intelligence humaine à travers le langage pensé et articulé, les aptitudes physiques et psychiques, la capacité à s'adapter dans son environnement physique, on comprend très clairement que l'homme n'est pas totalement stable. Il n'est pas donné d'avance. Il est une dynamique et en constante mutation comme nous l'enseignent les sciences.

De nos jours, les sciences de la génétique refusent d'admettre qu'il existe une nature stable et définitive en l'homme. Pour ces sciences, la seule chose qui est définitive en lui c'est le refus du définitif. La négation du déjà-là est ce qui caractérise le génie humain et toutes ses avancées spectaculaires. Seulement, la négation de tout n'est-elle pas aussi un problème ? La génétique peut-elle de nos jours donner réponse à toutes les préoccupations de l'homme sur des questions relatives à sa liberté, à l'égalité entre les hommes. En d'autres termes, comment la science des gènes entend-elle sauvegarder l'égalité naturelle entre les hommes alors qu'elle agit considérablement sur la constitution biologique de certains êtres humains ? D'un autre côté, l'audace que la manipulation du génome humain procure à l'homme de science ne lui fait-elle pas perdre de vue que dans la nature, l'homme n'est pas un être comme les autres ? C'est un être qu'il faut traiter avec un grand respect et une considération particulière. Seulement, l'accent que ces derniers portent à la correction des imperfections de la nature en l'homme pousse à se demander si c'est toujours de l'homme dont il est question ou simplement de la valorisation des

imperfections de l'homme. En d'autres termes, la génétique comme science des gènes ayant pour but la correction des imperfections de la nature en l'homme ne devrait pas susciter autant d'espoirs. En effet, bien que le discours scientifique soit si pertinent et si opérant dans la mesure où il booste l'intelligence humaine et le contraint à l'action, il y a tout même lieu d'émettre quelques réserves et s'interdire de sombrer totalement dans la considération de la science de nos jours comme la solution à tous les problèmes de l'homme. Il faut y aller avec des réserves même comme le philosophe camerounais Mouchili Njimom ne prescrit aucune modération à la consommation de la science. Pour lui, il faut foncer puisque les autres approches ne nous apportent ni certitude ni garantie d'un quelconque mieux être. Aussi affirme-t-il : « *il faut avancer en science, puisque l'inaction ne nous procure pas plus d'assurance et de garantie face à un avenir humain flou et incertain. Faut-il reprocher à l'homme d'avoir un désir ardent d'avoir un contrôle et une réelle maîtrise de sa vie ?* »⁷⁴

Les innovations des sciences contemporaines précisément sur le plan biomédical nous font comprendre que l'homme n'est pas sorti de la main de Dieu tout fait. Qu'il a à la fois une nature plastique perfectible avec le temps et qu'il subit des influences compétitives du monde dans lequel il vit. La logique concurrentielle imposée de nos jours semble tout ramener à la fabrication mécanique y compris sur la nature humaine. Tout se passe en effet comme si tout ce que nous vivons n'est que mécanique au point de se demander si l'homme lui-même n'est pas à son tour une fabrication mécanique. Face à ces dérives du monde scientifique où l'homme est capable de tout vendre pour s'arrimer aux exigences de son temps, le philosophe français Victor Delbos, constate que l'homme du XXI^{ème} siècle s'est livré et s'est aliéné dans un champ aussi vaste et complexe que l'esclavagisme. Aussi affirme-t-il :

*englué dans la société de consommation, mécanisé par la technique, obsédé par le souci du rendement, contaminé par le règne de l'opinion à base de statistiques et de sondages, agissant de moins en moins par conviction et quête fondée sur les certitudes, esclave de l'image et des médias, il vit l'oppression et ressent de plus en plus le besoin de se dilater*⁷⁵.

Le constat que nous faisons à la suite de ces propos du philosophe français c'est que la civilisation actuelle impose à l'homme d'aujourd'hui un nouveau rythme de vie avec de nouveaux compagnons qui sont d'innombrables gadgets de la technoscience. Il est désormais un homme transformé dans la mesure où rien en lui et autour de lui n'est naturel. Celui-ci s'épanouit dans l'artificiel au point où sa vie toute entière devient calquée et dictée par la

⁷⁴Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *op.cit.*, p. 92.

⁷⁵ Victor Delbos, « Transcendance et liturgie » in *Homme nouveau*, Paris, Plon, 2002, p. 5.

matérialité ambiante. D'où le sens à donner à ces propos du philosophe camerounais Antoine Manga Bihina :

*le corps humain (...) peut être travesti, devenir pion de jeux et de spectacles, matière première ambulante et exportable, acteur de déviation et de pratiques contre-nature (homosexualité, pédophilie, zoophilie). L'univers de l'homme est vidé de toute éthique, de toute religiosité et de toute référence à la transcendance.*⁷⁶

Au-delà de la dynamique existentielle dans laquelle l'homme s'installe grâce à l'application de sa science, il se dénature et transforme le sens même de sa vie. Il ne cherche plus simplement à s'adapter à son milieu mais il force son milieu à s'adapter à lui. Ainsi, il devient par nature ce que Mouchili appelle « Un être d'antinature ». Il s'invente de nouveaux modes de vie, renouvelle constamment son identité et nourrit le désir constant de renouveler et d'augmenter son élan vital. Grâce à ses sciences, l'homme peut fouiller dans le génome humain et découvrir qu'il a la capacité de refuser d'être ce que la nature a bien voulu qu'il soit. Il préfère être ce qu'il veut être au lieu d'être ce que la nature veut qu'il soit. Il combat la nature et coure le risque de subir les conséquences de ses actes. En plus, rien ne garantit que les recherches humaines sur le génome se limitent à la correction de la nature lorsque nous connaissons l'égoïsme et l'esprit de compétitivité liés à notre contexte politique néolibéral. En effet, en quoi est-ce vital pour des parents par exemple de recourir à la thérapie génique germinale dans le but d'avoir des enfants taillés à leur guise quand ceux peuvent les avoir naturellement ? L'exigence de se faire des enfants sur mesure n'étant ni un impératif vital ni une nécessité existentielle devient en ce moment des dérives créées par la maîtrise accidentelle de la science contemporaine. Aussi comme le dit Mouchili : « *la radicalisation génétique ou eugénique peut venir de la très forte libéralisation des biotechnologies* ». ⁷⁷ C'est dire combien la libéralisation des biotechnologies peut être dangereuse à la fois pour l'homme et pour la nature. Elle rend radical et encourage l'utilitarisme. Elle est contre l'objectivité dans le choix des applications génétiques nécessaires à la redéfinition du genre humain. En effet, ce sont des détenteurs du pouvoir politique et économique qui détiennent également la décision et la possibilité de redéfinir l'humain mais en fonction de leurs attentes et selon leur convenance. La question que cela soulève est celle de savoir l'intention derrière les manipulations du génome. Celles-ci (manipulations du génome humain) visent-elles uniquement la réparation du génétiquement incorrect ? Nous savons qu'il est bien difficile de l'affirmer à ce jour. L'intention lorsqu'on

⁷⁶ Antoine Manga Bihina, « délimiter l'humain à l'ère des techno sciences : un défi à la philosophie », Grand séminaire interdiocésain de propédeutique et philosophie Marie reine des apôtres, Otélé le 22 Octobre 2005, p. 9.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 93.

observe certaines applications de la science semble être de reprogrammer l'humain ou du moins de pratiquer une sélection eugénique dans le but de produire un nouveau type d'individus. Il y a ici des questions de civilisation qui concourent à l'épanouissement de l'homme lorsqu'elles sont traitées. Il s'agit par exemple des malaises sociaux qui naissent du fait de l'apparence physique, du "look" et du rendement de l'homme dans la société. On a plus l'impression que c'est la subjectivité et non l'objectivité qui guide le choix des certains gènes sélectionnés comme favorables au détriment de ceux jugés non favorables. On a l'impression que les susceptibilités individuelles l'emportent sur l'objectivité collective lorsqu'il faut décider du socialement correcte en matière d'eugénisme. C'est ce qui est attrayant du point de vue de l'œil qu'on promeut au lieu de ce qui est réellement nécessaire pour la société. La conséquence c'est que le style d'homme qui en dérive ne répond pas forcément aux aspirations collectives mais à une certaine idéologie dominante qui a accès aux nouvelles sciences créant ainsi toutes autres formes de discrimination. En plus d'être un instrument de rendement, le corps aujourd'hui est devenu un objet d'art. Il répond aux besoins esthétiques et favorise le classement des individus. Ceux qui répondent le plus aux critères sociaux du beau sont considérés comme beaux et belles et sont socialement correctes et ceux qui ne répondent pas à ces critères sont directement perçus comme des « scandales génétiques » qu'il faut corriger.

Avec les biotechnologies, on arrive à sonner le glas au fixisme naturel c'est-à-dire la fin du principe « d'une nature humaine singulière et éternelle ». L'homme de nos jours a fait de son existence une dynamique dont la matrice est définie par une intelligence qui se déploie dans les sciences de la vie. Cette dynamique est ce que l'on observe d'abord dans des analyses faites avant toute implantation d'organes. Diagnostiques dans lesquels l'homme s'observe et peut juger de quel type d'individus il veut être ou avoir lorsqu'il s'agit d'un cas d'insémination artificiel. Ici, l'Homme peut juger du type d'embryon qui sera implanté dans son sein. Il peut choisir la couleur de ses yeux, la longueur et la forme de son nez, de son postérieur, sa taille, la couleur de ses cheveux, sa taille. Bref, il peut désormais tailler son embryon à sa guise et selon son critère d'esthétique. Et cette dérive, nous ne la trouvons pas du tout éthique puisque l'objectif ici n'est pas la simple correction d'une malformation génétique mais, le désir de redéfinir l'homme, mieux comme le dit E. Njoh-Mouelle, de « le recréer, le transformer, de l'augmenter ». En réalité, « les méthodes eugéniques, même si elles sont, dans la plupart des cas thérapeutiques, glissent facilement vers un libéralisme génétique. C'est ce qui justifie, aujourd'hui, l'interdiction du clonage humain »⁷⁸. En effet, le fait de posséder la liberté de

⁷⁸Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *op. cit.*, p. 95.

penser est-il une garantie pour la liberté d'action ? L'homme doit-il appliquer tout ce qu'il sait et dont il est capable ? Il s'agit de savoir « si la liberté de recherche qui est nécessaire au progrès de la connaissance, procède de la liberté de penser et d'agir ». Si tel est le cas tout ce à quoi pense un scientifique doit-il voir le jour lorsque que nous savons à quel point l'idéologie a infiltré et influence l'orientation des recherches. Il y a certainement un désir implicite de restructuration élitiste de la société humaine dans les politiques d'encadrement des recherches sur le génome humain.

c- L'opportunité d'une assise méta cérébrale de la pensée

Sur la question de la nature humaine, aucune approche n'a pour le moment, le monopole de l'explication et donc de la connaissance. Les limites actuelles du discours neurologique suscitent la nécessité d'une suspension de jugement. Il s'agit de nos jours de suspendre le jugement personnel et personnalisé dans la mesure où notre pensée n'est pas exclusivement notre c'est-à-dire réservée à la résolution de problèmes personnels. Le penseur ne peut pas s'enfermer dans ses besoins personnels et prétendre qu'il pense. Dans le cas contraire il verse dans la subjectivité déjà dénoncée plus haut. En effet, il est important de savoir où situer la limite entre la pensée personnelle et l'intersubjectivité dans la mesure où une pensée personnelle est une pensée égoïste et égocentrique. D'ailleurs, comment savons-nous que nous sommes dans l'intersubjectivité ? Notre propos ici vise à soulever la nécessité d'une assise méta cérébrale de la pensée.

Par métacérébralité, on entend le fait de penser son existence dans la possibilité de l'intersubjectivité. En fait, il s'agit de comprendre que l'espèce humaine ne peut vivre en marge de l'intersubjectivité c'est-à-dire dans la communion car le fait pour chacun de nous de posséder un cerveau lui permettant de réfléchir et de penser son existence en fonction de ses besoins et de ses potentialités n'occulte en rien le fait que ce à quoi il pense fasse l'unanimité des êtres raisonnables. L'homme n'a pas à être à la seule écoute de son cerveau au point de s'enfermer dans ses propres besoins sans penser aux besoins des autres et de la société, nous devons tous savoir que l'appartenance à une société constitue la base même de notre penser. On doit penser, non pas par intérêt personnel mais par intérêt personnel pour la société. C'est-à-dire épouser une façon de penser qui rejoint celle des autres subjectivités. Une pensée qui rejoint le vivre-ensemble. La pensée qui est en conformité avec les autres pensées de la société. Dans le système technique actuel, on veut penser l'homme de manière univoque. On pense que l'humanité doit consister uniquement en l'efficacité et l'efficience. Il s'agit de voir en l'homme un être dont les

valeurs sont la productivité, la rentabilité, l'efficacité et la compétitivité. L'universalité se trouve ici penser au-delà de la différence originelle. En effet, la culture contemporaine pose un seul type d'homme. L'homme est désormais unique et uniforme au niveau de sa pensée. Ses besoins, ses aspirations et projets sont dictés et orientés par le méta cerveau social sous l'emprise des spectaculaires progrès de la technoscience et des biotechnologies. Ici, l'homme n'est plus cet être qui s'autodétermine. Il est cette machine dont le programme est prévu d'avance par son concepteur. L'homme doit faire l'effort s'il veut s'arrimer à sa société, de rompre avec les barrières naturelles pour se définir comme celui dont « *l'existence se réalise davantage comme un accomplissement de l'exceptionnel, de l'extraordinaire, du dépassement de soi* ». ⁷⁹

C'est la volonté créatrice impulsée par les détenteurs du pouvoir de créer de nouvelles valeurs, la logique dominante de notre siècle, l'idéologie technoscientifique qui impose le rythme et oriente l'intelligence. Au lieu de s'affirmer comme cette liberté qu'il est, l'homme actuel, animé par le désir d'acquérir plus de pouvoir par la science s'impose un rythme qui l'installe lui-aussi dans la logique capitaliste. Il est désormais pensé non comme cette dynamique constante mais plutôt comme une entité statique dans la mesure où il y a une logique mercantiliste qu'il suit. Toutes ses activités n'obéissent qu'à cette logique de recherche de plus de pouvoir au point où on ne comprend plus véritablement le sens à donner à la nature humaine. D'où cette remarque du philosophe camerounais : « *la vie dans le monde technique devient une hybride, car elle est à la fois « biologique, mécanique et électronique* ». ⁸⁰

Le projet des sciences modernes est de créer une société unifiée dans laquelle des personnes vivent ensembles étant interconnectées et pouvant être codifiées aux besoins uniformes. Comme on peut le constater, il s'agit d'un projet qui vise la fin de la diversité qui fonde la nature humaine. Les sciences biomédicales nous paraissent comme unilatérales dans le processus de déchiffrement de la nature humaine. Nous le savons parce que leur méthode qui se veut positiviste ne laisse aucune place au doute ou à la possibilité d'une approche autre. Ici, le centre d'intérêt c'est le corps et dans ce sens l'intelligence actuelle nous produit des personnes au même corps de rêve, aux indicateurs de beauté similaires. Par les sciences biologiques, on assiste déjà à une uniformisation de l'espèce humaine. C'est l'idéal d'individu prôné par la société mercantiliste qui est vantée et visualisée comme la vraie façon de paraître. Dans ce contexte, le capitalisme instrumentalise la science pour nourrir ses moyens de

⁷⁹ *Ibid.*, p. 61.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 105.

production. C'est la logique de la rentabilité qui prévaut et oriente l'évolution en général et celle de l'homme en particulier. Il s'agit de comprendre que l'humanité d'aujourd'hui est la résultante ou la manifestation de la raison scientifique. L'humain est par ces sciences, décrypté, démystifié mais aussi transformé. Mais seulement, la toute-puissance des biotechnologies et l'impuissance du politique dans cette configuration du monde constituent un danger mortel pour l'humanité. Il y a un grand risque pour l'homme de tomber dans l'illusion. Illusion de l'autorégulation qu'elle soit économique ou éthique. Il est dans l'illusion de croire que la raison accompagne forcément la rationalité instrumentale triomphante. En effet, les ordinateurs sont intelligents, les armes high-tech le sont aussi, les robots deviennent de plus en plus sophistiqués et performants au point où certaines tâches de nos jours sont confiées à des logiciels. Seulement, le risque est grand, celui d'abandonner la responsabilité à l'intelligence artificielle qui en fait n'est que fonctionnalité. La responsabilité étant œuvre humaine parce qu'elle est action libre face à un partenaire libre, l'homme d'aujourd'hui doit faire preuve de plus de responsabilité dans la manipulation de sa science. A ce sujet, Ébernerez Njoh-Moeulle tire la sonnette d'alarme sur la responsabilité du futur. Pour lui, il est question de toujours se rappeler que la science a une vocation humanisante. Il importe de ne pas tomber dans une démesure alimentée par le seul goût du profit mais de comprendre pourquoi l'homme se lance-t-il dans des recherches biotechnologiques. Il s'agit donc, non de prétendre mettre fin à l'expansion des biotechnologies, encore qu'une telle entreprise semble d'avance vouée à l'échec comme le montre Francis Fukuyama lorsqu'il affirme : « *la société ne peut ni ne doit mettre un frein au développement des technologies nouvelles* ». ⁸¹ Mais ce que nous devons comprendre ici c'est que dans toute chose l'excès nuit. Nous devons nous rappeler qu'il y a un grand risque à vouloir uniformiser la pensée et les hommes. L'homme est un être libre par conséquent il devrait être libre de se choisir lui-même à travers sa conscience de choisir le sens à donner à son existence. Il est appelé à devenir sujet et non un simple objet qui s'accommode au système. L'homme n'est pas cet instrument téléguidé qui comme le dit Joël Rosnay subit une « *mediamorphose* » c'est-à-dire une métamorphose orchestrée par les masses médias et dont le principe est de partir du multiple à l'unité, de la diversité à l'uniformité. Comme le précise-t-il si bien, c'est un processus permettant de partir « *du multimédia à l'unimédia* ». ⁸²

La science est une connaissance fondamentalement objective. Elle a pour vocation l'unité des esprits même lorsqu'elle veut préserver l'unicité. C'est l'objectivité qui fait

⁸¹ Francis Fukuyama, *op cit.*, p. 318.

⁸² Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique. Regards sur le troisième millénaire*, Paris, Seuil, 1995, p. 79.

l'universalité de l'entreprise scientifique. Vue sous cet angle, l'activité scientifique doit permettre au chercheur de se rapprocher de la société et des hommes. Sa recherche doit être un tremplin servant à favoriser les relations d'intersubjectivité et non la destruction parfaite de l'humanité comme cela se fait de nos. En tant qu'instrument de conquête de la vérité, la science s'avère nécessaire pour l'humanité. Mais l'idéal pour elle serait d'être indépendante, désintéressée, neutre mais surtout favoriser le vivre-ensemble.

Toutefois, l'on se rend compte que ce vœu est souvent oublié. En effet certaines applications de la science plongent l'humanité dans une profonde inquiétude au point où la science semble abrutir et même anéantir l'homme. Elle l'éloigne de l'humanisme et sert souvent à des fins politiques inavouées, surtout dans ses applications militaires. Ce qui a poussé le mathématicien américain Tempel Bell à écrire que : « *après avoir vu les diverses applications de nos mathématiques à la technique militaire, nous concluons que l'enfer se déduit très simplement de nos équations* ». Lorsque qu'elle peut déjà créer l'enfer, elle devient une pratique à craindre et donc un obstacle pour l'intersubjectivité. C'est pourquoi, allant dans le même sens, Jacques Monod en analysant les conséquences des manipulations génétiques, note que *la science n'a révélé à l'homme que son « terrible pouvoir de destruction non seulement des pays, mais de l'âme elle-même »*.

Ainsi, par son intelligence, l'homme s'affirme et s'autorégule. Il est une subjectivité qui a besoin d'entrer en contact avec les autres subjectivités pour créer un méga subjectivé. En cela la méga cérébralité dont il est question pour nous ici signifie le pouvoir d'affirmer sa cérébralité dans le respect et l'acceptation des autres subjectivités. Si par nature l'homme est perfectible comme nous l'avons démontré dans des chapitres précédents, c'est qu'il possède également le pouvoir de supporter son semblable et de poser des actes qui favorisent son émergence et ainsi l'émergence de la société toute entière. L'homme n'est pas ce divin abandonné ou cette bête individualiste qui utiliserait son intelligence de manière égoïste à la recherche de son épanouissement personnel. Il est plutôt une humanité qui se souvient de l'humanité qui est en l'autre et peut la favoriser. Lorsque le biologiste français Jean Rostand affirme que « *la science a fait de nous des dieux avant même que nous ne méritions d'être des hommes* », il attire justement notre attention sur le pouvoir de deshumanisation de la science et surtout sur la capacité de celle-ci à le rendre puissant mais dénué de toute conscience sociale. L'homme qui a le pouvoir de s'actualiser au cours de l'histoire, doit aussi utiliser son intelligence de manière à faire l'unanimité c'est-à-dire à s'attirer l'adhésion des autres esprits. L'idée d'une intelligence unique en son genre qui ne tient pas compte des autres intelligences est révolue et anti sociétale.

Elle est d'ailleurs vouée à l'échec car l'intersubjectivité est inscrite dans le code génétique même dès l'œuf comme une marque de l'humanité responsable.

Au demeurant, les différents discours présentés par les nouvelles sciences de nos jours sur l'homme sont plus à craindre qu'à magnifier. Avec ces nouvelles sciences, l'homme devient simple instrument marchand, objet de manipulation et d'intervention à des fins inavouées, production d'un système lui-même aveuglé par un idéal complexe. La tendance est de plus en plus bio-centrique éloignant alors tout discours fondamentaliste sur l'homme. L'homme qui jadis avait une nature stable et bien déterminée se trouve ballotté çà et là par les vents de la production scientifique qui de plus en plus est audacieuse. D'où la question de savoir jusqu'où iront ces sciences dans le souci de produire un type d'homme nouveau et différent ? Ne courons-nous pas dans cette lancée vers la perte de l'humanité qui pourtant semble être recherchée en science ? L'homme de nos jours est individualiste, il a perdu tout repère social et pense pouvoir survivre par le seul biais de son intelligence. Dans ses recherches, seuls ses besoins et ceux de l'idéal prôné par son monde semblent réels. Il s'enferme dans une expression instinctive de ses besoins et met en mal l'objectivité qui pourtant était le mot d'ordre de la science. Il pense son existence non conformément aux autres, mais conformément à l'orientation de ses possibilités scientifiques.

CHAPITRE V : INTERROGATION SUR L'AUTOMATION DE L'HOMME

Dans ce chapitre, nous entendons questionner la possibilité d'existence d'un homme automate. En effet, il s'agit de se demander si la plasticité cellulaire peut valablement être remplacée par la mécanique déterministe de la science. En réalité, les multiples applications de la science sur le génome humain entraînent de considérables modifications voire même une transformation totale de la nature humaine. L'homme qui a toujours été un être libre, doué de pensée et de volonté libre, imprévisible, divers et ondoyant se retrouve désormais être prévisible, contrôlable, manipulable, semblable à la machine. De l'homme Dieu à l'homme machine, on voit clairement un fossé, une opposition, une dénaturalisation provoquée par les exploits des scientifiques. D'où la nécessité pour nous de questionner la véritable finalité de ces manipulations sur la nature humaine et la faisabilité même de ce projet de rendre l'homme automate.

a- Faut-il remettre en question *l'homo sapiens* ?

L'interrogation sur *l'homo sapiens*, nous amène ici à faire une analyse visant à comprendre si l'homme tel que pensé par la nature peut être refait d'une autre manière. Autrement dit, il s'agit précisément de savoir si en fixant des cadres techniques dans lesquels l'homme doit se développer on parvient à obtenir un nouveau type d'homme plus correct et vraiment humain ? En d'autres termes, nous voulons savoir si en cadrant techniquement l'homme l'on réussira à produire un meilleur homme ? Quelle garantie avons-nous que le nouveau type d'homme que nous produira la technoscience sera véritablement homme et meilleur que l'homme d'aujourd'hui ?

A cette question, il est difficile de répondre par l'affirmative car les raisons d'en douter sont nombreuses. Premièrement, l'être humain a clairement été présenté dans les chapitres précédents comme un être en pleine mutation dans tous les domaines de sa vie. Rien ne nous garantit alors que le gène bouté par la génétique aujourd'hui gardera les mêmes caractéristiques et la même performance que ceux prévus par le généticien. Bien plus, le développement entraînant un changement d'état et même éventuellement un changement de nature, la performance de la société et d'autres paramètres de l'incertitude et du hasard qu'intègre

désormais la science contemporaine font en sorte que le résultat attendu soit incertain. Lorsque nous observons attentivement la pratique scientifique de nos jours, nous nous sentons frappés par le changement qui voudrait que de la certitude dont se prévalait la science classique, on s'est installé dans l'indéterminisme et l'incertitude. L'incertitude et l'indéterminisme sont désormais des principes scientifiques et cela prouve qu'à une certaine échelle de la recherche scientifique la probabilité et le hasard interviennent et cela encore plus lorsqu'il s'agit de la manipulation du génome humain. Depuis l'apparition de celles-ci, le déterminisme a été admis comme un principe fondamental des sciences de la matière. Selon ce principe les mêmes causes produisent les mêmes effets dans les mêmes conditions d'applications. Ce qui implique qu'il existe un rapport de nécessité entre une cause et son effet. Mais on observe que dans la survenue de certains phénomènes, on n'a pas toujours l'effet escompté. Il y a souvent l'influence des données imprévues qui peuvent orienter les résultats attendus vers d'autres destinations. C'est le cas par exemple de la découverte de la pénicilline par Fleming alors que la culture biologique à laquelle il se soumettait n'avait pas en vue cet objectif. Cette haute découverte de la science nous révèle que le hasard est un élément sur lequel il faut désormais compter quand on procède à des manipulations scientifiques. Heinz Pagels dans *l'univers quantique* soutient que « *le monde n'est plus régi par le déterminisme mais par le billard* ». Et il insiste en ajoutant que : « *l'acte même de tenter d'établir le déterminisme produit l'indéterminisme. Comme nous, Dieu joue au dé et comme nous, il ne connaît que les probabilités de voir sortir telle ou telle combinaison* ». ⁸³Ces propos nous montrent clairement que les manipulations que la science fait sur la nature humaine doivent désormais intégrer l'indéterminisme et l'incertitude car si ces principes s'appliquent sur la matière qui peut être fixe, l'être humain qui est une dynamique constante ne peut en aucun cas y échapper. Avec l'incertitude il est désormais établi que lorsque nous observons un phénomène nous ne le percevons jamais tel qu'il est. Il y a toujours une certaine marge d'erreurs en reproduisant un phénomène de la nature. Nous n'obtiendrons jamais un résultat exact se rapportant aux faits réels, il faut toujours faire plusieurs tentatives.

La deuxième raison pour laquelle nous pensons qu'il est dangereux d'attendre que l'homme de demain soit un vrai homme en plus d'en être le meilleur, se situe au niveau de la nature du sujet sur lequel la science doit opérer. Nous savons qu'il s'agit pour la science d'opérer des modifications à l'échelle des particules sensibles et complexes, des gènes, sur des zones du cerveau qui est déjà lui-même un organe très complexe et mystérieux. Dès l'introduction de son ouvrage *L'esprit et le cerveau*, le médecin neurochirurgien français Guy

⁸³ Heinz Pagels, *L'univers quantique « des quarks aux étoiles »* ; Traduit de l'américain par Jacques Corday, Paris, Inter-Editions, 1985, p. 50.

Lazorthes présente le cerveau comme l'organe le plus complexe de la nature et par conséquent le plus difficile à manipuler. C'est ainsi qu'il écrit dans son propos introductif :

*le cerveau et l'esprit sont deux aspects d'une même unité indivisible que deux mots caractérisent : complexité et malléabilité, complexité infinie et malléabilité extrême... Le cerveau de l'homme est la structure la plus complexe de la création. Ses mécanismes sont aussi mystérieux que le sont ceux du monde sidéral ou ceux du monde atomique. « Avec le cerveau de l'homme apparaît un troisième infini, l'infini de la complexité », qui est aussi réel que l'immense ou que l'infime.*⁸⁴

Ces propos du scientifique nous permettent de comprendre que lorsque les sciences contemporaines décident de faire des manipulations sur les gènes, elles s'attaquent à un organe très sensible aux particules elles-mêmes très sensibles et très complexes. Ce qui veut dire que la probabilité pour que ces manipulations soient compliquées est très élevée puisque, loin de réduire le niveau de complexité de cet organe, chaque nouvelle prouesse de la science concoure à croître cette complexité et la conscience de notre ignorance. D'ailleurs notre neurochirurgien ajoute :

*chaque amélioration du microscope permet de recueillir de nouveaux détails dans l'infirmité petit de particules considérées jusque-là comme invisibles. Chaque progrès de la biochimie moléculaire nous fait apercevoir dans le monde incroyablement complexe de la cellule, et particulièrement du neurone, des myriades de réactions chimiques coordonnées et synchronisées par une multitude de catalyseurs biologiques.*⁸⁵

Contrairement au petit animal qui vient au monde avec un cerveau programmé, le petit homme vient au monde avec un cerveau vide presque vierge qu'il éduque et complète tout au long de son existence. Il possède environ cent milliard de neurones à sa naissance. Une bonne quantité qui lui permettra de développer à chaque fois que cela est possible, des mécanismes de son adaptation au monde. Bien que qu'environ 90% de connexions nerveuses soient absentes à la naissance et qu'elles se mettent en place progressivement par le moyen de l'éducation et d'expériences personnelles, il arrive qu'à l'âge adulte, on se retrouve avec un million de milliards de synapses qui relient nos cent milliards de neurones, soit en moyenne, chaque neurone est en communication avec dix mille autres. Cet état de choses présenté par le concours d'études scientifiques nous permet juste de ressortir le caractère inachevé et donc malléable du cerveau humain ainsi que de l'intelligence humaine. A ce facteur naturel s'ajoute la stimulation environnementale qui influence considérablement sur les systèmes sensoriels, cognitif, moteur, émotionnel...la conscience, le langage, la mémoire s'en trouvent tous concernés. Toute

⁸⁴ Guy Lazorthes, *op. cit.*, p. 1.

⁸⁵*Ibid.*

conscience comme le disait Husserl étant conscience de quelque chose, il n'existe pas de conscience qui soit d'objet transcendant. L'humain qui vit dans un environnement donné s'adapte à sa manière à son environnement et cela peut varier d'un individu à un autre. Dire qu'avec la science on peut réussir à programmer un humain en fonction de nos exigences et s'attendre à des résultats mathématiques devient une équation difficile.

Nous savons aujourd'hui qu'à l'échelle des gènes, on manipule des cellules très sensibles dont la connaissance est encore beaucoup moins claire par l'homme à l'échelle microscopique. Opérer des manipulations sur ce genre d'organe dont la compréhension ne nous apporte qu'incompréhension et incertitude reste tout de même oser. En fait rien ne rassure que ces manipulations soient à tout jamais des succès et même quand cela est le cas, rien ne nous garantit que le devenir d'une particule élémentaire soit totalement défini par son état présent et par l'état du milieu qui l'entoure. C'est la science qui nous enseigne la plasticité cérébrale. Comme tel, le cerveau est un organe plastique, malléable qui peut grandir et augmenter voire accroître ses potentialités. Dire qu'il restera à l'écoute et se résume à l'application des prédispositions génétiques prévues pour lui par le généticien est en fait affirmer une chose et son contraire. La plasticité cérébrale lui impose de ne pas rester statique mais d'épouser les modifications que lui inspirent le travail, la société et les besoins de l'environnement. Si avec la maîtrise du génome on peut identifier génétiquement chaque individu, avec la maîtrise de chaque gène, l'on peut également contrôler chaque individu seulement ce contrôle ne nous rassure pas sur la possibilité que cet individu sur lequel d'innombrables expériences scientifiques ont été faites soient encore responsables des dérives causées par des prédéterminations biochimiques. La probabilité pour qu'il soit le même est à questionner tout comme la vision portée par les résultats obtenus. La liberté avec laquelle le scientifique pense pouvoir manipuler les gènes le pousse à glisser vers un libéralisme génétique. Ici, l'homme pense pouvoir se libérer des contraintes du corps et de la nature en s'orientant vers des objectifs autrefois inimaginables pourtant le faisant il réussit tout simplement à jeter le doute sur cette nouvelle humanité créée. L'humanité qui autrefois était louée, respectée et protégée par tous les moyens et qui actuellement se voit manipulée comme simple objet d'expérimentation ne s'achemine-t-elle pas vers un désastre ?

Enfin, il reste à questionner l'état de conscience de l'homme augmenté par la science. En effet, *l'homo sapiens* qui est remis en question ici au profit de l'homme façonné sur mesure est un homme sage, un homme doué de conscience, un esprit libre et doté de spiritualité. L'homme créé par la nature est un producteur qui est esprit, intelligence, imagination, sensibilité bref toutes ces facultés qui seront difficiles de reproduire et d'inculquer au nouveau

type d'homme. L'homme de demain sera sans aucun doute mis homme mis machine. Il sera un mélange d'homme et de machine. Juste un homme automatisé. Mais pour que l'automatisation marche, il faut que l'homme soit un « homme symbiotique », un homme bionique, à la fois machine et homme. Un savant mélange du naturel et de l'artificiel. Seulement cette nouvelle nature inventée ne nous garantit pas de son bon fonctionnement puisque le naturel qui sera associé à l'artificiel restera plastique. Les gènes ne changeront pas leur nature plastique parce qu'elles sont associées aux robots tout comme la rigueur de la machine ne deviendra pas flexible du fait de son assemblage au naturel à moins que celle-ci (la machine) ne devienne véritablement « machine spirituelle ». Et la question de savoir s'il est vraiment possible de remplacer la plasticité cellulaire par la mécanique déterministe refait surface et continue de se poser avec acquiescement. Pour le célèbre philosophe camerounais Ébénezer Njoh Mouelle, il est encore difficile aujourd'hui d'imaginer des robots dotés d'une dimension humaine c'est-à-dire capable de ressentir le contrecoup des événements, d'avoir des sentiments et bien d'autres. L'originalité de l'espèce humaine est telle que même lorsque l'homme lui-même, à travers son génie essaie de l'imiter, il n'y arrive pas vraiment ou du moins qu'approximativement. Nous comprenons pourquoi, dans l'introduction à son ouvrage sur le transhumanisme il a pu écrire :

peut-être serons-nous démentis un jour par d'authentiques faits parlants, mais il reste difficile aujourd'hui d'imaginer des robots dotés d'une dimension véritablement humaine à travers la capacité de ressentir le contrecoup des événements, d'exprimer des sentiments sous diverses nuances telles que la joie, la tristesse, la jalousie, la rancune, etc. Si cela pourra se faire, ce sera de la raide imitation qui n'aurait aucun caractère spontané ou intuitif. Car comment programmer l'intuition par des algorithmes ? Ce ne serait plus l'intuition ! Il faudrait avoir le courage de dire qu'il ne s'agit plus d'homme ni d'humanité, (...) l'homme perd chair et âme pour être une ligne programmable, reprogrammable, reprogrammable » avec « peu de poésie, de lumière, de spiritualité dans tout ça...⁸⁶

b- L'aliénation de l'humain à l'économisme

Ici, nous entendons démontrer que l'homme d'aujourd'hui est en perte d'humanité. Il est instrumentalisé et n'est rien d'autre qu'une valeur marchande. C'est un homme qui s'est renié comme être social pour ne se reconnaître que comme agent économique. De nos jours, l'on peut très aisément représenter certaines fonctions computationnelles de l'humain dans le système cybernétique et cela crée une confusion dans le traitement qu'il faut faire du genre humain dans la mesure où on voit clairement disparaître les préoccupations philosophiques qui définissaient l'homme comme un être raisonnable, « *le plus faible de tous les roseaux mais*

⁸⁶E. Njoh Mouelle, *Transhumanisme marchands de la science et avenir de l'homme*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 14.

c'est un roseau pensant », un être libre et doué de volonté. De nos jours, ces valeurs tant prônées ne constituent plus le sens de la vie. Désormais,

*Ce que la science appelle sens est la relation d'un élément à d'autres éléments : le sens d'un angle est d'être l'intersection de deux droites, le sens d'un triangle est d'avoir trois angles, etc. Mais ce n'est pas ce sens que cherche et produit la spiritualité. Ce sens-là est celui de « l'englobant », comme dit Jaspers. Pourquoi y a-t-il de l'existence et non pas rien ? Qu'est-ce que je viens faire au milieu de tout ça ? Il y a là la présence métaphysique d'un absolu : « le sens » de l'existence n'est relatif à rien ; du coup, certains avec Sartre parlent de l'absurdité de l'existence.*⁸⁷

Le premier constat fait lorsqu'on observe l'homme d'aujourd'hui c'est que la considération qu'il avait de lui-même comme valeur suprême inaliénable s'est progressivement transformer en une autre peut valorisante. Celle de l'homme comme valeur marchande. Il ne se reconnaît plus que comme homo economicus. De plus en plus, il se considère comme simple objet marchand dont la valeur dépend de sa capacité de production et de consommation. Il n'y a plus véritablement de droits qu'offert par l'industrie marchande. L'esprit d'invention qui a entraîné la naissance des industries de plus en plus modernes avec des machines de plus en plus imposantes et perfectionnées issues de la combinaison des nanotechnologies, biotechnologies, sciences cognitives, intelligence artificielle se présente depuis quelques siècles comme la clé d'une vie meilleure certaine. Ce qui explique la ruée folle vers les productions de ces technosciences. De plus en plus, les productions scientifiques exhibent des promesses d'une vie meilleure avec de bien meilleures conditions de vie sociale, de santé, d'alimentation et un d'un environnement purifié par la science de tares du moment. C'est le cas par exemple de l'entreprise Google qui depuis un bon nombre d'années exhibent ses grands marchés. Celui de la lutte contre la mort au travers de ses firmes tels Callico, une filiale créée uniquement avec pour objectif d'augmenter l'espérance de vie de vingt ans d'ici 2035 ; soigner les maladies les plus rebelles telles que le diabète, à travers la fabrication des lentilles intelligentes qui mesurent en temps réel la glycémie. Lorsqu'on écoute les propos de Christine Kerdellant experte en question de marchés actuels repris par Ebenezer Njoh Mouelle dans son ouvrage sur le transhumanisme, on ressent toute l'audace et la délicatesse d'une telle ambition. Elle dévoile :

il(Google) veut tuer la mort (Callico), faire fonctionner l'intelligence artificielle (Google DeepMind), trouver le secret du cancer et guérir le diabète (Verily,23andMe...), créer un maillage planétaire pour l'accès à Internet grâce à des ballons et à des drones (Project Loon et Projet Titan), faire rouler des voitures

⁸⁷ Bernard Ibal, *Le XXIème siècle en panne d'humanisme. Le temps de la spiritualité sociale*, Paris, Bayard, 2002, p. 64.

autonomes (Google car), vendre des robots (Replicant), investir du capital dans de jeunes entreprises (Google Ventures), être le roi de la domotique (Nest), assurer des livraisons par drones (Project wing), ou travailler sur la ville du futur (SidewalkLabs)... Bref, 'the sky is the limit' - et encore ! le ciel peut-il l'arrêter ?⁸⁸

L'industrie marchant du XXI^{ème} siècle a poussé les hommes à une créativité à nulle autre pareille. Seul le ciel semble être la limite comme cela est parait être le cas dans Google. Seulement cette créativité a pour conséquence, la création de besoins artificiels, des besoins de luxe qui n'ont plus rien à voir avec ce qui est strictement nécessaire pour l'homme. Grace à son esprit d'invention orienté par ces besoins artificiels, l'homme peut désormais rêver réaliser ses rêves les plus fous comme celui de prolonger indéfiniment la durée de la vie humaine sur terre dont parle cet expert de Google. Il peut espérer supprimer la maladie chez l'homme, réaliser le besoin de supprimer le processus de vieillissement, le besoin d'augmenter les capacités du cerveau humain au point de vouloir défier l'ordinateur et les robots symbole même de l'intelligence artificielle. Ici, les besoins ne sont plus seulement légitimés par la simple amélioration des conditions de vie de l'homme mais plutôt la recherche effrénée des besoins de luxe. L'application de la technoscience au génome humain est l'exemple parfait. Loin de rechercher uniquement la résolution de problèmes de santé, l'ingénierie génétique vise la correction, l'augmentation, l'amélioration de l'humain. Nous comprenons pourquoi Njoh Mouelle écrit :

entre les besoins artificiels, les besoins réels et les besoins de luxe, lesquels seraient à l'origine de tout ce qu'entreprennent les chercheurs scientifiques qui exploitent les résultats du séquençage du génome humain et de l'ADN des individus à travers l'ingénierie génétique grâce à laquelle, à l'aide des techniques mises au point par la nanotechnologie, on pourra implanter des extensions de mémoire dans le cerveau de l'homme, reprogrammer des cellules afin d'écartier complètement certaines maladies, poser des implants rétiniens permettant de zoomer tandis que d'autres donneront à l'homme la capacité de vue d'un chat la nuit ?⁸⁹

La satisfaction de tous ses besoins est certes chose importante pour l'épanouissement de l'homme mais la réalité est que ce sont des besoins qui sont créés pour davantage encourager le désir de posséder beaucoup plus d'argent et s'enrichir de manière illimitée. C'est donc le besoin d'argent et d'enrichissement illimité la première cause de ces multiples innovations. Ce qu'on appellerait ici l'« économisme » où l'homme est un homme parce qu'il a la capacité de

⁸⁸ Christine Kerledellant, repris par Njoh Mouelle, *op. cit.*, p. 18.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 19.

générer et de manipuler plus de revenus. A celle-ci on peut valablement associer le désir de créer pour le plaisir. En effet, le contexte technoscientifique d'aujourd'hui se vit comme un moment où le savant n'a pas forcément besoin de créer pour satisfaire les aspirations de l'homme. Le savant agit comme s'il fallait créer pour le plaisir de créer, pour le plaisir des financeurs et pour se mettre en compétition avec les autres chercheurs. Etant donné que nous sommes dans un contexte de concurrence économique, où la volonté de devenir encore plus puissant est la motivation fondamentale de nos activités de connaissances, l'homme de science d'aujourd'hui s'arrime simplement cette orientation et produit pour le profit de l'économisme. L'idéologie capitaliste s'étant accaparée la technoscience, la valeur humaine est désormais remplacée par la valeur marchande, la recherche de la plus-value. D'ailleurs Mouchili pense que la technoscience du fait de son arrimage à la logique du capitalisme libéral démocratique, est devenue un moyen de recherche de la puissance économique et non forcément celui de la promotion de l'homme. C'est dire que

*la technoscience est instrumentalisée par le capitalisme impérialiste où la seule vertu cardinale est la recherche du gain à tout prix, où l'industrie tourne dans le but de consolider le capital et non forcément pour le progrès social. La société industrielle crée constamment de nouveaux besoins qui, au départ, sont anodins, mais à la fin deviennent indispensables par la force de la publicité.*⁹⁰

Par la publicité donc, l'homme se trouve obligé à certains besoins, besoins créés par les productions scientifiques. La société industrielle crée constamment de nouveaux besoins et l'homme par l'influence de la publicité se réduit à la consommation de ces biens superflus. L'homme ne vit plus simplement pour satisfaire ses besoins naturels et essentiels mais pour satisfaire de nouveaux besoins de luxe et de superflus engendrés par des productions de la technoscience. C'est l'époque de la mode où les besoins changent selon que les nouveaux gadgets sont inventés et il faut pouvoir renouveler constamment dans la qualité et la création de nouveaux goûts. De nos jours, la logique de consommation est imposée au point où la valeur d'un homme se mesure par sa capacité à posséder telle ou telle nouvelle production de la science y compris dans son propre corps. Ici, c'est l'époque de l'utilitarisme. C'est le moment où on achète tout et on peut tout vendre. C'est ce qui justifie les dérives comme l'exposition publique de corps humains à des fins honorables (publicité de sous-vêtements, défilés de modes, concours des reines et rois de la beauté, prostitution...). L'homme d'aujourd'hui est semblable à un simple matériau pour la recherche. Un objet qu'on peut manipuler et recombinaison

⁹⁰Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *op. cit.*, p. 41.

vendre et en faire ce qu'on veut. Aujourd'hui, seul le niveau de productivité octroie une quelconque valeur à un homme. Désormais on évalue un homme non plus sur la base de ce qu'il est mais sur la base de la rentabilité économique. Il est un instrument exploitable comme tous les autres instruments. C'est ce qui justifie le fait pour les entreprises de courtiser les employés selon que ces derniers sont dotés d'une intelligence dont la capacité créatrice est telle qu'ils facilitent un progrès continu de l'entreprise. C'est l'époque de la compétitivité mondiale où les entreprises ont besoins d'exceller de peur de subir le même sort que celles qui sont contraintes de fermer ou de changer de paradigmes pour subsister. Avec les sciences modernes, le travail s'automatise et la main d'œuvre humaine nécessaire le devient aussi. Et dans ces entreprises, on exige un profil d'homme susceptible d'attirer la clientèle dans le but de faire encore plus de bénéfices et de concurrencer les autres entreprises. L'homme d'aujourd'hui va même plus loin en acceptant être un objet exposable à la vitrine (proxénètes et autres vendeurs d'embryons, d'enfants et d'esclaves...).

La réalité c'est que l'homme d'aujourd'hui se vent. Il se fait exploiter comme on exploite de la marchandise. C'est un être guidé par les artifices qu'il considère désormais comme ses nouveaux compagnons. Il est d'ailleurs prêt à hypothéquer son existence pour jouir de ces nouveaux compagnons techniquement fabriqués. Nous avons la preuve récente avec des scandales à répétition qui circulent dans les réseaux socio où des jeunes à vides de luxes se livrent à des pratiques inhumaines de consommation d'excréments humains et autres déviances sexuels inimaginables. Le philosophe camerounais Antoine Manga Bihina tirait déjà la sonnette d'alarme sur ce matérialisme mercantiliste lorsque, dans son article « Déterminer l'humain à l'ère des technosciences » il écrit : « *l'homme est l'être qui consomme, qu'on fait consommer et qu'on peut consommer* ». ⁹¹

De tout ce qui précède, il ressort que l'homme est devenu un vivant ordinaire et banal dont l'essentiel se réduit à la matérialité de son corps, à sa capacité à produire et à vendre et faire vendre bref dans les avoirs. Il est devenu un simple « être de l'avoir », une véritable machine économique. Bref, comme le dit si bien Mouchili : « *l'homme a perdu tout ce qu'il y a de sacré en lui, il est devenu une matière première ambulante et exploitable dans tous les sens, même au sens le plus pervers.* » Toutefois, rappelons tout de même que l'homme qui accepte se transformer en un être dont l'essentiel de la mission se fonde sur l'économique et fait un accrochage indéfectible aux biens de consommations de la science moderne pourrait se

⁹¹ Antoine Manga Bihina, *op. cit.* p. 9.

conduire à ce qu'il convient d'appeler « *la crise de l'humain* ». Cette crise qui se matérialise à travers le marchandage du tout possible que ce soit des organes vitaux, de la créativité, de l'intelligence...expose l'espèce humaine actuelle. L'homme de la civilisation technoscientifique est un « homme techniquement constitué et homme du techniquement possible ». D'où la nécessité de savoir si la nature voulue actuellement par les scientifiques sera aussi en même de répondre aux exigences des générations futures. L'homme du futur sera-t-il heureux de naître avec une apparence que la science actuelle a bien voulu lui octroyer ? Et surtout cette nouvelle nature bionique sera-t-elle aussi perfectible ?

c- Faut-il retirer la liberté des droits de l'homme ?

Les droits de l'homme tel que nous les connaissons aujourd'hui émergent du contexte justificatif d'une coexistence sociale pacifique. Ils sont issus d'un désir de promouvoir un vivre ensemble harmonieux en vue d'une humanité épanouie. Seulement, avec les nouvelles prouesses des technosciences, il est urgent de repenser les conditions que l'humanité contemporaine devrait adopter pour mener une existence accomplie car, dans le nouvel univers, tout est artificialisé, l'homme n'est plus naturel il est mécanisé. Il se définit par ses productions et ses droits lui sont octroyés en fonction de l'accueil qu'il fait de ses nouveaux compagnons. Cette situation nous pousse à vouloir savoir si l'homme de demain n'aura plus besoin que la liberté soit partie intégrante des droits fondamentaux qui lui sont reconnus ou parviendra-t-il simplement à ôter la liberté de la liste de ses droits fondamentaux. En d'autres termes, sachant que l'homme est un être libre, comment fera-t-il pour vivre sa vie déterminée sans que la plasticité génétique n'intervienne ? En réalité, on se demande plus exactement si le nouvel homme aura besoin des mêmes droits que l'homme originel ou ne va-t-il pas créer les conditions d'une inflation de droits.

De nos jours, l'objectif des sciences biologique est de démontrer que c'est dans la recherche à l'échelle des cellules qu'il faut comprendre le principe de la vie. Le développement biotechnologique permet les manipulations les plus osées sur l'homme puisqu'elles touchent aux cellules aux gènes. L'homme ici est utilisé et manipulé dans des laboratoires comme matériel de travail, objet de recherche. Certaines pratiques eugéniques qui à l'époque de Hitler étaient justifiées parce qu'utilisées par l'état comme moyen de création d'une société correcte, sans impureté physique se répandent de nos jours comme moyen de s'assurer une progéniture de notre choix. De l'eugénisme étatique, nous vivons aujourd'hui l'eugénisme libéral où n'importe qui, parce qu'il possède des moyens financiers, peut décider du devenir de ses

descendants. Ici, au lieu que ce soit l'état qui se soucie seul du bien collectif de ses populations à l'instar de « *la santé de son patrimoine génétique* »⁹², l'eugénisme libéral donne la chance aux parents qui le souhaitent de faire le choix de ce que sera leur progéniture. Mais cette libération ramène à l'ordre du jour la question sur la nécessité d'une telle libéralisation. La régulation de cette ruée vers la biotechnologie n'est-elle pas à songer et si tel est le cas, restreindre ces applications reviendrait à limiter le droit des hommes de s'assurer par leur propre moyens les conditions d'un mieux-être futur. Toutefois, laisser libre court à toutes ces pratiques constituerait aussi un frein à la liberté de certains individus puisque tous n'ayant pas accès à ces facilités de l'eugénisme, la société sera obligée d'être à l'image de certains individus détenteurs de capitaux qui se feront le plaisir d'imposer leur volonté comme liberté commune.

Bien plus, le désir de faire une régulation des biotechnologies à travers la création des commissions scientifiques en charge du contrôle du développement biotechnologique humain ou des pratiques biomédicales sur l'homme est déjà en soi une forme de restriction des libertés. Si chaque état créé ou si les nations unies créent des commissions scientifiques qui ont pour but de mettre fin à l'usage des cobayes humains dans les laboratoires, il se passera que ces organes loin d'assurer l'épanouissement de l'homme constituent plutôt un véritable instrument de régulation et de limite pour le développement. A ce sujet Fukuyama écrit :

*la gestion internationale de la biotechnique humaine ne signifie pas inévitablement la création d'un nouvel organisme émanant des nations unies, ou l'établissement d'une bureaucratie foisonnante. Au niveau le plus simple, cela peut se réaliser d'abord par un effort des états-nations pour harmoniser leurs politiques réglementaires. Pour les membres de l'union européenne, cette harmonisation devra déjà probablement se faire au niveau européen. Prenons par exemple, la réglementation pharmaceutique internationale. Chaque pays industrialisé possède une institution régulatrice à base scientifique, comparable à l'AFADA américaine pour contrôler la sécurité et l'efficacité des drogues et remèdes.*⁹³

Cette pensée du philosophe américain nous permet simplement de démontrer que le désir de tout réguler est en soi un frein à l'expression des libertés. Que ce soit du point de vue de la recherche pour le chercheur qui se verra infliger un code de déontologie lui rappelant comment « faire éthiquement sa recherche », que ce soit du côté du consommateur avide des prouesses des biotechnologies. Cela revient pour nous à penser que ces commissions ne porteront pas les

⁹² Francis Fukuyama, *La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnique*, Trad. de l'américain par Denis-Armand canal, paris, Gallimard, Ed. La table ronde, 2002, p. 136.

⁹³ *Ibid.* pp. 285-286.

fruits escomptés car le consensus entre différents états n'est pas facile à établir ce qui crée d'abord une faille du point de vue juridique.

Toutefois, cette libéralisation des biotechnologies engendrera des conséquences autres sur l'état de liberté des hommes qui en sont issus. En effet, les biotechnologies permettent de manipuler l'ADN à notre guise et ce pouvoir est tout de même inquiétant dans la mesure où l'homme fabriqué, augmenté, prêt à être porté ressemble plus à une machine fabriquée qu'à un homme libre. Il est plus exactement une machine automatisée qu'on pourra acheter dans une vente à porter et qu'on pourra ramener au garage en cas de problème technique. Le vécu et la possibilité de faire telle ou telle autre chose pour ces êtres semblent déjà établis d'avance dans leur code génétique au point où ceux-ci sembleront vivre la vie d'autres personnes au lieu de la leur. Ce qui pose quand même un problème sur le point de vue humain. Luc Ferry, observant cette virée biotechnique s'est interrogée en ces termes :

jusqu'où pourra-t-on aller dans cette voie avec des êtres humains ? Sera-t-il possible un jour (bientôt ? Déjà) « d'augmenter » à volonté tel ou tel trait de caractère, l'intelligence, la taille, la force physique ou la beauté de ses enfants, d'en choisir le sexe, la couleur des cheveux ou des yeux ?⁹⁴ ...

Selon Luc Ferry, la post-humanité est considérée comme l'ère de l'artificialisation, de la mécanisation, de l'informatisation. Les révolutions dans le domaine de la techno biomédecine toucheront tous les secteurs de la vie de l'homme et plus précisément au niveau de sa liberté d'homme. Ainsi, l'homme de demain ne sera plus différent du robot puisqu'il sera la fois homme et machine et cela risque être pour l'humanité l'entrée dans un cycle apocalyptique. Ce sera le règne de plus d'humanité, plus de droits, plus de liberté qui à la fin détruira la liberté. C'est le règne de tout en plus. Luc Ferry n'hésite pas d'ailleurs à reprendre ces propos d'Alexandre pour nous rappeler le caractère particulier de cette époque dans laquelle nous entrons : « grâce à ces révolutions concomitantes de la nanotechnologie et de la biologie, chaque élément de notre corps deviendra ainsi repérable, en partie ou en totalité, comme autant de pièces détachées »⁹⁵. Si l'on n'est plus libre de disposer de notre corps originel et avoir certainement des pièces de rechange semblables ou du même identiques à celle d'un autre homme, où se trouve la nécessité de parler de liberté humaine en ce moment ? Bien plus, le fait que l'homme du futur soit un homme-machine c'est-à-dire constitué des éléments mécaniques ou électroniques, sa définition devra prendre en compte les implants tels que les bio puces qui

⁹⁴ Jules Ferry, *La révolution transhumaniste. Comment la techno médecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies*, Paris, Plon. p. 8.

⁹⁵*Ibid.*, p. 241.

sont en fait une sorte d'identité permettant de contrôler l'homme partout où il va et sur tout ce qu'il fait. Avec les bio puces, l'homme est repérable, tarissable au même titre qu'un téléphone portable à l'aide du GPS. Le post-humain qui non seulement est un hybride est également un homme contrôlé qu'on peut programmer et déprogrammer à souhait. Le mal apparaît lorsqu'en techno biomédecine, on interfère sur la faculté de l'homme à faire ses propres choix. Dès lors qu'on dépasse déjà les limites des lois naturelles. Or les programmes biotechniques couplés à la médecine créent de marionnettes ou des exécutants d'un programme précis voulu par le concepteur. La bionique, la robotique et autres nouvelles sciences à venir sont des sciences qui travaillent dans le sens de la réalisation d'un individu synthétique, incapable de se réaliser soi-même parce que se présentant uniquement comme une réalisation, une œuvre produite.

Pour finir, nous disons que ces prouesses de la techno médecine que nous saluons aujourd'hui rendent fatalement l'homme automate. Il lui manque désormais le facteur liberté puisqu'il a tous les droits sauf le droit de disposer de sa pensée, de ses désirs, de son devenir. L'industrie ambiante qui le conduit au moyen de la publicité fait de lui, un être pour certains besoins et une certaine vie. De nos jours, on ne parle plus d'inviolabilité de l'homme puisque tout ce qui est possible est faisable. On constate comment la considération qu'on avait de l'homme comme valeur suprême inaliénable se transforme progressivement au point où l'homme est déjà vu comme un être parmi les êtres. Remodeler l'homme par la technoscience c'est à notre sens, lui refuser le droit à la liberté. Or la liberté pour l'homme est d'abord une caractéristique naturelle au vu de sa structure génétique. Elle est beaucoup plus conditionnée par la plasticité du génome humain et les interactions directes et indirectes qui peuvent se créer entre les réseaux des gènes. Seulement, la plasticité qui elle-même est fonction de la mutabilité et liée aux changements que peuvent subir les gènes se trouvent en mal lorsque ces gènes, loin de se déployer naturellement se trouvent être conditionnés par des programmations scientifiques. Bien plus, l'être humain ayant la capacité, toujours grâce au caractère plastique de son génome de s'adapter à l'environnement, que l'homme peut transformer, il devient encore difficile si l'évolution technoscientifique d'aujourd'hui ne tient pas compte de l'impact de ses productions sur le milieu environnemental de l'homme. Ainsi, repris par le philosophe camerounais Mouchili, le biologiste français Gilles-Eric Seralini, insiste sur la nature plastique des gènes et leur inférence avec l'environnement en ces termes : *« les gènes ne vivent pas dans un théâtre fermé où régneraient à la fois hasard et prédétermination. Au contraire, ils sont en interaction constante avec l'environnement qui exerce une influence capitale sur leur*

évolution». ⁹⁶ Il y a donc un véritable intrinsèque rapport entre les gènes et l'environnement. La science de nos jours est un moyen efficace pour corriger les problèmes liés à la nature humaine ainsi qu'au comportement adopté par l'homme. Elle est à ce titre un espace de promotion des libertés individuelles. Certaines exagérations et dérives que l'on constate généralement à l'observation des productions de cette science sont dues au fait que l'homme sente ses libertés se réduire et il se retrouve obligé de s'investir dans la recherche d'un espace pour revendiquer de nouveaux droits. A en croire certains philosophes de science comme Mouchili, tout ce la recherche génétique fait, elle le fait dans le but de garantir les droits et surtout la liberté à l'être humain. C'est dans ce sens qu'il écrit :

la science est devenue le moyen le plus sûr pour la correction des tares que comporte la nature humaine. Même si on peut constater certaines exagérations dans les mobiles de la recherche génétique, il faut reconnaître que c'est parce que l'homme n'est jamais assez libre pour cesser de lutter en faveur de nouveaux pouvoirs et de nouveaux droits. Il faut donc réaliser des exploits pour se sentir constamment et toujours un peu plus libre. C'est à ce niveau qu'on peut justifier pourquoi le corps et tous ses attributs sont embarqués dans un processus de recherche de puissance et donc de plus de liberté ⁹⁷.

⁹⁶Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Qu'est-ce que l'humanisme aujourd'hui ?*, Paris, Harmattan, 2016, p. 79.

⁹⁷*Ibid.*, p. 81.

CHAPITRE VI : L'HEDONISME OU L'ENTREE DANS UNE SOCIETE EN PANNE D'HUMANISME

La vulgarisation des biotechnologies a fait naître dès la fin du XX^{ème} siècle un nouveau type de besoins et un nouveau type d'humanisme. L'homme qui s'est longtemps octroyé le statut d'être supérieur de l'univers parce que possédant une intelligence et une raison qui le rapproche plus de la divinité et l'éloigne de l'animalité change progressivement son statut pour arborer une nature scientifiquement déterminée. Depuis quelques années, les nouvelles interventions biotechnologiques changent progressivement le traditionnel humain en une sorte de machine préfabriqué engendrant ainsi un humanisme qui n'en est vraiment pas un du fait dommages qu'il entraîne. Parler de l'homme de nos jours, ce n'est plus parler de ses valeurs humaines mais de ce qu'il a pu acquérir comme aspect physique, pouvoir économique, intelligence artificielle et selon qu'il réponde aux attentes de la société contemporaine. Dans ce chapitre, nous analyserons la pertinence de cet humanisme qui pousse l'homme à la recherche et à la satisfaction des besoins du corps et exigences du paraître.

a- Peut-on limiter la connaissance de l'homme à l'hédonisme

Théorie philosophique remontant à Aristippe de Cyrène dans la haute antiquité grecque, l'hédonisme est une doctrine philosophique qui met le plaisir au centre de l'action de l'homme et de la morale. Ici, la recherche ou la quête effrénée des plaisirs ainsi que la satisfaction des exigences des sens sont considérées comme la seule vraie action de l'homme. C'est en fait la seule valeur morale reconnue à un véritable homme. Dans ce sens, l'homme qui aspire à une existence accomplie et épanouie n'a d'autres but que de rechercher et se procurer autant de plaisirs qui l'éloigneraient de la douleur et le rapprocheraient du bonheur. Pour Michel Onfray : « toute existence est construite sur du sable, la mort est la seule certitude que nous ayons. Il s'agit moins de l'appivoiser que de la mépriser. L'hédonisme est l'art de ce mépris »⁹⁸. Par ces propos, nous comprenons l'importance de vivre en faisant confiance à nos désirs, en recherchant leur satisfaction ce qui nous permettra d'oublier, mieux de mépriser la mort et la tristesse que sa seule idée apporte. De nos jours, l'hédonisme se présente comme une véritable

⁹⁸ Michel Onfray, *Traité de théologie : Physique de la métaphysique*, Paris, Grasset, col « Essais et documents » janvier 2005, p. 283.

philosophie de vie. Elle est l'amour exagéré du corps. La philosophie du corps qui voudrait que l'homme ne vive plus pour son créateur, ni même pour sa famille ou sa société mais qu'il vive vie pour rechercher et satisfaire ses plaisirs que ceux-ci soient égoïstes ou non. Il se retrouve lancé dans une quête effrénée des plaisirs au grand mépris de la réserve, de l'abstinence et de la privation qui ont jadis été présentées comme les valeurs d'une humanité responsable. L'homme d'aujourd'hui ayant transformé ses valeurs humaines en valeurs esthétiques, il devient difficile de savoir comment et où situer la nature véritable de l'homme. Dès lors, la philosophie du corps peut-elle réellement nous assurer une meilleure connaissance de l'humain ? Une philosophie du corps suffit-elle pour saisir l'homme lorsque nous savons que de nos jours la volonté de renforcer à tous les prix les capacités prime sur toute recherche de l'homme ? Le paraître n'a-t-il pas pris le dessus sur l'être depuis l'avènement des sciences esthétiques de correction et de production du beau ?

Mieux armé contre l'hostilité de la nature et semblant maîtriser les conséquences futures de ses recherches, l'homme d'aujourd'hui trouve que le plus important à faire c'est de continuer dans la recherche de son bien-être. Il semble hypnotisé par son bien être que rien ni même le futur de son cadre de vie, son milieu naturel ne l'inquiète. Il crée alors un nouveau type de rapport à l'humaine condition. Comme il pense qu'il est davantage nécessaire de codifier le système existentiel en faisant de la communauté humaine un réseau tenu par un circuit technique, il se lance dans la création et l'amélioration de ces codes. Il robotise son existence pour se faciliter la vie en entreprise, dans les tâches ménagères, en pratique médicale et même dans les sports ..., il crée des moyens de déplacement dernière génération pour aller plus vite, arriver tôt et effectuer le maximum d'activités programmées en un temps bien réduit. Ce qui lui permet ainsi de gagner plus de temps, plus d'argent et plus de liberté. Comme il pense que les moyens de télécommunications les plus sophistiqués sont très indispensables pour lui, il crée, la 5G, 6G et plus pour lui permettre de résoudre un nombre indéterminé de difficultés, enfin avec son intelligence boostée et perfectionnée, il se lance dans une recherche effrénée sur l'imagerie médicale avec pour objectif de corriger toutes les imperfections de sa nature voire même de prolonger indéfiniment son espérance de vie. L'humanisme d'aujourd'hui indique de vivre pleinement l'instant présent sans se soucier de l'impact que cela pourrait avoir sur les générations futures. C'est ce que dénonce le philosophe français Bernard Ibal lorsqu'il écrit : *« dans une culture de l'instant où le futur semble immaîtrisable et le passé dépassé, la règle du jeu, celle du bien et du bonheur, est d'évacuer tout souci et tout regret. Etre*

authentique, c'est vivre totalement l'instant, sans calculs ni préméditation ». ⁹⁹ L'homme de la société technoscientifique vit en faisant l'effort d'évacuer tout souci et tout regret qui pourraient entacher son attente du bonheur. Il évite le stress et redoute les AVC. Un regard sur les moyens de distraction des plus sophistiqués inventés, la promotion des vacances et lieu de loisir paradisiaques, la création des machines et robots de plaisir... Tout ceci prouve que l'homme de nos jours se comprend et se réduit uniquement à son corps. Le chercher en dehors de son plaisir personnel est une perte de temps ou une activité secondaire.

Le troisième millénaire dans lequel nous vivons est caractérisé par les progrès de la science. L'homme qui vit dans ce millénaire s'auto-organise, co-évolue grâce au système libéral de l'économisme pour tendre vers le super-homme. Il veut devenir super en créant lui-même les conditions de son bonheur, en multipliant et en améliorant. C'est alors qu'il se démerde à s'assurer les compétences intellectuelles et physiques nécessaires pour relever les défis qu'il rencontre. C'est donc visiblement un homme préparé à plus de bonheur. Sans doute, il veut s'assurer à travers tout ceci d'être le plus heureux des hommes ayant vécu sur terre. Comme le souligne Mouchili :

L'homme de la société technologique pourra bénéficier des psychotropes, tel le prozac qui augmente l'estime de soi et permet de mieux réguler le repos. L'homme peut être plus apte et plus concentré au travail, puisqu'il aura, pour lui, de la ritoline pour augmenter son attention au travail. Il y a de fortes chances qu'il soit plus intelligent, moins malade et vive plus longtemps. Les premiers résultats de cette affirmation de la science et qui confirment son efficacité s'observent déjà dans plusieurs pays. (...) Les hommes peuvent désormais être transformés avant même leur naissance. ¹⁰⁰

La philosophie qui a pignon sur rue de nos jours est celle de la valorisation du corps. L'homme de nos jours est tellement aveuglé par l'idée du beau qu'il n'hésite pas à tout faire pour atteindre ce but. Etant donné que la culture technoscientifique est celle « des belles maisons, les belles routes, les belles voitures, les belles infrastructures, les beaux corps... » et que la devise de l'homme est « création, innovation, perfectibilité », nous voyons se contracter le mariage entre l'humain et la technoscience. Celle-ci (la techno science) offre à l'homme ce qu'il désire le plus, et elle se présente par conséquent comme la seule option pour le salut de l'humanité. Avec la technoscience, l'homme peut s'offrir l'apparence physique de ses rêves. Par exemple, grâce à des manipulations génétiques, la médecine devient capable d'anticiper sur des possibles malformations des futurs nés. Il peut éliminer les formes qui ne répondent pas à

⁹⁹ Bernard Ibal, *Le XXI e siècle en panne d'humanisme. Le temps de la spiritualité sociale*, Paris, Bayard, 2002, p. 7.

¹⁰⁰ **Issoufou Soulé** Mouchili Njimom, *Qu'est-ce que l'humanisme aujourd'hui ?*, Paris, Harmattan, 2016, p. 122.

notre critère de beauté, nous aider à choisir la taille et la couleur des cheveux, choisir la couleur des yeux, la couleur de sa peau... Et c'est ce type de recherches innovantes qui font la particularité et la grandeur de notre siècle. En effet, pourquoi laisser la charge à la nature de choisir pour nous de manière hasardeuse si nous avons la possibilité de nous offrir le corps que nous voulons et les descendants dont nous rêvons ? De nos jours, il existe des systèmes de diagnostic prénatal pour éviter aux futurs bébés de subir d'éventuelles interventions chirurgicales à risque. Et cela est tout à fait flatteur et n'a d'autres conséquences que la célébration du pouvoir de l'argent. Seulement, toute cette valorisation du beau nous a poussé sans négliger le nécessaire, à trop penser le superflu mais à créer un humanisme qui se vend et s'achète. Un humanisme particulier et bizarre. En effet, quel sort sera-t-il réservé à ceux des populations qui sont dans l'incapacité de s'offrir ces gadgets technoscientifiques de dernière génération ? L'homme pour garantir sa survie et la pérennisation de son espèce est sans doute obligé de s'aliéner à l'économisme. Au lieu d'être au service de l'homme, l'argent met l'homme à son service pour que celui-ci puisse bénéficier des garanties d'une meilleure vie que l'argent promet. Nous comprenons très bien que l'humanisme marchant des technosciences n'est en fait qu'un humanisme tronqué et aliénant. Il n'apporte pas de libération pour l'homme mais plutôt l'aliène et le dénature.

En clair, ce que nous disons ici c'est qu'il est dangereux de prétendre que la vraie connaissance de l'homme nous viendra des avancés de la technoscience. Certes, celle-ci (la technoscience) nous éclaire beaucoup et facilite aux maximum la vie sur terre, mais il reste qu'elle engendre un type d'humanisme qui n'est pas très recommandable non plus. Elle crée frustration et indignation. Le taux de suicides galopants, le terrorisme engendré par des frustrations des personnes qui pensent être laissées en marge de l'histoire, les meurtres et crimes de toutes sortes qui, loin de réduire, voient plutôt leur taux se multiplier au quotidien. Tout ceci prouve que l'homme n'est pas très heureux avec le type d'humanisme qu'il a créé. Les interrogations et inquiétudes du philosophe de science Mouchili sont ici à considérer lorsqu'il écrit :

il est question de savoir quels sont les repères sur lesquels s'appuyer pour mener une médecine prédictive ou thérapie génique. Quand même la connaissance du génome humain permet d'anticiper sur les possibles déformations d'un fœtus, il faut encore se poser la question de savoir comment gérer des cas désespérés, c'est-à-dire des maladies intraitables. A défaut de pouvoir soigner de façon anticipée une malformation, peut-on légitimement interrompre une grossesse ? Il s'agit de savoir s'il faut choisir des enfants à naître et des enfants à éliminer précocement. Et quand

*on parle d'éthique, a-t-on les moyens de savoir comment éviter l'erreur et des possibles modifications de la personnalité liées au transfert des gènes ?*¹⁰¹

La philosophie du corps, des beaux corps peut être nécessaire et bénéfique mais elle peut également être dangereuse pour l'humanité. Individualiste et egocentrique, elle ne fait pas la promotion de valeurs humaines, mais la promotion du paraître et des valeurs marchandes de l'économisme libéral.

b- Comment repenser la sociabilité de l'homme ?

Il s'agit dans cette partie de chercher à comprendre comment se présentera l'homme de la technoscience dans son monde, dans son espace et son milieu de vie. Sera-t-il un homme ayant des valeurs de sociabilité parce qu'étant d'abord un animal politique ou alors sera-t-il un divin mortel qui peut vivre dans une société sans toutefois en faire partie. Autrement dit, l'homme qui aura totalement été transformé par la machination et orienté par la perspective de l'économisme néolibéral peut-il encore être un homme sociable ?

L'histoire de la philosophie nous a de tout temps présenté l'homme comme « un animal politique » c'est-à-dire un être qui ne se réalise qu'en présence d'autres hommes et en tant que membre d'une communauté à laquelle il appartient et à laquelle il s'identifie. Ainsi, la sociabilité de l'homme a été pensée et présentée comme un trait caractéristique de sa nature. Seulement, avec l'avènement des sciences cognitives, des nanotechnologies, des biotechnologies, des sciences de l'information et de la communication, l'homme devient un homme pour la machine et ne vit que selon les programmes de ses télévisions, ordinateurs, tablettes, internet et programmations prédéterministes. Détaché du monde réel, il vit dans le monde sans être de ce monde. Son semblable à qui il dit bonjour à son réveil c'est son gadget le plus sophistiqué au détriment de l'être physique qui l'entoure. Cela est perceptible même dans le domaine de l'agriculture où l'usage des biotechnologies dans la pratique agricole crée une séparation sur le plan de l'appréciation que les populations en font. Pour les uns, la massification des produits agricoles est œuvre salutaire dans la mesure où elle témoigne de la manifestation du génie humain et rend compte de l'évolution même de l'humanité tandis que pour les autres, les conservateurs, l'introduction des biotechnologies dans l'agriculture dénature l'activité agricole et crée une crise des valeurs au sein de la société. Pour ces bio conservateurs, l'introduction de l'agriculture ultramoderne arrache les populations de leurs traditions et déshumanise l'homme dans la mesure où elle le robotise, introduit la machination et

¹⁰¹ Ibid., p. 31.

l'exploitation excessive de l'homme par l'homme. Ceux qui possèdent les moyens pour s'offrir les machines agricoles de dernières générations exploitent et pillent ceux qui ne possèdent pas de moyens pour s'en procurer et ces derniers sont obligés de vendre leur force de travail aux détenteurs de capitaux qui les surexploitent au grand mépris de leur humanité. On n'est pas loin du système d'exploitation capitaliste que Karl Marx dénonçait déjà au 17^e siècle. Seulement ici, l'homme est désormais en concurrence avec la machine, ce qui devient plus déshumanisant. Parlant des cultures et traditions, la mécanisation de l'agriculture et l'industrie agroalimentaire sont un obstacle aux bonnes vieilles méthodes culturelles ancestrales ainsi qu'au mode de vie traditionnel. Ici, il faut produire plus et consommer diversifié pour prétendre bien consommer même si cela est un problème pour la nature en nous et autour de nous. Ce qui compte c'est l'affirmation de son pouvoir économique. Nous comprenons pourquoi dans les pays industrialisés, ce sont ces agriculteurs qui possèdent le plus de capitaux et de revenus. En clair, il faut être riche pour faire dans l'agriculture parce que celle-ci nécessite désormais l'utilisation des machines dernière génération. En fin, cette transformation ou modernisation de l'agriculture se présente comme la décision d'en couler avec le concept de « ruralité ». En effet, la « *ruralité* » qui englobe le maintien des traditions et d'un mode de vie dans lequel la plupart des personnes plongent leurs racines, recouvre un ensemble de valeurs considérés comme essentiels »¹⁰²

Sans doute, loin d'être un avantage, l'introduction des biotechnologies dans le domaine agricole concoure plutôt une désintégration sociale de l'homme et sont un vecteur de l'acculturation de l'homme.

Toujours dans le domaine agricole, on parle de nos jours, de plus en plus de la transgénèse des végétaux. Ici on met en œuvre le génie génétique pour introduire la greffe des plantes, les gènes bactériens, les OGM, les plantes et animaux d'élevage massive qui n'expérimentent plus le principe de la diversification naturelle parce qu'ils sont nourris et élevés par des produits chimiques nécessaires pour leur croissance d'ailleurs très rapide. Tout ceci vise l'uniformisation des pratiques agricoles et d'élevage et plus loin celle des modes de vie et même des personnes. Et la conséquence directe c'est que, ce mode de vie, loin de favoriser la sociabilité crée une sorte de méga société sans fondements où les citoyens ne se reconnaissent plus et où la seule valeur c'est le pouvoir de l'argent. Axel Kahn à ce propos écrit :

La langue et les habitudes alimentaires sont les signes extérieurs les plus évidents des traditions locales, régionales ou nationales. Le sentiment de dépossession

¹⁰² Axel Kahn, *Et l'homme dans tout ça ? Plaidoyer pour un humanisme moderne*, Paris, NIL, 2000, p. 158.

*qu'entraîne par conséquent l'uniformisation linguistique se ressent de la même manière face à la généralisation de l'alimentation des drugstores et des Mc Donald's. De plus l'aliment est un facteur essentiel de convivialité. Comment faire la fête en rupture avec les traditions et dans la négation de l'identité ?*¹⁰³

Si l'on parvient ainsi à nous enlever le signe de nos traditions à travers l'uniformisation de l'alimentation, que nous restera-t-il de la communauté ? Un peuple, une localité, une nation sans culture est-il encore réellement un ? N'a-t-on pas coutume de dire avec Herriot que la culture c'est ce qui nous reste lorsqu'on a tout perdu » ? Nous comprenons pourquoi la politique internationale actuelle lutte pour l'élimination des barrières commerciales et des frontières territoriales. La dernière en date était la signature et la mise en marche des accords de partenariats économiques entre l'union européenne et les pays ACP. Ces accords qui visent l'entrée libre dans les pays signataires des dits accords, des produits en exonération des tarifs douaniers. Alors, les marchés peuvent désormais être bondés des produits des grands producteurs en franchise des tarifs douaniers qui étaient tout de même un obstacle à l'importation. C'est ainsi que les biotechnologies envahiront tous les espaces et uniformiseront les modes de vie des sociétés. Si les modèles alimentaires sont touchés, c'est l'ensemble de la vie qui est touché et modelé au gré de la technoscience. Axel Khan tire encore la sonnette d'alarme à ce niveau en disant :

*L'alimentation, de même que la nature, est ressentie comme le dernier lien fort qui nous unit à une terre accueillante ou nourricière. Nos villes, nos maisons, nos transports, nos coutumes vestimentaires nous ont menés très loin de cette mère nature. Heureusement reste le lent cheminement sur le sentier de nos campagnes et de nos montagnes, et la consommation de ces produits du terroir dont on aimerait qu'ils fussent naturels et dont, en tout cas, lorsque l'on se pose la question, on n'admet que difficilement qu'ils ne le soient pas.*¹⁰⁴

Le problème de la dégradation progressive de la société contemporaine est visible dans tous les aspects et dans toutes les couches de celle-ci. Francis Fukuyama qui a longtemps analysé les conséquences de cette insociable nature engendrée par les technosciences annonçait déjà la déchéance de la nature humaine par les biotechnologies. Pour lui, ces avancées fulgurantes altèrent la nature humaine et annoncent une ère nouvelle, celle du post-humain. En effet, la post-humanité est une humanité débarrassée des limites charnelles et délivrée de la maladie ainsi que de la mort. C'est un homme qui n'a peur de rien puisque tout lui est

¹⁰³ *Ibid.*, pp. 159-160.

¹⁰⁴ *Ibid.*

scientifiquement donné et comme de nos jours presque tout est scientifiquement possible et que la science n'est pas prête de dire son dernier mot, nous comprenons que l'homme, le post-humain sera un super homme. Un homme qui n'a pas besoin de s'encombrer de la moralité et de la sociabilité pour être heureux. D'ailleurs certains philosophes comme Nietzsche ne disent-ils pas que la morale c'est pour les faibles et les pauvres. Ceux qui n'ont ni la force, ni le courage de se battre contre les difficultés qui entachent leur existence ? Avec la technoscience, les hommes sont en voie de fabriquer un super humain et cela causera la chute de l'homme que l'humanité a toujours connu avec toutes ses valeurs humaines. Désormais comme l'annoncent les techno prophètes l'homme vivra aussi longtemps qu'il le souhaite, aussi heureux qu'il le voudra sans s'inquiéter car parviendra-t-on enfin à clamer la mort de la mort. La crainte de la mort qui est la première cause d'inquiétude chez les humains n'étant plus qu'un vilain souvenir, la société sera alors libre et épanouie. L'homme du futur, le post-humain, le super humain, ne sera plus déterminé par l'espace-temps. Il sera le temps et il aura l'espace. Selon Dominique Lecourt, bientôt nous vivrons : « une nouvelle ère de *l'humanité, où les robots ayant hérité de notre intelligence pourraient en accroître les capacités d'une façon littéralement prodigieuse. Ces penseurs annoncent tous la venue d'esprits (mind) sans entraves, libérés du corps, affranchis des passions et accédant à l'immortalité.*¹⁰⁵

Ainsi, les progrès technoscientifiques qui ont dépassé le simple cadre de l'information et de l'amélioration des conditions de vie basiques de l'homme s'avèrent porter un agenda caché qui est la déshumanisation de l'homme. Loin d'être au service de l'homme et de la société, ces avancées vertigineuses sont au service d'une humanité à craindre. Comme le dit Axel Kahn, elles sont *antihumanistes*. Selon lui, cet antihumanisme porté par la science et les techniques modernes est sous-tendu par le renoncement non seulement de l'anthropocentrisme mais aussi le refus de reconnaître l'être humain comme un animal supérieur, unique, ayant une dignité incomparable. Un être différent et supérieur à tous les autres avec qui il partage la nature animale. En effet, avec les sciences modernes, l'homme n'est rien d'autre qu'un vertébré supérieur. Un animal parmi tant d'autres. Un animal dont l'essentiel se réduit au fonctionnement de son appareil biologique et au cerveau. C'est pour cette raison que les scientifiques n'hésitent pas à proposer et à manipuler l'homme dans des pratiques de l'ingénierie génétique, le clonage, la greffe d'organe et bien plus. Donc ils vont jusqu'à effectuer une forme de reproduction asexuée consistant à introduire dans une cellule œuf ou

¹⁰⁵ Dominique Lecourt, *Humain posthumain. La technique et la vie*, Paris, Presse universitaire de France, 2003, p. 61.

zygote réceptrice préalablement énucléée, la totalité du patrimoine génétique d'un donneur, c'est-à-dire le noyau d'une cellule donneuse. Lorsque le processus est bien effectué, on obtient au terme, un individu génétiquement identique à celui dont on a la cellule donneuse. Ce qui pose un problème éthique sur le statut social de l'être génétiquement reproduit. Il (le nouvel être) est doté d'un patrimoine génétique issu d'un seul parent (soit le père, soit la mère). Or dans la reproduction bisexuée, le patrimoine génétique identique de l'enfant provient des deux parents, le père et la mère. La lignée génétique du nouvel individu est uniparentale alors que celle des autres êtres est biparentale. Le principe d'individualité, loin d'être enrichi se voit dilué dans l'identité parent-enfant ou encore dans le même. A ce propos, Tsala Mbani déclare :

*L'homme, par essence, est unique, identique à soi et donc et donc autonome, c'est-à-dire que son patrimoine génétique ne lui est pas imposé par la volonté d'autrui, il est plutôt le produit d'un croisement de gamètes tout à fait hasardeux. Or le clonage humain reproductif nourrit précisément la prétention de rompre cette unicité, cette identité à soi et cette autonomie coessentielle à chaque individu, en projetant de fabriquer des individus dont l'identité et l'unicité ont été altérés, et donc des individus sans autonomie.*¹⁰⁶

Certaines pratiques de la technoscience telle que le clonage humain sonnent ainsi comme une « catastrophe identitaire ». Elles sont une atteinte à la dignité de la personne humaine. C'est une sorte de deshumanisation. Elles installent une réelle confusion dans les rapports interindividuels. D'ailleurs que les rapports entre l'être cloné et son géniteur sont problématiques car si dans un couple par exemple c'est la femme, l'épouse qui est cloné, le clone sera parent de la femme et par conséquent son père sera le père de la femme. Il est alors libre d'entretenir des relations sexuelles avec l'homme, l'époux de la femme clonée. Et le reste des relations interindividuelles sera entaché d'un grand coefficient d'incohérence et de confusion. Nous comprenons pourquoi Dominique Lecourt dit que : « c'est un terrible inceste que l'on organiserait ainsi délibérément, même s'il se produit sans coût. »¹⁰⁷

Sans conteste, l'homme qui aura été transformé par toutes les manipulations des biotechnologies sera socialement instable où créera à sa guise un mode d'être en société qui sera autant problématique que toutes ses autres productions.

c- Allons-nous vers la fin de l'homme ?

Dans son célèbre ouvrage intitulé *Et l'homme dans tout ça ?* Axel Kahn questionne la condition de l'homme dans ce monde transformé par la science. Il questionne nettement le statut

¹⁰⁶ André Liboire Tsala, *Biotechnologie et nature humaine. Vers un terrorisme ontologique*, Yaoundé, L'Harmattan, 2012, p. 63.

¹⁰⁷ Dominique Lecourt, *op. cit.*, p. 107.

de cet homme issu des manipulations technoscientifiques. L'homme qui par la technologie est devenu un dieu mais aussi un être redoutable dans la nature. Avec sa technoscience qui a désormais un pouvoir inimaginable et incontrôlable, l'homme peut tout créer, créer la vie et se recréer lui-même. Seulement le devenir de l'homme dans cette lancée n'est pas tout à fait certain. En fait, il est question de se demander s'il sera possible de continuer de bénéficier d'une véritable et authentique humanité après toutes ces manipulations et transformations ? Autrement dit, l'homme existera-t-il ou finira-t-il simplement par disparaître de la surface de la terre ? En clair, quel est le sort qui pourrait être celui de l'humaine nature à la suite de toutes ces manipulations ?

Les biotechnologies du XXI^{ème} siècle semblent avoir parachevé le projet cartésien de rendre « *l'homme comme maître et possesseur de la nature* ». Depuis ce siècle, les phénomènes naturels ne s'imposent plus à l'homme comme étant des déterminismes. Désormais, il décide seul sur le sens à donner à son existence et à son futur. Selon Fukuyama, à travers le progrès de la biotechnologie, plus précisément de la neuropharmacologie et de la biomédecine, la science a réussi résoudre beaucoup de problèmes notamment ceux liés à la santé humaine. Des problèmes d'ordre thérapeutique aux problèmes liés à la morpho physiologie, rien n'échappe la science moderne et toutes les difficultés alors insolubles apparaissent désormais comme de simples souvenirs car, avec des recherches effectuées dans les « cellules souches » par exemple, l'on devient capable de revitaliser n'importe quel organe du corps humain. Nous comprenons pourquoi Fukuyama écrit : « *si l'on a besoin d'un nouveau cœur ou nouveau foie, il suffira d'en avoir fait pousser un dans le poitrail d'un porc ou d'une vache ; les lésions cérébrales dues à la maladie d'Alzheimer et aux attaques vasculaires deviendront réparables* »¹⁰⁸. Cela étant, Fukuyama pense que contrairement à la psychanalyse freudienne qui expliquait les phénomènes dépressifs et les maladies mentales sans en maîtriser les véritables origines et le fonctionnement du cerveau, la biotechnologie apporte grâce au progrès de la biologie et de la biomédecine, des solutions effectives et efficaces depuis la fin du XX^{ème} siècle. Seulement, les biotechnologies modernes bien qu'elles concourent au bien-être de l'homme, elles participent également et le plus souvent à la réalisation des noirs dessins. Elles aident l'homme à satisfaire ses désirs de surabondance tant sur le plan économique, que sur l'accomplissement de l'homme lui-même c'est-à-dire qu'elles favorisent une amélioration de soi qui n'est que la preuve de l'amour excessif de soi. Elles poussent l'homme, grâce au progrès dans le domaine de la manipulation des cellules-souches à envisager la résolution des problèmes existentiels tel le vieillissement.

¹⁰⁸ Francis Fukuyama, *op. cit.*, p. 27.

Grace à ces sciences, l'homme espère éradiquer définitivement le vieillissement et au besoin même prolonger indéfiniment l'espérance de vie sur terre. Tout ceci au grand mépris des principes vitaux de dégénérescence et régénérescence. Avec elles (biotechnologies modernes), l'homme cherche déjà à provoquer le déséquilibre cosmique et le trouble de l'ordre naturel de la nature. D'un ordre naturel créé par Dieu il fait jaillir un ordre artificiel déterminé par les limites de son intelligence. Fukuyama lui-même précise d'ailleurs que le vieillissement ayant une nature biologique, s'attaquer à lui revient à s'attaquer à l'ordre naturel. Et pourtant il reconnaît aussi que « *l'un des domaines les plus affectés par les progrès de la biologie moléculaire a été la gérontologie* »¹⁰⁹. Le vieillissement ayant une origine biologique, celui – ci (vieillesse) s'explique par le dysfonctionnement de l'ADN causé par certains facteurs liés à l'environnement de l'individu. C'est dire qu'avec l'âge, les cellules de l'organisme qui sont censées se régénérer au travers de la division cellulaire n'y parviennent plus et cela entraîne une accumulation de déchets organiques dans les cellules causant ainsi un affaiblissement de l'organisme. L'homme pense donc que grâce aux progrès des biotechnologies, il peut apporter des pièces de rechange pour corriger et au besoin améliorer l'ordre naturel des choses. Fukuyama dit alors à ce propos que « *les recherches sur les cellules-souches pourraient apporter des « pièces de rechange » comme les hanches*.¹¹⁰ Mais la question éthique soulevée ici reste inchangée. En effet, quel avenir pour cet homme à qui on peut désormais fabriquer des pièces de rechange comme on le fait avec des véhicules et autres objets usuels ?

En réalité, la situation de l'homme dans ce monde dominé par la technoscience devient très inquiétante. Elle inquiète d'autant plus que nous savons que l'homme de demain sera globalement, un homme composé et surtout non naturel. Il sera mi-homme, mi- machine. La probabilité que l'on rencontre des cyborgs dans la rue sera plus grande que celle de rencontrer des hommes naturels. Et les caractères naturels de plasticité, imprévisibilité et surtout liberté de l'homme se trouvent ôter au profit des programmations de toutes sortes. Si désormais comme le dit Fukuyama :

Les gens veulent des enfants plus éveillés pour qu'ils puissent intégrer Harvard, par exemple, mais la compétition pour l'intégration est un jeu à somme nulle : si mon enfant devient plus astucieux grâce à une thérapie génique et intègre Harvard, il ne fait que supplanter votre enfant. Ma décision d'avoir un bébé de synthèse impose un coût sur vous (ou plutôt sur votre enfant) et il n'est pas sûr que tout le monde s'en trouve mieux dans l'ensemble. Ce genre de course génétique aux armements

¹⁰⁹ Francis Fukuyama, *op. cit.*, p. 96.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 111.

*imposera de lourdes charges à ceux qui, pour des motifs religieux ou autres, ne souhaitent pas voir leur progéniture génétiquement modifiée.*¹¹¹

C'est donc clair, la biotechnique contemporaine menace d'altérer radicalement la nature humaine et de nous propulser dans une sorte de post-humanité effrayante. Une humanité où la seule certitude reste l'incertitude. C'est un danger potentiel. L'auteur de *La fin de l'homme, les conséquences de la révolution biotechnologique* pense même que « *le transhumanisme est l'idée la plus dangereuse du monde* »¹¹². Les nouvelles productions de la science contemporaine entraînent l'humain vers sa disparition totale car en effet, il est difficile de dire jusqu'où nous mènera ce progrès biotechnologique ? La ligne rouge à ne pas franchir est peut-être d'ordre morale et donc évolutive et ambiguë. Même si Fukuyama envisage tout de quatre domaines allant du diagnostic préopératoire à la création de chimères, où l'éthique doit fermement jouer son rôle, il reste que ce domaine de liberté reste réservé au côté imprévisible et donc incontrôlable de l'homme. Pour lui, il ne revient pas aux scientifiques de décider du devenir de l'humanité puisque ceux-ci sont très peu objectifs et surtout trop intéressés. Il faut donc confier cette responsabilité au pouvoir politique qui peut poser de grands principes applicables aux biotechnologies. Il s'agit d'essayer de contrôler ou du moins de retarder ce qui pourrait inévitablement et fatalement se produire, la disparition de l'homme original que nous avons toujours été.

A bien observer, les différentes applications de la science contemporaine s'inscrivent elles aussi dans la logique prométhéenne de Frankenstein. Ici Prométhée n'est plus vu comme celui qui a eu le courage d'aller voler le feu aux dieux pour venir éclairer ses semblables mais plutôt comme celui qui a volé le feu pour venir brûler ses congénères. La science moderne et les techniques qui lui sont liées ont désormais ce type de pouvoir divin. Au lieu de se mettre au service de l'homme, elles concourent plutôt à la destruction de l'humaine condition. Pour Axel Kahn « *Les scientifiques, avides de transgression, ne respectent pas la nature divine de l'ordre naturel, sont des apprentis sorciers engendrant les monstres aussi redoutables que la créature de Victor Frankenstein, d'outils perdront la maîtrise et qui sont une menace pour l'humain* ». ¹¹³ C'est donc cette image du Prométhée moderne de Frankenstein qui depuis un certain temps colle mieux aux biologistes et aux généticiens. La volonté démesurée qui sous-tend leurs pratiques pousse à s'en méfier. Ebénézer Njoh-Mouelle, parle d'ailleurs de ce type

¹¹¹ *Ibid.*, p. 151.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ Axel Kahn, *op. cit.*, p. 112.

d'eugénisme comme d'un « *eugénisme porteur de menace* ». Pour le philosophe camerounais, la science et la technique moderne apparaissent à travers certaines de leurs manipulations comme une véritable menace pour l'homme. Lorsque reprenant les propos de Max More sur l'idéologie du transhumanisme, Njoh-Mouelle écrit : « Nous (transhumanistes) allons au-delà de beaucoup, en ceci que nous proposons des modifications fondamentales de la nature humaine en vue de son amélioration », ¹¹⁴il insiste sur l'idée de perfectibilité de la nature humaine que cache ce mouvement. Seulement comment perfectionner une chose sans courir le risque de la détruire au préalable ? A bien observer les différentes transformations qu'on inflige à la nature humaine, on constate qu'il s'agit plutôt de la transformer, l'augmenter, l'ajouter bref, la recréer. Cela voudrait dire que les transhumanistes entendent donner à l'homme une autre nature c'est-à-dire qu'ils veulent complètement le dénaturer. Quand on peut ajouter des organes et autres instruments artificiels à un homme sans oublier ce que l'on préfère le plus, augmenter l'intelligence et corriger l'apparence physique, on comprend que sur l'homme, le critère mis en exergue actuellement est d'abord quantitatif. Désormais, on mesure l'homme sur la base de la quantité plutôt que de la qualité. La meilleure vie que garantit la science contemporaine se chiffre en termes de quantité qui se transforme en intensité quand il s'agit de sensation et devient de la puissance d'accélération et la vitesse quand il s'agit de la saisie rapide des relations. La possibilité de vivre le plus longtemps possible certains états par le post-humain prouve que tout le meilleur que promet la technoscience est quantifié et mesurable. En cela n'a rien à voir avec la nature réelle des choses. La post-humanité entend donc supprimer le goût d'inachevé que ressent l'homme ordinaire. Abolir le sens de la limite, ou mieux, choisir soi-même ses limites, choisir quelles contraintes on souhaite avoir.

Enfin, l'hybridation homme-machine, la cohabitation de l'homme biologique et de la machine sous la forme de puces électroniques, des nanorobots, des disques durs et des implants qui seraient introduits dans le corps de l'homme pour renforcer l'énergie de vie et le contrôle du métabolisme...voilà qui constitue l'humanisme de demain. Dans un article de wikipedia repris par Njoh Mouelle, il ressort clairement que :

Selon certains, un post-humain serait un être transformé par la technologie en autre chose qu'un humain (il pourrait ne pas avoir besoin de naître biologiquement, ou pourrait ne pas mourir) si un chirurgien remplace un neurone par un circuit intégré qui copie fidèlement son fonctionnement, vous ressentez les choses de la même manière et vous vous comportez comme auparavant. Ensuite il remplace un autre neurone de la même manière, puis un troisième jusqu'à ce que la plus grande partie de votre cerveau soit constituée de puces électroniques. Puisque chaque puce

¹¹⁴E. Njoh Mouelle, *op.cit.* p.79.

*fonctionne exactement comme le neurone qu'elle remplace, votre comportement et votre mémoire ne sont pas modifiés. (...) Grace à son ingéniosité, l'homme n'aura plus besoin naître : il s'autoproduira. Il ne connaîtra plus la maladie ; des nanorobots le répareront en permanence. Il ne mourra plus, sauf à effacer volontairement le contenu téléchargé de sa conscience...*¹¹⁵

Sans doute, la transformation de l'humain sonne la fin de l'homme. Elle se résume en sacrifice et destruction de la partie fondamentale de ce qu'il convient d'appeler homme. L'humanité est définitivement entrée grâce à ces sciences révolutionnaires, dans la création d'une société sans âme où n'auront de place que des êtres froids, désenchantés et où l'être humain tel que nous le connaissons n'a effectivement plus de place.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 85.

TROISIEME PARTIE :
LA VALEUR HEURISTIQUE DE L'INTRODUCTION DE LA
SCIENCE DANS LA CONNAISSANCE DE L'HOMME

Dans cette partie de notre travail, nous nous proposons de démontrer que l'introduction du discours scientifique dans l'explication de l'humain est une entreprise qui a permis de renforcer la culture et la maîtrise qu'il faut avoir de l'homme. L'humanité de demain étant sans doute la résultante des ingénieries du corps et des biotechnologies, il devient difficile de parler de l'humain en dehors ou en marge de ce que nous enseignent ces nouvelles sciences.

CHAPITRE VII : LA BIOLOGIE OU LA FIN D'UN IDEALISME STERILE SUR L'HOMME

Il s'agit dans ce chapitre de comprendre la nécessité de se mettre sérieusement à l'écoute de la biologie si l'on veut produire un discours objectif sur l'humain. En effet, l'explication du cerveau que donne la biologie moléculaire sonne comme une révolution qui fait regarder d'un œil nouveau le fonctionnement de l'organisme. En clair, l'explication que propose la biologie moléculaire semble le plus nous rapprocher de la vérité sur l'humain tandis que le discours métaphysique traditionnel semble nous en éloigner puisqu'il tend à nous servir des certitudes qui n'ont pour seul objectif que l'abrutissement de l'humain.

a- Lire l'humain dans le potentiel biologique

Une observation scientifique de l'homme nous fait reconnaître que l'essentiel de ce qui fait l'humain se situe dans sa partie biologique. Cela revient à dire que seule une étude approfondie de la partie matérielle de l'homme nous donne la garantie de cerner ce qu'il convient d'appeler homme. C'est le cas précisément avec l'étude du cerveau que la science contemporaine présente comme le siège de toute activité vitale de l'homme. En effet, de sa composition à son système de fonctionnement en passant par son architecture et ses facultés ou aptitudes, le cerveau humain reste et demeure l'objet le plus complexe et le plus incroyable de la création. Il se présente comme un moteur au sujet duquel le neurophysiologiste français Emile Godaux écrit : *« il faut se représenter le cerveau comme un gigantesque réseau de fils électriques, comme un extraordinaire réseau téléphonique ou, mieux encore, comme un ordinateur plus complexe et plus puissant que tous ceux que nous connaissons actuellement. »*¹¹⁶

Le cerveau est composé de neurone dont le rôle fondamental est de transmettre l'information à d'autres cellules nerveuses, cellules musculaires et cellules glandulaires. Élément fondamental et tout aussi complexe que le cerveau lui-même, le neurone est « la brique » avec laquelle est constitué l'édifice cerveau. Selon la science, environ 100 milliards de

¹¹⁶ Emile Godaux, *Le cerveau*, Paris, Milan, 1995, p. 4.

neurones constituent le cerveau et comme toutes les cellules de l'organisme, le neurone est délimité par une membrane même s'il se distingue des autres types de cellules par sa forme très compliquée. En effet, il est fait d'un corps cellulaire central, plus ou moins sphérique d'où partent des extensions qui sont une sorte de bras et d'un axone. Situé dans le cerveau, le neurone a un corps cellulaire de 10 à 50 millimètres de diamètre d'où partent les « bras », plusieurs dendrites et chaque dendrite se ramifie comme une branche d'arbre. La longueur d'une de ces branches ramifiées étant d'un millimètre environ, il est l'élément essentiel de la transmission des informations nerveuses. C'est lui qui est chargé de faire circuler des informations entre l'environnement et l'organisme ou au sein de l'organisme. Ce qui voudrait dire que contrairement aux approches spiritualistes qui établissent la présence d'une âme responsable des informations vitales et divines dans l'être, l'étude du cerveau nous éclaire et prouve que, grâce aux fonctions du neurone, le cerveau est responsable de la liaison entre l'homme et lui-même ainsi qu'entre celui-ci et l'environnement dans lequel il se situe. Selon la même étude scientifique menée par le neurophysiologiste français, nous pouvons observer, toujours à l'intérieur du cerveau, des zones de contact entre une ramification de l'axone et un autre neurone appelé synapse. Selon lui, il existe environ, 100 milliards de fois de synapses dans la mesure où un neurone établit des synapses avec 10000 autres neurones. Cela revient à dire que le cerveau est formé de 100 milliards de neurone et chaque neurone est en communication directe avec 10 000 de ses semblables par l'intermédiaire des synapses. Comme le dit si bien notre scientifique :

Chaque neurone est en fait une unité de traitement de l'information, une petite centrale téléphonique, un petit microprocesseur. Il envoie des informations à d'autres neurones par son axone qui est donc une sorte de câble téléphonique. Et c'est au niveau des synapses que l'information passe d'un neurone à l'autre. Les synapses sont en quelque sorte des téléphones miniatures d'un millième de mm environ. Les synapses-téléphones sont accrochées au corps cellulaire et aux dendrites qui collectent les informations. En fonction d'elles, le corps cellulaire « décide » d'envoyer ou de ne pas envoyer une information (un influx nerveux) aux neurones avec lesquels il est connecté.¹¹⁷

A partir de cet instant, il devient clair que le cerveau est le centre de contrôle du corps, le siège de la pensée et des sensations. Il est l'organe essentiel sans lequel aucun être ne peut vivre. Il est comme le dit Descartes, le siège de la volonté et de la communication du sujet avec le monde. Il est à la fois le siège de la pensée et des principales pulsions. Ceci dans la mesure où, comme nous le révèle l'étude du système nerveux menée par notre neurophysiologue

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 5.

français, le système nerveux central est subdivisé en plusieurs régions. Si on observe un cerveau en coupe transversale dans le crâne, on verra que certaines zones sont grises pendant que d'autres sont blanches. La matière grise qu'on conseille souvent de faire travailler est constituée par un amas de corps cellulaires neuronaux et renferme l'essentiel des informations des voies sensorielles. En effet, c'est elle, le thalamus qui est chargée de servir de relais sur les grandes voies sensorielles où passent les informations fournies par nos sens. En clair, si le thalamus est affecté ou ne fonctionne pas normalement, le cerveau reste coupé des informations fournies par des sens et par conséquent, l'homme qui est le propriétaire de ce corps n'aura plus la maîtrise de ses sens et ne pourra plus bénéficier de la réaction et de l'usage de ses sens. En d'autres termes ne sera plus en rien un homme. Il en est de même de la partie ou zone blanche, encore appelée hypothalamus. Elle est le centre des principales pulsions et donc responsable de la régulation de l'organisme. Si cette zone se trouve affectée, l'homme se prive de ses principales pulsions et ne peut plus par exemple ressentir l'envie de manger, de boire puisqu'il ne ressentira plus la soif, de faire l'amour puisque le désir sexuel ne se fera plus ressentir... C'est la même zone qui est responsable du comportement et même de l'intelligence. En effet, le cortex cérébral qui représente une étendue grisage ayant l'air uniforme et très plissée parcourue de nombreux sillons. C'est ici que s'organisent la pensée et que sont stockés les souvenirs. Bref c'est le siège de l'intelligence. Nous comprenons pourquoi Emile Godaux ajoute : « *Ainsi, dans le cerveau, tout ne fait pas tout. Bien au contraire, le cortex cérébral est une mosaïque de zones spécialisées. Un patient souffrant d'une lésion de la partie arrière du lobe frontal sera paralysé mais n'aura aucun trouble du système visuel.* »¹¹⁸ L'étude du système nerveux nous éclaire sur l'origine et les manifestations de plusieurs affections que l'on observe chez l'humain. Que l'on soit sur le domaine physique ou que l'on se trouve sur le domaine émotionnel et psychologique, ce n'est que dans la compréhension de la constitution et du fonctionnement de l'appareil neurologique que se cache la clé de la saisie de l'homme. Le cortex cérébral étant une mosaïque de zones spécialisées, ces spécialités font l'essentiel de la saisie de l'humain.

Une autre composante fondamentale de l'humain que le discours nous permet de comprendre c'est l'appareil nerveux. En fait,

Les nerfs sont des sortes de câbles téléphoniques qui, par de multiples fibres, transmettent aux muscles les ordres du cerveau et, au cerveau, les informations en provenance de la peau, des articulations et des muscles. Les nerfs rachidiens

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 9.

*aboutissent dans le système nerveux central au niveau de la moelle épinière. Ils sont formés de fibres motrices et de fibres sensibles.*¹¹⁹

Ce que nous voulons premièrement comprendre ici c'est que c'est dans la moelle épinière que se trouvent les neurones qui commandent directement les muscles. Autrement dit, la paralysie musculaire et autres affections des muscles trouvent leur explication dans cette partie de l'étude du cerveau. Nous comprenons pourquoi de nos jours, les neurosciences ne tâtonnent plus lorsqu'il s'agit de résoudre certaines affections de motricité primaire telle celles relevant de la kinésio thérapie par exemple. De plus, on parle désormais de kiné érudition en référence à l'ensemble des stratégies et méthodes implémentées pour corriger et éviter certaines malformations dues au dysfonctionnement du système nerveux.

Aujourd'hui, les neurosciences expliquent toute lésion importante et établissent les conditions de remédiations ou de sa non remédiation. À partir d'une bonne maîtrise de certaines fonctionnalités du cerveau, l'homme peut corriger et éviter certaines difficultés. Tout problème et toute difficulté rencontrée par l'homme ont une origine cérébrale. Si tout y compris le déficit de sociabilité peut s'expliquer par le cerveau qui est en soi matière est-il encore nécessaire de chercher ailleurs que dans la matière la solution aux problèmes de l'humanité ? Notre thèse à ce sujet c'est que la connaissance du cerveau, mieux que les discours métaphysiques traditionnels et religieux nous rapproche le plus de l'explication rationnelle de l'humain. Autrement dit, l'humain au XXI^{ème} siècle s'explique mieux au travers des outils scientifiques. Une bonne lecture de l'humain loin de passer par des discussions et analyses absurdes doit passer par la démonstration de plus en plus rationnelle et efficiente que nous proposent les neurosciences et biotechnologies. S'il existe des affections qui nous empêchent d'être véritablement humain et que c'est à la science que revient le privilège de contrôler et minimiser l'impact de ces affections sur l'homme, alors la science, précisément la biologie demeure le discours qui assure à l'homme de s'affirmer comme tel et d'être un véritable homme. Il existe un rapport très étroit entre la biologie et les fonctions humaines. En fait, on fait de la biologie précisément parce que l'homme est capable de tomber malade et que celle-ci (la biologie) est capable de trouver des solutions à ces maladies de l'homme. L'éducation, la formation, la santé, la socialisation... tous ces domaines se traitent à partir du rapport que l'humain établit entre lui et son milieu au travers des flux cervicaux. Jamais la partie immatérielle de l'homme n'a été observée et prélevée pour des manipulations d'intérêt commun

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

ou en vue de la correction et du bien-être de l'homme. En cela, convoquer ou toujours faire référence en priorité à la matière immatérielle de l'humain lorsqu'il s'agit de le lire, le comprendre et l'expliquer est à notre avis péjoratif et surtout non productif. Ce n'est pas le langage articulé qui nous fera penser le contraire puisque lui également s'explique par des difficultés au niveau des zones cérébrales chargées de la parole.

b- Penser l'ontologie à partir des données expérimentales

L'ontologie, entendue comme l'étude de l'être en tant qu'être est un discours qui a toujours parlé de l'homme en l'absence de celui-ci. C'est en fait ce qu'on comprend du discours aristotélicien de l'être qui nous sert un être divin, différent et supérieur à l'animal. En effet, pour Aristote, l'homme est un être bon de par sa nature et ses attributs. Il est par essence sociable, raisonnable, perfectible et possède en lui, tout ce qu'il y a de vraiment supérieur dans ce monde. Seulement, cette approche de l'être nous dévoile un être différent qui est essentiellement abstrait, plus semblable aux dieux qu'aux mortels. Dans cette partie, nous allons insister sur la nécessité de parler de l'homme en partant des données expérimentales, c'est-à-dire dans le grand respect des informations qui viennent des sens et dont la négligence entraînera des résultats tronqués et ratés d'avance sur leur objet d'étude.

En biologie, l'homme est un objet d'étude comme n'importe quel autre objet soumis à une observation empirique. Dans ce sens, parler de lui nécessite la présence d'éléments matériels de son expérience quotidienne. C'est une vision du monde qui a commencé avec la révolution scientifique du XVII^{ème} siècle qui ouvre le flan aux discours matérialistes qui valorisent les faits plus tôt que les *a priori* de la raison. En effet, la recherche de la véritable nature de l'homme ne saurait être une affaire des abstractions. L'homme n'est pas seulement immatériel. Il est et demeure avant tout, un être sensible, une entité matérielle. C'est ce qui explique qu'il ressent de la fatigue, de la famine, des désirs et autres. C'est le point de vue que défend Michel Onfray qui dans son matérialisme se démarque de l'idéalisme traditionnel de la philosophie dans lequel l'idée prend le pas sur la matière et l'expérience sensible. Lui il insiste sur la perception de l'humain à partir de son ancrage dans la société et des différentes interférences avec les autres êtres. Pour lui en effet, l'homme est d'abord matière et ce qu'on voit, le corps, ce qu'on perçoit et ressent ne saurait être secondaire ni négligeable. Car pense-t-il « *il n'y a qu'un monde et pas d'arrière monde ; que de la physique et pas de métaphysique ; que de la psychologie et pas de métapsychologie...* ». Dans ce sillage, il n'est plus question de fonder une nature divine en l'homme comme le faisait Platon ou Aristote. Vivre c'est accepter sa matérialité et céder aux plaisirs qu'offre la vie sans jamais céder à la peur, aux superstitions

et aux culpabilités qui pourraient freiner la joie d'être. La philosophie onfrayenne est révolutionnaire en ceci qu'elle s'inscrit dans une tradition du vivre d'abord, de plaisir du corps, de la chair et de la valorisation de la matérialité. Sa philosophie qui dans le domaine des sciences et techniques des activités physiques et sportives met le corps au centre et érige le plaisir du corps, sous différentes formes en éthique est très remarquable. Ici, un discours sur l'homme est avant tout un discours sur le corps. La sensibilité fait autant partir de l'homme que tout autre caractère. Seulement ici c'est elle (la matérialité) qui nous renseigne le plus sur la nature de l'humain. Comme Nietzsche dont la philosophie est d'abord une philosophie des sens c'est-à-dire de l'œil et de l'oreille à laquelle il convenait de substituer une philosophie de la bouche et du nez, Michel Onfray pense que la philosophie est avant tout un discours sur les sens et le monde sensible. Sa philosophie est en effet comme le disent ses commentateurs, une philosophie du nez et de la bouche. D'ailleurs pense-t-il « *le corps est la seule voie d'accès à la connaissance* ». ¹²⁰ C'est donc à un matérialisme hédonique que nous convie Michel Onfray. Un matérialisme poussé à un tel point qu'il qualifie de classique et dépassée toute perception philosophique contraire et antérieure à la sienne. Bien plus, Michel Onfray cherche à trouver un rapport entre le corps et la production de la pensée c'est-à-dire qu'il vise dans sa philosophie à ne plus dissocier le corps de la pensée, la raison de l'affect et du pulsionnel, du plaisir. Sa pensée réincarne la philosophie et ne choisit pas entre l'essence et l'existence. Elle montre que l'une ne saurait exister sans l'autre. Pour lui, les habitudes de vie ne sont pas à ignorer lorsqu'on veut parler de la personne. Tous les philosophes évoqués par Michel Onfray dans ses œuvres lui permettent d'exprimer l'importance du corps et une éthique des plaisirs ici et maintenant car pour lui, on ne rattrape pas le temps perdu. D'ailleurs écrit-il : « *destinés à putréfaction et à l'éclatement en fragments multiples, la chair n'a de destin que dans l'antériorité de la mort. Le mésusage du corps est une faute qui contient sa sanction en elle-même : on ne rattrape pas le temps perdu* ». ¹²¹ Ici, il ressort clairement que l'art de vivre des auteurs transparait toujours dans leur philosophie. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de philosophie sans corps. Pas de philosophie sans vie, pas de philosophie sans homme. La vie et ses modes alimentaires transparait toujours sur le philosophe des auteurs. C'est ce qui ressort par exemple de la vie du célèbre personnage de Diogène qui avait dit-on, un goût immodéré pour le cynisme. Ce qui le poussa à renier et contester toute doxa jusque dans ses habitudes nutritionnelles au point de refuser jusqu'à l'idée d'accommodement des mets, leur simple cuisson. Malheureusement cette attitude l'entraîna jusqu'à la mort puisqu'il a eu un jour le courage et d'indécence d'ingérer un poulpe cru. Un

¹²⁰ Michel Onfray 1989. *op. cit.*, p. 16.

¹²¹ *Ibid.*, p. 160.

philosophe comme Nietzsche n'est pas en reste lorsqu'on sait que ses problèmes nutritionnels, ses difficultés digestives, son rejet de la cuisine allemande au profit de la cuisine piémontaise permettent de renseigner sur le système philosophique mis sur pieds par ce dernier. Ce que nous voulons dire ici en clair c'est que la nourriture et la philosophie sont également une affaire corporelle et une affaire des sujets. Elles ne peuvent pas être abstraites tout comme une vraie philosophie de l'homme ne saurait s'éloigner des données expérimentales. Dans l'essentiel de ses productions philosophiques, Michel Onfray se présente comme la figure fondamentale de la lutte contre le rationalisme et l'idéalisme stérile. Il est plus exactement, le sanctuaire des plaisirs de la chair. Il est le philosophe qui valorise le plus le corps et la satisfaction des désirs en découlent. C'est ce qui justifie le succès que la philosophie cynique trouve chez lui. Car, si la philosophie cynique est là pour sa valorisation de la chair et du corps, pour son matérialisme hédoniste, elle y est également conviée pour sa potentialité révolutionnaire. Il appelle à la paresse et aux loisirs. Question de disposer de son temps pour ses loisirs. Aussi ne manque-t-il pas d'écrire en citant Nietzsche : « *celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave.* »¹²² Pour lui, il faut se réserver du temps pour soi-même, pour les plaisirs de la vie, pour le jeu, la nourriture et le sexe duettiste (à deux) onaniste (personne qui se masturbe) ou pluriel (en groupe ou sous toute autre forme), bref prendre du temps pour pratiquer le sexe sous toutes ses formes.

Ici, il ne reste plus rien des stéréotypes moraux et axiologiques modernistes. L'homme doit vivre et se comprendre dans cette vie. La philosophie morale, loin d'être un ensemble de normes et de restrictions doit être une éthique des plaisirs. Nous comprenons pourquoi, dans son ouvrage *l'art de jouir*, il se penche exclusivement sur un matérialisme hédoniste. Une valorisation de la vie des plaisirs de la chair. En effet, étant l'ouvrage qui définit réellement la pensée de Michel Onfray, les titres choisis comme « *jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne : voilà je crois toute la morale* »¹²³, prouvent bien la fixation qu'il fait sur la nécessité d'organiser sa vie sur la jouissance. C'est dire qu'il ne saurait y avoir de véritable philosophie que du corps. Comme le disait son homonyme et homologue du siècle des lumières La Mettrie, la substance étendue est première, toute la philosophie réside dans l'être palpable, dans la matière. On ne sera pas surpris de constater que tout vient du corps et que ce corps est exactement celui dont participent les cinq sens. Autrement dit, c'est de la valorisation des sens et de la chair, de l'esthétique dont il est question dans la philosophie de Michel Onfray. Et tout

¹²² *Ibid.*, p. 137.

¹²³ *Ibid.*, p. 199.

cela nous aide à comprendre que la véritable connaissance de l'homme, le discours sur l'homme qui nous permet de mieux nous comprendre n'est pas de nature abstraite ni métaphysique, il est physique et c'est un vrai discours sur le corps.

Etant donné les difficultés rencontrées lorsqu'on veut se fier à l'ontologie traditionnelle dans la résolution de certains problèmes liés à la nature de l'homme, notamment sur le plan de la santé, et même sur le plan de la connaissance holistique la nature humaine, il devient important et même urgent de se détourner de l'idéalisme afin de prêter une oreille attentive aux nouvelles approches de l'humain que proposent la biologie et les autres sciences qui lui sont apparentées. C'est d'ailleurs ce que propose Michel Onfray lorsqu'il propose à la place de l'ontologie classique, l'ontogénèse comme meilleure explication de la nature de l'homme. Avec lui, il n'est plus question de fonder une nature divine de l'homme car la conception dualiste de l'homme n'a pas beaucoup aidé dans la prise en charge de l'humain que ce soit sur le plan médicale lors de certaines grandes pandémies qu'a connue l'histoire de l'humanité, que ce soit sur tout autre plan de la connaissance. De jours pourtant, il suffit de maîtriser la constitution biologique d'un organisme pour détecter la clé de son fonctionnement et les problèmes potentiels qu'il pourrait comporter. Il suffit par exemple de maîtriser grâce aux avancés que connaît la biologie moderne la composition du cerveau humain pour anticiper sur les difficultés neuronales que les futurs hommes pourraient avoir. Il suffit également de maîtriser le fonctionnement des gènes pour comprendre que tout trouble, même psychologique a un lien avec le dysfonctionnement de l'appareil génétique ou neuronale et que la métaphysique peut désormais être réservée à la compréhension et au questionnement des choses possibles après la mort physique puisque l'ensemble de la vie avant et pendant la mort est déjà du ressort de la biologie et ses laboratoires. Si désormais, grâce à la prise en compte des données expérimentales on peut actualiser notre regard sur l'homme et apporter un regard plus lucide sur notre nature, et que désormais, par la génétique « *le destin est écrit dans la molécule d'ADN, de chromosomes ; on connaît l'alphabet et le langage on peut lire le « grand livre de la vie de l'homme »* »¹²⁴, nous comprenons que les arrières mondes et leurs absurdités ne peuvent pas faire le poids avec les données expérimentales. Pendant que l'ontologie se limite à construire une idée abstraite de l'homme qui ne nous renseigne pas suffisamment sur ce qu'est réellement l'humain, les sciences expérimentales nous font comprendre que pour parler de la nature humaine de façon sereine et assurée, « il faut le retourner dans tous les sens, comparer sa vie à celle toutes les autres espèces vivantes dans la nature pour trouver les similitudes qui nous

¹²⁴ Axel Kahn, *op. cit.*, pp. 164-165.

serviront de remparts pour un discours authentique mais plus efficace sur la nature, le fonctionnement et les potentiels difficultés que l'homme pourrait rencontrer. En clair, la métaphysique traditionnelle a fait son temps, elle a joué son rôle de baliser le chemin pour que la science vienne apporter des solutions concrètes et efficaces aux questions que se pose l'humanité. Mais telle qu'elle a toujours été pensée, l'ontologie mérite de s'actualiser ou tout simplement de passer l'autorité du discours sur l'homme à un autre domaine de savoir. De nos jours, on ne peut plus parler de l'homme en l'absence de ce dernier tout comme on ne doit plus parler de l'âme en l'absence du corps. Nous comprenons pourquoi une véritable étude de l'homme biologique s'impose si nous voulons non seulement établir le rapport entre les deux entités mais surtout si nous voulons comprendre le rôle fondamental du corps, de la matière, de l'empirique sur la constitution de l'humain.

c- L'intelligence : une production cérébrale

« On ne le répètera jamais assez : le cortex cérébral est une mosaïque de zones spécialisées. Et une fonction aussi élaborée que le langage repose sur deux zones clés bien localisées : la zone de Broca et la zone de Wernicke »¹²⁵.

La supériorité de l'homme ne tient pas seulement au poids de son cerveau, poids qui n'est guère plus élevé que ceux des grands singes et des dauphins, pas seulement au nombre de ses neurones et pas seulement aux mécanismes plus complexes de son système nerveux ; elle découle des possibilités que son esprit a de s'exprimer. L'homme est un animal qui parle, disaient les grecs lorsqu'ils voulaient le définir. Les mains et les cordes vocales lui assurent ses relations avec le monde extérieur et sa communication avec les autres hommes par la parole, puis par l'écriture ; elles ont étendu la communication entre les hommes non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps.¹²⁶

Ici, nous entendons démontrer que le langage articulé qui est l'une des premières manifestations de l'intelligence humaine est d'origine cérébrale autrement dit, commandé et organisé par des fonctions du cerveau. Ce qui implique qu'une personne atteinte de troubles cérébraux au niveau des zones impliquées dans le langage ne peut parler encore moins disposer de l'intelligence. Selon les scientifiques, le langage repose sur deux zones clés du cortex cérébral. La première sert à la prononciation des mots tandis que la seconde est une sorte de dictionnaire de correspondances entre les sons et les mots. Cela voudrait dire que l'usage du langage exige de l'homme qu'il soit en pleine possession de ces deux zones cérébrales et qu'il puisse s'en servir convenablement. L'étude scientifique du cerveau menée par Emile Godaux

¹²⁵ Emile Godaux, *op. cit.*, p. 30.

¹²⁶ Guy Lazorthes, *Le cerveau et l'esprit*, Paris, Flammarion, 1982. p. 195.

révèle que Chez les droitiers par exemple, la zone de Broca et la zone Wernicke sont toutes deux situées dans l'hémisphère gauche. La zone de Broca se trouve dans le lobe frontal juste en avant de la partie inférieure du cortex moteur, proche de ce qui commande le mouvement tandis que la zone de Wernicke quant à elle se trouve dans la partie supérieure du lobe temporal, à côté du cortex auditif primaire. La zone de Wernicke est connectée à la zone de Broca par un ensemble d'axones appelés, le faisceau arqué.

Pour mieux le comprendre, la zone de Broca est une sorte de centre dans lequel sont stockés tous les programmes moteurs nécessaires pour articuler les mots. Ce qui implique qu'un dysfonctionnement au niveau de ce centre entraîne immédiatement une absence d'articulation de mots. Cela, nous l'observons au quotidien dans la société avec des personnes dites sourdes muettes qui ne parviennent pas convenablement à formuler des mots pour se faire entendre et comprendre des autres. Ce centre envoie alors ses informations à la partie du cortex moteur qui commande les muscles des cordes vocales.

De son côté, la zone de Wernicke est une sorte de dictionnaire de correspondances entre les sons et les mots. Elle associe à chaque ensemble de sons correspondant un mot une « image auditive » du mot. Chaque fois qu'on voudrait prononcer un mot par exemple, on voit défiler dans notre tête, une image correspondant au son. L'image d'un animal à quatre pattes par exemple est rattachée à l'idée lorsqu'on prononce le nom. Donc à chaque son de sons correspond un mot ou à chaque mot correspond un ensemble de son ou image auditive du mot. C'est dans la zone de Wernicke que certains ensembles se sont reconnus comme étant des mots parce qu'elle (cette partie) reçoit ses informations du cortex auditif primaire. Ce qui se passe généralement c'est que lorsque nous répétons continuellement un mot que l'on venait d'entendre, le mot est capté au niveau de l'oreille, acheminé par le nerf auditif vers le cortex auditif primaire. Le message décodé à cet endroit est envoyé à la zone de Wernicke qui le reconnaît comme un mot particulier. La zone de Wernicke envoie alors un message à la zone de Broca par le faisceau arqué, pour choisir dans la « bibliothèque » des programmes moteurs stockés celui qui correspond au mot entendu. La zone de Broca à son tour envoie ce programme au cortex moteur qui contrôle les cordes vocales, et ainsi le mot entendu est répété. C'est donc un exercice de neurones très complexes qui est loin d'être banal encore moins instinctif.

Ce qui se passe généralement, lorsqu'une personne ne parvient pas à s'exprimer ou le fait avec beaucoup de peine, on la taxe de malade, d'aphasique pourtant il s'agit bien d'un problème cérébral qui peut être scientifiquement expliqué. Dans des sociétés scientifiquement

sous-développées, on accuse des pratiques illogiques de sorcellerie et autre. Pourtant, pour Emile Godaux, « l'aphasie n'est pas incapable de parler, mais son langage ne lui permet plus de communiquer efficacement avec ses interlocuteurs. Lorsque la zone de Broca est lésée, le langage perd sa fluidité. Le patient n'utilise plus que les noms et les verbes, le plus souvent à l'infinitif. Il n'y a plus de prépositions, plus d'articles. C'est un langage en style télégraphique. ».¹²⁷ Par ces propos du scientifique, nous comprenons qu'il existe plusieurs causes et plusieurs manifestations de trouble de langage tout comme il existe différents troubles de langage. Le patient souffrant d'aphasie au niveau du Broca peut par exemple continuer d'entendre si sa zone de Wernicke est intacte. Il peut comprendre tout ce qu'on lui dit même s'il reste incapable de parler. Cela voudrait aussi montrer que loin des généralisations des discours métaphysiques classiques et des suppositions incohérentes des traditions ancestrales, la science apporte une explication cohérente et vérifiable aux problèmes concrets de l'homme notamment au besoin de la connaissance. Si l'on peut désormais expliquer que, loin d'être spirituelle tout trouble du langage et de l'intelligence reste lié au cerveau mais requiert une certaine santé mentale. Par exemple on sait désormais qu'il existe des problèmes de langage spécifiques et complexes que l'on peut avoir même si notre comportement et notre santé physiques paraissent stables dans la société.

Après avoir montré que le langage qui est le premier signe ou la première manifestation de l'intelligence humaine est l'expression d'un cerveau en bon état, il convient pour nous à présent de nous attarder sur la production même de cette intelligence. D'après des recherches sur la phrénologie, science rendue célèbre au XIX^{ème} siècle par Franz-Joseph Gall et qui consiste en une « étude du caractère et des fonctions intellectuelles de l'homme d'après la forme de son crâne. »¹²⁸ C'est en d'autres termes une étude basée sur la relation entre la forme bossue du crâne des individus et leurs différents caractères tels que leurs facultés intellectuelles. D'après cette étude de Gall, les dispositions intellectuelles et morales d'un individu pouvaient être localisées dans le cerveau à des zones bien spécifiques et suivant un ordre bien précis. Bien que cette théorie se soit montrée inopérante, et très peu approuvée, elle a tout de même permis de comprendre que la clé de la production de l'intelligence humaine est à situer dans le cerveau et cela a servi de base à plusieurs études postérieures. Elle a surtout permis de comprendre que l'argument génétique ne fonctionne pas si l'on veut justifier le racisme et d'autres pratiques

¹²⁷ Emile Godaux, *op. cit.*, p. 31.

¹²⁸ Dictionnaire *Petit Larousse illustré* 2007, Paris, Flammarion. p. 817.

inhumaines car il n'existe pas de différences cérébrales liées aux races. Pour preuve, nous considérons ces propos de Francis Fukuyama :

Dans les premières décennies du XX^{ème} siècle, l'argument de l'hérédité a été scandaleusement détournée par des racistes et les fanatiques de tout poil pour expliquer pourquoi certaines races, cultures et sociétés étaient « par nature » inférieures aux autres : Hitler n'est que le champion le plus fameux de la théorie génétique.¹²⁹

Ici, il ressort clairement que certains défenseurs de la thèse naturaliste ont voulu se servir de l'explication scientifique faisant du cerveau le siège de la connaissance pour établir que la différence entre les hommes établissait immédiatement la différence et la classification de leur intelligence. Ainsi, les hommes au cerveau ayant certaines caractéristiques étaient naturellement prédisposés à être plus intelligent que ceux présentant des différences. Seulement la forme et la grosseur du crâne ne dépendant ni de la race ni de l'hérédité, ils ont vite vu leur thèse voler en désuétude. L'intelligence qui selon eux résulte d'un gène qui se transmet des ascendants aux descendants trouve ses limites dans le cas des enfants jumeaux qui bien qu'issus de mêmes ascendants ne partagent pas toujours la même quantité d'intelligence.

Dans le domaine purement psychologique, l'on constate avec la théorie psychométrique qu'il existe « un facteur g » qui détermine l'intelligence humaine, c'est-à-dire qu'à partir d'un test de mentalité on obtient un facteur qui est à la base de toutes les capacités ou les performances d'un individu. Ainsi, le « facteur g » ou « général intelligence » est une réalité qui existe dans le cerveau humain. Ce qui prouve que l'intelligence a bien une base génétique. D'ailleurs, l'explication que donne le discours neuroscientifique à ce propos ne s'éloigne pas complètement de ces explications psychologiques. Même si de nos jours, les gènes responsables de l'intelligence ne sont pas encore localisés et déterminés pas la science contemporaine, c'est-à-dire que de nos jours on ne parvient pas par la séquence de l'ADN ce qui rend difficile l'ambition de rattacher l'intelligence à une racine génétique. Malgré cela, il reste indéniable que les progrès réalisés autour de la biologie moléculaire, c'est-à-dire dans les domaines de la psychologie, l'anthropologie, les neurosciences cognitives, la génétique des populations ; la neuropharmacologie, et la biologie évolutive ont permis de réaliser que le cerveau était la source de tout comportement humain même si le *comportement supérieur* qu'est l'intelligence est resté jusqu'ici incertain. Il n'est certainement pas une chose unique mais peut-être comme le pense

¹²⁹ Francis Fukuyama, *op. cit.*, p. 43.

Fukuyama un assemblage d'éléments mis en relation. C'est ce qui explique la variation de ce comportement chez un individu. C'est pourquoi Fukuyama écrit :

*Mes observations sur ceux qui m'entourent – et en particulier mes propres enfants – m'inclinent à penser que l'intelligence n'est pas l'affaire de quelque « facteur g » unique, mais résulte plutôt d'une série de capacités liées. L'observation commune me dit aussi, par ailleurs, que ces capacités sont puissamment influencées par l'hérédité.*¹³⁰

Ainsi, l'intelligence n'est ni un caractère héréditaire unique, ni le fait d'un seul « facteur g », mais une excroissance d'un mécanisme bio-chimico-électrique, c'est-à-dire qu'elle résulte des mouvements neuronaux, de la substance protéinique de l'ADN et de l'effet électrique entre l'environnement et les neurotransmetteurs. Au final il ressort que l'intelligence résulte de l'interconnectivité ou l'interactivité entre les neurones (cellules nerveuses), et entre les neurones et l'environnement ou le milieu extérieur. Par ailleurs, l'imagination nous apparaît comme une fatalité qui permet au cerveau de se transcender afin de créer un nouvel ordre des choses. Une étude scientifique récente a d'ailleurs permis aux chercheurs d'identifier une région du cerveau utilisée généralement pour effectuer une tâche faisant intervenir l'intelligence. Bien que toute activité fait intervenir le cerveau, l'on observe quand même que l'ors de test portant sur des tâches demandant une conduite intelligente, la partie qui intervient principalement est le « cortex cérébral latéral dans l'un ou les deux hémisphères » de cet organe. Observant l'activité du cerveau au cours de trois tests, les chercheurs ont noté que malgré les tâches très différentes demandées, le recrutement de la partie frontale latérale avait été très similaire à chaque fois. Cette découverte semble simplement faire remarquer que comprendre l'intelligence dépend du fait de trouver le lieu où les lieux de l'intelligence et tout ceci dépend et est à situer dans le cerveau humain. Tout comme l'on est capable de comprendre l'intelligence d'un ordinateur à partir du moment où nous avons localisé son intelligence artificielle dans une puce de silicone logée dans l'ordinateur ainsi l'on pourra certainement comprendre l'intelligence humaine à partir du moment où l'on l'a localisé dans la zone cérébrale qui l'excite.

¹³⁰ *Ibid.*, pp. 57-58.

CHAPITRE VIII : LA SCIENCE OU LA VOIE D'UNE CONNAISSANCE OBJECTIVE SUR L'HOMME

Dans ce chapitre, nous entendons montrer que quand on a commencé à faire les sciences, qu'on a appris à savoir que tous les attributs qu'on constate en l'homme ont une assise biologique et que c'est à partir de la sécrétion hormonale qu'on découvre les conditions de possibilité de réalisation des émotions, des réactions spontanées et de construction d'intelligence. En quelques mots, la science parce qu'elle nous permet de tout expliquer sur le fonctionnement et les manifestations de l'humaine condition, elle se présente désormais de nos jours comme la voie par excellence d'un discours objectif sur l'homme.

a- L'historicité de l'homme ou la justification de la plasticité génétique

Il sera question ici de montrer que, étant donné que l'homme en venant au monde n'a que son instinct de survie et que cet instinct de survie demeure à l'état basique ou embryonnaire c'est-à-dire ne lui permet pas de faire certains changements et adaptations lui permettant de créer et d'améliorer une civilisation, il se trouve dans l'obligation d'inventer de nouvelles dispositions capables de l'amener à la création. C'est ainsi qu'il s'invente, se recrée, grâce à la plasticité cérébrale qui est une disposition naturelle, des mécanismes de survie. Autrement dit, il a la capacité, à travers la plasticité neuronale, de s'inventer et se recréer. Il peut faire face à partir de la fonction motrice dont est capable son cerveau, à tous les obstacles auxquels il est confronté. Les quels obstacles constituent d'ailleurs des stimuli à l'éveil du cerveau qui est le siège de toute possibilité d'intelligence dont l'homme est capable.

Le premier élément permettant de montrer que l'homme crée et manifeste ses potentialités dans le temps et que ce dernier n'est en fait que le produit de son espace-temps se trouve au niveau de la nature même de son organe producteur d'intelligence et de pensée. En effet, lorsqu'on étudie attentivement les analyses des scientifiques sur la constitution et le fonctionnement du cerveau, on constate que cet organe qui est d'abord très complexe renferme en lui-même la condition de l'homme comme être dans le temps. En effet, le simple fait que le cerveau humain soit incomplet, inachevé à la naissance prouve que l'homme est un être qui se déploie et se façonne dans et à travers le temps. Dans le temps, il se déploie et se façonne c'est-à-dire que, en créant les conditions de maturation du cerveau humain, le processus historique

créée en même temps les conditions de son effectuation et de son accomplissement en tant qu'homme.

La plasticité génétique, le fait que l'homme trouve maturité et complétude dans le temps révèle à suffire que l'homme n'est pas un être fini, achevé, aux attributs stables et non malléables. Il est plutôt la preuve que le processus historique est le lieu du déploiement et de création des conditions de possibilité d'une humanité vraie et accomplie grâce aux productions de son intelligence.

Lorsque dans son ouvrage *Etre et temps*, Martin Heidegger parle de l'homme comme d'un être en devenir, un être en pleine effectuation, un être incomplet qui se dévoile et se manifeste progressivement, il démontre que le dévoilement de l'essence humaine s'effectue à travers le renouvellement dans un processus historique inébranlable. Pour lui en effet, l'étant qui doit se montrer en lui-même en se dévoilant progressivement ne saurait le faire de manière définitive en sa banalité quotidienne et ordinaire. Nous comprenons pourquoi a-t-il pu affirmer :

*Ainsi comprise, l'analytique de l'être- là continue entièrement de s'orienter à son objectif majeur, le développement de la question de l'être. Cette dernière trace aussi les limites de cette analytique. Celle-ci- ne peut prétendre fournir une ontologie complète de l'être-là, laquelle devra pourtant être construite si l'on veut disposer d'une anthropologie « philosophique » c'est-à-dire d'une anthropologie reposant sur une base philosophique suffisante ».*¹³¹

De ces propos du philosophe allemand, nous retenons qu'aucune étude sur l'être-là ne peut prétendre produire une ontologie complète dans la mesure où celle-ci doit être construite et se poursuivre dans le temps. Elle ne peut donc qu'être provisoire comme lui-même le dit quand il ajoute : « *l'analytique de l'être-là n'est pas seulement incomplète, elle est aussi, d'abord, provisoire. Elle commence par dégager l'être de cet étant, sans en interpréter le sens. En effet, elle ne sert elle-même qu'à préparer le dégagement de l'horizon requis pour l'explicitation originelle de l'être.* »¹³² Ainsi, toute étude de l'être n'est en réalité faite que pour préparer le dégagement de l'horizon en vue d'une explicitation originelle de l'être. C'est dans le temps et nulle part ailleurs que l'être-là trouve son essence. Comme le souligne bien Heidegger : « *le sens de l'être de l'étant dénommé 'être-là' est la temporalité* ». L'être n'est qu'un être dans le temps et ses structures sont elles-mêmes décrites non seulement de manière provisoire mais également et surtout comme des modes de la temporalité. Ce à partir de quoi l'être-là peut implicitement comprendre et expliciter l'être c'est le temps. Le temps pour le

¹³¹ Martin Heidegger, *L'Etre et le temps*, Paris, Gallimard, 1964, p. 32.

¹³² *Ibid.*, p. 33.

philosophe doit être mis en lumière et authentiquement être saisi comme L'horizon de toute compréhension et de toute explicitation de l'être. Toutefois, lorsque le philosophe allemand aborde la notion de temps, il précise d'abord que le concept de temps ayant sa spécificité propre dans sa philosophie ne devrait pas être confondu à toute autre conception. Pour lui, le concept de temps et sa compréhension vulgaire qui existent depuis Aristote et qui persiste dans l'histoire jusqu'à Bergson et bien au-delà devrait être revue car ils dérivent ainsi de la temporalité. Ainsi, Heidegger établit une différence authentique entre le temps pensé par Aristote et les classiques du temps tel qu'il devrait être pensé comme horizon de toute perception. Le temps qui depuis une époque très ancienne comme il le dit, est de critère ontologique ou plutôt ontique ayant une distinction naïve des diverses régions de l'étant, doit être correctement saisi et explicité. Aussi, l'étant temporel qui désigne l'ensemble des événements de la nature et les péripéties de l'histoire est à distinguer de l'étant intemporel qui est plutôt l'ensemble des relations spatiales et numériques. La temporalité est alors la condition de possibilité de l'historicité comme mode d'être temporel de l'être-là. Ce qui veut dire que c'est dans et à travers l'histoire que l'être-là se dévoile. D'ailleurs parlant de cet aspect Heidegger écrit :

Par historicité, on entend la constitution d'être de l'être-là comme « accomplissement » ; cet accomplissement est seul à fonder la possibilité d'une « histoire universelle » et l'insertion historique dans cette histoire universelle. L'être-là est dans son être facticiel ce qu'il était déjà et la manière dont il l'était. Explicitement ou non, l'être-là est son passé. Et cela non seulement en telle sorte que ce passé se glisse constamment « derrière » lui, possédé comme une qualité encore présente qui parfois produirait en lui quelques effets. L'être-là « est » son passé selon sa manière d'être, être qui s'accomplit à chaque fois à partir de son avenir.¹³³

De toute cette relecture de la pensée de Martin Heidegger, nous retenons que l'homme est un être dans le temps dans la mesure où la temporalité se présente comme l'unique cadre de déploiement du *dasein*. Toutefois, étant donné que l'homme possède des prédispositions naturelles d'amélioration puisqu'il est défini par (l'incomplétude et l'incertitude,) et de perfectibilité de sa nature grâce au critère de plasticité neuronal, il devient déterminant d'établir que le rapport qui lie la plasticité du système cérébral et la temporalité est très étroit. En effet, il s'agit de montrer que c'est dans le temps que la perfectibilité du cerveau est rendue possible et perceptible. Etant donné qu'aucun humain ne naît avec un cerveau complet et achevé, l'homme s'accomplit et se complète dans le temps. C'est avec le temps que le cerveau acquiert des aptitudes et devient mature tout comme tous les autres membres de l'organisme. Même si

¹³³ *Ibid.*, p. 36.

la plupart des biologistes estiment que l'homme vient au monde déjà équipé d'un certain nombre de câblages émotionnels prêts au fonctionnement, il reste aussi vrai que le cerveau se complète dans le temps et acquiert l'essentiel de ses potentialités à travers l'encrage de l'homme dans le temps. En fait, lorsque nous naissons, nos réseaux de neurones sont bâtis de telle sorte que nous ressentions des émotions comme des animaux avec l'instinct de survie. C'est ainsi qu'on peut naturellement et prioritairement ressentir la peur, l'excitation, la tristesse et plein d'autres émotions. Ici, on n'a nullement besoin de temps ni d'étude pour manifester les facultés naturelles. Seulement, l'homme ne se réduit pas à cela. Il est naturellement porté vers la maturité. C'est pourquoi les influences des cadres naturel et socio-culturel l'affectent particulièrement. Ainsi, il peut créer et développer certaines autres émotions inexistantes à la naissance et aussi en réprimander d'autres. Cela explique simplement que le bagage génétique humain n'est pas stable. C'est d'ailleurs ce que laissent comprendre les travaux de la généticienne américaine Barbara Mc Clintock. Selon ses études, l'information génétique n'est pas stable que ce soit en l'homme que ce soit dans les plantes qu'elle a pris le soin d'observer et d'étudier pendant plusieurs années. Pour elle en effet, en observant les changements de pigmentation des grains et en examinant au microscope les grands chromosomes de certaines plantes, on se rend compte qu'elles définissent deux gènes qui sont des éléments contrôlant. Barbara Mc Clontock constate que ces éléments contrôlant peuvent se déplacer sur le chromosome et que ces déplacements modifient le comportement des gènes voisins. Elle conclut alors que ces structures dites transposables sont responsables des mutations associées aux changements de pigmentation des grains ou à d'autres caractéristiques de la plante. Tout ceci nous permet de comprendre que le génome n'est pas aussi stable encore moins aussi fixe qu'on le pensait. S'il peut évoluer au cours du temps alors l'information génétique peut aussi s'enrichir et augmenter ses capacités.

En définitive, parler de l'historicité ou de la plasticité génétique revient à dire que le génome humain est à la fois récepteur et donateur de forme. Qu'il n'est pas rigide et qu'il peut à travers le vécu quotidien adopter les attitudes de survie et de création de civilisation. La plasticité cérébrale c'est la capacité qu'ont les synapses de modifier leur efficacité sous l'effet de l'expérience. C'est-à-dire de l'apprentissage et de la mémoire : une connexion croît en taille et en volume si elle est sollicitée, sinon elle décroît. La forme du cerveau est donc soumise à variations et à modifications au cours de la vie. Aucun cerveau n'est identique à un autre dans sa forme. Cette théorie de la plasticité neuronale qui prend corps dans un climat culturel où l'individu émerge comme acteur social où le psychisme serait la résultante des interactions entre

les multiples neurones cérébraux, à l'instant des faits sociaux qui perçoivent comme la résultante d'un ensemble coordonné de comportements individuels. Les neurones feraient en quelques sortes écho, à l'échelle du cerveau, au rôle qu'acquiert l'individu dans le fonctionnement social. Les recherches sur l'identité font souvent mention de la plasticité de l'individu le long de la période de son développement.

b- La médecine prédictive ou la prévention des malformations génétiques

Ici, il s'agit de montrer qu'en échappant à la loterie génétique ou le choix par la nature à notre place des dispositions génétiques d'un futur né, on arrive à garantir au sujet à venir un bagage génétique tel que celui-ci soit exempt de certaines maladies comme la trisomie 21, l'hémophilie et la dégénérescence des cellules cérébrales. Ces maladies qui sont en fait des freins à un meilleur déploiement de l'intelligence et des quotients intellectuels peuvent désormais grâce à un bon suivi médical lors de la grossesse être prévenues et même évitées. C'est dire que pour résoudre le problème au niveau des gènes responsables de la trisomie 21, par exemple, et corriger ou remplacer certaines inégalités naturelles que la loterie génétique a provoqué, on doit se retourner vers les biotechnologies ou la médecine prédictive qui se présentent alors comme la chance de l'humanité contemporaine.

Les grandes innovations qui ont jalonné l'histoire des sciences depuis la fin du 19^e siècle particulièrement dans le domaine de l'ingénierie génétique nous montrent que désormais l'homme serait non seulement à l'abri de certaines maladies, mais aussi et surtout qu'il serait capable lui-même de prévenir et même d'anticiper sur le risque de certaines malformations congénitales. Il serait même d'ailleurs capable de corriger des anomalies liées aux gènes comme nous le montrent par exemple les nouvelles thérapies géniques.

Par thérapie génique on entend « *une technique permettant de soigner des maladies [...] dont les causes sont l'absence ou le mauvais fonctionnement, la mauvaise structure, d'un seul gène bien identifié* »¹³⁴. Il s'agit en effet, d'une manipulation ayant pour objectif de transformer le noyau de la cellule anormale en y injectant un gène sain en vue de corriger et éviter d'éventuels malformations ou anomalies du futur bébé. C'est principalement une technique permettant à l'homme de passer au scanner des gènes avant de les introduire dans le fœtus. L'objectif de cette thérapie est en fait de minimiser la discrimination et les frustrations causées par la loterie de la nature qui est le plus souvent imparfaite et sujette aux erreurs. Elle permet

¹³⁴ Claude Allègre, *Un peu de science pour tout le monde*, Paris, Fayard, 2006, p. 297.

d'optimiser les chances d'un choix favorable et désirable pour le type de société souhaitée et envisagée.

Même si cette thérapie connaît aussi des échecs comme toute pratique scientifique humaine, il reste tout de même qu'elle semble assurer la garantie d'une humanité épanouie et plus comblée. En effet, l'être qui naît avec des attributs que lui ont été choisis par ses propres géniteurs a plus de chance de répondre aux exigences et au profil d'homme de sa société. Les résultats probants et ambitieux des biotechnologies permettent à l'homme d'éliminer un certain nombre d'handicaps, de malformation, de maladies, susceptibles de troubler le processus de développement et d'épanouissement de l'humain. Pour Fukuyama, il s'agit de la stratégie humaine pour trouver l'homme de notre temps étant donné que ce dernier n'est plus un sujet malade ou un être affaibli par des frustrations causées par des anomalies de l'état naturel. L'homme dont nous parlons ici est celui pour lequel l'essentiel de l'existence se déduit de sa structure biologique et dont une bonne connaissance grâce à la génétique garantirait la survie et l'épanouissement.

Etant donné qu'aujourd'hui on ne parvient plus à situer l'humain ailleurs que dans ça, ce qui résulte de sa dimension biologique et matériel c'est-à-dire le corps, on comprend qu'il devient désormais difficile de chercher les conditions de possibilité de son émergence ailleurs que dans la biologie. Il devient en fait très compliqué et même non logique de se fier aux arrières mondes, aux discours antématérialité pour espérer résoudre les difficultés matérielles d'un homme dont l'essentiel de la réalité n'est que matière. En d'autres termes, au lieu de se fier à un discours métaphysique sur les possibilités d'émergence d'un humain dépassé, la biotechnologie nous offre les clés d'une humanité rassurée parce qu'elle devient capable de nous assurer un corps, socle de toute vie, en bon état de viabilité. C'est ici qu'interviennent un bon diagnostic préimplantatoire et l'ensemble des exigences des biotechnologies puisqu'il faut mettre à la disposition des futurs demandeurs plusieurs œufs prêts à passer à la sélection et aptes à satisfaire aux exigences des futurs parents et de leur société.

Ici nous voyons que la médecine prédictive apporte de l'espoir mais aussi du sourire à l'ensemble de l'humanité. Elle vient corriger plusieurs injustices de la nature à l'exemple des difficultés à procréer par certains couples, les frustrations d'un regard inquisiteur d'autrui dans la société, les risques d'infanticides, d'assassinat, de crimes, viols et même des meurtres. Ce que la médecine prédictive apporte ou préventive apporte c'est l'assurance que lorsque le nouveau-né viendra au monde, ses parents n'auront pas à faire le choix difficile de l'éliminer

parce qu'ayant découvert que ce qu'ils ont longtemps attendu ne répond pas aux critères d'humain de leur société. C'est ce qui se vivait dans plusieurs sociétés où les enfants atteints d'albinisme, (une sorte de maladie héréditaire caractérisée par l'absence de mélanine dans la peau et dans les cheveux qui sont presque blancs et les yeux qui sont grisâtres ou rougeâtres. Dans les zones tropicales, l'albinisme est dominé outre les troubles de la vision, par la survenue fréquente de carcinomes cutanés, épidermoïdes plus souvent que baso cellulaires)¹³⁵ ce type d'anomalies dans certaines localités en Afrique et même dans d'autres continents étaient taxés d'anormales et des individus porteurs de ces anomalies étaient simplement éliminés soit à la naissance, soit au cours de leur existence. A en croire le procès qui s'est déroulé il y a quelques jours au Malawi où douze membres d'une même famille, dont un prêtre a été condamné pour avoir délibérément ôté la vie à un jeune garçon de leur famille simplement parce qu'il était atteint d'albinisme.¹³⁶ A ce cas s'ajoutent de nombreux autres cas de maltraitements, de pratiques inhumaines et de déviances sur des personnes simplement atteintes d'une anomalie ou malformation génétique. Cela prouve que la nature humaine a horreur de la différence surtout lorsqu'elle celle-ci est une bizarrerie. Si l'homme peut recourir à la médecine prévenir pour prévenir ce type de désagrément pourquoi ne pas en faire bon accueil ?

Une autre grosse difficulté à laquelle sont souvent confrontés parents, médecins et le patient lui-même comme nous l'avons mentionné plus haut s'appelle la trisomie 21. En effet, il s'agit d'une anomalie génétique du chromosome 21 qui se traduit par une déficience intellectuelle et un retard dans le développement. Encore appelé syndrome de down, il s'agit d'une anomalie génétique incurable qui est causée par une division cellulaire anormale entraînant un surnombre du chromosome 21. Selon le journal *Le Figaro santé*,

La trisomie 21 ou syndrome de Down est provoqué par une anomalie génétique : la présence d'un chromosome 21 supplémentaire dans les cellules de la personne atteinte. Les personnes atteintes de trisomie 21 ont certaines caractéristiques physiques communes et chez la plupart, il existe une déficience intellectuelle et un retard au développement psychomoteur.

En effet, le patrimoine génétique humain étant composé de 46 chromosomes, 23 paires d'autosomes (chromosomes 1 à 22) et de 2 chromosomes sexuels : 2 chromosomes x chez les femmes et un chromosome y chez les hommes. Nous recevons 23 chromosomes de chacun de nos parents ; 23 chromosomes issus de l'ovule et 23 du spermatozoïde. Les spermatozoïdes et les ovules sont effectivement les cellules du corps humain à ne posséder que 23 chromosomes ;

¹³⁵ Antoine Mahe, *Dermatologie sur peau noire*, Paris, Dion, 2000, p. 200.

¹³⁶ Journal TV5 AFP du 28.06.2022. 18:22.

en se réunissant au moment de la fécondation, ils donnent une cellule à 46 chromosomes. Ce qui se passe chez les personnes atteintes de trisomie 21 c'est que, au lieu de ne posséder que 46 chromosomes comme tous les hommes, eux ils en possèdent 47 en raison de la présence d'un troisième chromosome 21 au lieu de deux. Aux vues des difficultés que cette anomalie génique entraîne à savoir, la déficience intellectuelle, des troubles de la croissance, une insuffisance de la tonicité musculaire associée à une hyper laxité ligamentaire, une santé à surveiller de près, un accompagnement personnalisé et une espérance de vie plus ou moins dépendante des soins d'accompagnements et de suivies médicaux. Aux vues de toutes ces difficultés, nous comprenons qu'il est important de se pencher vers la médecine prédictive. En effet, de nos jours, les nouvelles biotechnologies permettent aux parents qui recherchent un bébé de prendre des dispositions, de prévoir d'éventuels troubles sur leur futur bébé afin de lui assurer une existence heureuse. Ils peuvent grâce à ces sciences choisir de l'avoir en éliminant les gènes susceptibles de créer des difficultés telles que celle que nous avons mentionné plus haut ou de l'avoir avec en sachant déjà des mesures à prendre avant, pendant et après la venue au monde de ce dernier. Sans doute cette science est *la bienfaitrice de l'humanité* car elle corrige et fait bien où la nature a mal fait. La médecine préventive qui permet désormais à l'humanité de se doter de ce qu'on peut appeler, *une banque de bébés* permet à l'humanité de se doter ou de s'assurer la relève qu'elle mérite dans la mesure où l'on pourra au temps qu'on le souhaite se faire des enfants qu'on souhaite sans risque de se faire surprendre par des erreurs de la nature qui empêchaient et qui continuent d'empêcher plusieurs personnes de se lancer dans la procréation. Il y a alors espoir parce qu'avec ces banques de bébé, la possibilité est offerte à qui veut mis surtout à qui peut, même à ceux à qui les conditions naturelles ne sont pas favorables à la fécondation de combler leur désir de multiplier autant que possible leur arbre généalogique.

Les sciences biomédicales nous rassurent sur le caractère perfectible de l'homme de demain. Nous le disons ici parce que nous voyons comment il n'est plus possible aujourd'hui de se mettre en marge de l'évolution du monde. La signification du monde et de l'existence se trouve désormais dans le choc que l'homme peut opérer par rapport au hasard que la vie instinctive l'a prédisposé. Il s'agit pour nous de rompre avec la croyance à la bonne volonté de la nature pour nous tourner sérieusement vers la science qui nous accorde plein pouvoir sur la nature. Le philosophe Antoine Manga Bihina ne disait-il pas que celui qui pense *vivre sans la science aujourd'hui est un rêveur dangereux* ? La chose à faire pour nous est donc de rompre avec l'antériorité pour espérer obtenir notre droit de vivre dans cette humanité dominée par la technoscience. En clair, si nous voulons augmenter nos chances de survie dans ce monde,

nous devons tourner notre dos aux croyances et pratiques préhistoriques pour embrasser les biomédecines. Francis Fukuyama voyant cela a noté : « d'ores et déjà développée une puce « A.D.N » qui dépiste automatiquement dans un échantillon d'A.N. les marques du cancer et d'autres maladies »¹³⁷. Ce dépistage permet alors d'anticiper afin d'éliminer les gènes chargés par la nature d'obscurcir et de rendre désagréable la vie de l'homme sur terre au lieu de faire de la terre le meilleur des mondes. C'est donc une mesure de prudence qu'apporte la médecine préventive, une lueur d'espoir d'autant plus les avancées en cette médecine préventive sont très remarquables. D'ailleurs, l'une des dernières avancées des neurosciences permet de détecter l'hormone responsable de l'affection, l'intense émotion, le plaisir. Ce qui signifie que, en fonction que les parents désirent ou non un bébé qui les aimera trop ou qui sera un parfait amoureux dans sa vie, ils peuvent augmenter ou diluer la production de l'ocytocine dans les gènes de leur futur bébé. Quoi de plus émouvant et vraiment très spectaculaire.

c- La médecine méliorative ou l'opportunité d'une survivance de l'humain en l'homme

Parce que ce sont les dispositions génétiques qui permettent de comprendre avant leur mise en disposition d'un ensemble d'attributs, on doit dire que la médecine méliorative ne peut que constituer un moyen d'augmentation des capacités physiques, intellectuelles ou cognitives de l'être humain. Ceci peut déjà se justifier à partir de l'intelligence artificielle qui n'est plus simplement une réalisation dans la machine des fonctions mécaniques ou répétitives propres à l'homme. Désormais, on peut concevoir des robots capables d'anticiper face à certaines difficultés que l'on peut rencontrer dans les chaînes de productions industrielles. Avec la médecine méliorative, on peut aujourd'hui mettre fin à différentes formes de ségrégation comme le racisme ou l'organisation de la société en castes ou en classes. On peut également réduire le nombre de naissance d'enfants handicapés moteur ou cognitif. C'est l'avènement des bébés sur mesure, des bébés presque parfaits.

La médecine méliorative se présente de nos jours comme le moyen le plus adapté en matière d'augmentation de l'humain dans la mesure où grâce à ses prouesses de plus en plus spectaculaires, l'on peut désormais augmenter les capacités physiques, les facultés intellectuelles ou cognitives de l'être humain en vue de lui permettre d'être un bien meilleur humain et lui garantir une vie meilleure. Ceci se justifie d'abord du fait qu'elle agisse directement sur les gènes. En effet, dès la fin du XX^{ème} siècle, les études faites en neurobiologie ont évolué de manière spectaculaire en matière de repousser les limites de l'humain. Dans son ouvrage sur le

¹³⁷ Francis Fukuyama, *op.cit.*, p. 141.

Trans humanisme, le célèbre philosophe camerounais E. Njoh Mouelle aborde abondamment la question en soulevant les problèmes éthiques que ces applications de la science pourraient entraîner. Mais il ne manque pas de présenter sa brillante maîtrise de la question lorsqu'il relève que :

*Les progrès les plus significatifs découlent des résultats de séquençage du génome humain qui ont fait naître ce qui se fait appeler « ingénierie tissulaire », « ingénierie et thérapie génique », voire « ingénierie génétique », par lesquels peuvent se pratiquer aujourd'hui, et la reprogrammation des cellules afin d'écartier certaines maladies, et le blocage indéfini des processus de vieillissement grâce à la stimulation des mécanismes de régénération et de rajeunissement des tissus.*¹³⁸

Avec cette médecine qui peut agir sur la structure génétique de manière à opérer des modifications sur les gènes, l'on n'est plus à proprement parlé dans une médecine thérapeutique, mais plutôt dans une médecine qui ose repousser les limites de l'humain. On évolue du trajet de soins thérapeutique au trajet numérique augmenté. Le patient actuel est devenu un patient numérique. Comme le soulignent ces analyses de Daniela Cerqui-Durcet, anthropologue à l'université de Caen Normandie lors d'une présentation intitulée « Médecine améliorative et santé connectée, » ; analyse faite dans le cadre d'une collaboration entre les séminaires *transhumanisme et droit* de l'institut Demolombe et les *Limites de l'humain* de l'université de Caen Normandie. Aussi a-t-elle pu écrire : « nous sommes engagés dans une médecine qui n'est plus du tout une médecine thérapeutique au sens classique du terme mais bel et bien une médecine d'augmentation. »

Dans sa présentation, Danielle Cerqui revient à plusieurs reprises sur l'intitulé du séminaire pour montrer que pour elle, le terme *médecine améliorative* est le symptôme même d'une société qui pense sa médecine sous le prisme de l'augmentation et de l'amélioration de l'humain et de sa correction. Désormais, on ne va plus à l'hôpital pour se faire soigner mais on recourt aux soins médicaux pour augmenter ses facultés et capacités de l'humain. Il y a ici comme une sorte de technicisation de la santé qui voudrait que l'humain comme le démontrait André Leroi-Gourhan dans sa théorie de l'extériorisation qui stipule que dans les années 60, l'humain ne devenait véritablement humain que par un double processus d'extériorisation. D'une part dans la technique et d'autre part dans le langage. Il n'y aurait alors pas d'humain sans technique. Mais si cela était ainsi fait dans les années 60, de nos jours, on constate l'inverse c'est-à-dire que c'est l'humain qui semble s'intérioriser dans la machine tandis que la machine

¹³⁸ E. Njoh Mouelle, *Transhumanisme marchands de science et avenir d l'homme*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 33.

s'humanise, l'humain lui, se machinise et ce, dans tous les plans. En effet, si la technique est inerrance à l'humain c'est-à-dire que l'homme est un être de technicité, il reste tout de même vrai que l'introduction de la technique et d'une machine ultra technicisée vise la transformation totalement de l'humaine nature. En fait, loin de penser que l'ultra technisation de la société est un problème pour la sante, il convient d'interroger la définition de l'humain en amont de ces développements techniques. Il ne s'agit pas de dire que le transhumanisme est un mauvais usage de ce qui pourrait être thérapeutique et surtout positif mais de questionner la finalité de ces techniques thérapeutiques. En fait notre ultra technicisation est généralement la solution au problème qui n'est pas clairement et directement identifié. C'est ce que laisse penser l'image de cet ingénieur chinois qui sous la pression de sa famille qui l'oblige à se marier s'est créé un robot-femme, *jia-jia* et l'a ensuite épousé sous la bénédiction de ses proches. Il n'est pas le seul homme à user de robots au quotidien dans le but d'améliorer sa vie et surtout de se procurer plus de bonheur en cette vie. Cela veut dire que les facultés humaines telles que la liberté, la créativité, l'imprévisibilité, des sentiments tel que la fierté sont garanties et prônés par la médecine méliorative. Ainsi, de nos jours, avec l'avancée des machines et leur vulgarisation sur les applications domestiques et sur l'homme, on arrive à annoncer que « *l'humain est devenu le maillon faible aussi bien d'un point de vue physique que cognitif* » et pour le corriger, on développe et se familiarise avec l'idée qu'il doit être *augmenté, ajouté*. Il doit se mettre à jour au risque de devenir obsolète et complètement inutile puisque tout ce qu'il peut faire, la machine le fait et mieux encore. Au lieu de s'encombrer de plusieurs humains qui tarderaient à réaliser de manière approximative une tâche, il vaut mieux se procurer une seule machine ultra performante et ultra moderne qui puisse prévoir et anticiper même sur les prochaines tâches et même sur des difficultés que son usage pourrait entraîner. C'est dans cette logique que se situent d'ailleurs plusieurs grandes firmes commerciales, entreprises et autres qui ont besoin d'une main d'œuvre non seulement qualifiée mais efficace. Ceci se fait même ressentir jusqu'au niveau des ménages de certains particuliers qui ont le pouvoir de s'offrir ces autres inventions ultra sophistiquées de la science. Seulement, la conséquence immédiate c'est la multiplication des injustices que l'on prétendait pourtant vouloir résoudre, c'est le chômage, c'est la division de la société en classes... pourtant c'est contre de telles injustices que la science s'est développée et est entrée dans sa phase de robotisation de la vie de l'homme. Il s'agit donc pour l'homme de renouveler ses paramètres, de se doter de plus d'intelligence, d'une force physique illimitée et des capacités morales, intellectuelles, et psychique au de-là de ses capacités naturelles c'est-à-dire des capacités que le hasard de la nature a bien voulu lui accorder. Désormais les parents peuvent booster n'importe quel gène du futur enfant de manière à en faire

soit un homme super performant sur le plan sexuel par exemple, soit hyper intelligent, soit futur sportif international... bref, ils ont enfin le pouvoir de changer sa condition d'homme pour lui choisir celle de super homme.

Parce qu'elle agit sur le génome humain, la médecine de nos jours a le pouvoir de transformer et de minimiser les traits de l'imperfection humaine et aussi de rendre l'homme plus perfectible que l'est déjà son cerveau. Avec les nouvelles techniques de reproduction, il peut participer à la reconfiguration et à la réactualisation de ses processus biologiques. En introduisant la sélection génétique opérée en clinique de reproduction, des manipulations post et préimplantatoires, dont des gamètes... ces sciences pratiquent la technicisation du corps avec ses nouvelles techniques de reproduction l'objectif ici restant le même, la création d'une humanité accomplie et plus épanouie. Le futur embryon a le privilège de voir ses imperfections modifiées, des potentielles infirmités détruites ou corrigées, certains gènes responsables de malformation et d'anomalies remplacés ou tout simplement ôtés. Il a aussi le privilège de voir son *design* génétique choisi et construit de toutes pièces par ses concepteurs. Il peut subir des modifications des fonctions cognitives et émotionnelles, l'amélioration des performances sportives, le comportement humain et les interactions sociales brèves, une perfectibilité indéfinie. Ce qui lui permet de se sentir plus humain, d'avoir plus de liberté, plus de fierté et forcément plus d'humanité puisqu'il aura plus de rentabilité, plus de créativité, plus de sentiment... Bref, la médecine contemporaine a non seulement le pouvoir de corriger mais aussi celui d'anticiper sur les difficultés dans le domaine de la santé humaine. De manière à produire un humain qui a plus d'atouts et qui est plus humain. Francis Fukuyama relayant l'ampleur de ces innovations a écrit :

Le dernier cri de la technologie génétique moderne sera le « bébé de synthèse ». Les généticiens identifieront les gènes spécifiques de caractéristiques comme l'intelligence, la taille, la couleur des cheveux, l'agressivité ou l'estime de soi et utiliseront cette connaissance pour créer une version 'améliorée' de l'enfant programmé.¹³⁹

Comme nous le disions plus haut, depuis la découverte et à la généralisation des moyens et méthodes de manipulation de la santé de reproduction, l'humanité évolue progressivement vers son autonomie totale. Des méthodes de contraception tel que les pilules, l'emprise technique croissante sur la vie humaine et la mutation qu'a engendré la révolution contraceptive sur la fécondité, l'homme devient progressivement maître de la reproduction et ne laisse plus surprendre par le hasard de la nature. On assiste depuis le siècle dernier à un bouleversement

¹³⁹ Francis Fukuyama, *op. cit.* p. 121.

du choix de maternité. De la maternité hasardeuse à la maternité choisie et voulue, les naissances sont aujourd'hui délibérées, organisées, planifiées, désirées. L'enfant d'aujourd'hui est un bébé voulu et fabriqué comme tel et cela créé une sorte de liberté, un certain humanisme qui n'existait pas avant ces nouvelles sciences de la reproduction. Ce qui implique que la société du futur sera une société d'homme plus épanouis, plus libres, plus heureux et certainement plus humains comme le montrent ces propos de Fukuyama :

Ce qui est, vous en conviendrez, un perfectionnement prodigieux par rapport à la nature. Des jumeaux identiques, mais non pas en maigre groupes de deux ou trois, comme aux jours anciens de reproduction vivipare, alors qu'un œuf se devisait parfois accidentellement ; mais bien par douzaine, par vingtaines, d'un coup.¹⁴⁰

Même si certains continuent d'emmètre des réserves par rapport face à ces avancées spectaculaires de la médecine moderne les taxant d'oser et très ambitieux et que d'autres s'efforcent de penser aux conséquences à venir de ces innovations sur l'humanité comme le fait Fukuyama lorsqu'il écrit :

Le mal n'est pas si évident parce que personne n'est blessé ; c'est même un monde où chacun obtient ce qu'il désire. (...) dans ce monde, la maladie et la conflit social ont été abolis, il n'y a ni dépression, ni folie, ni solitude, ni détresse émotionnelle : le sexe même est une chose bonne et toujours disponible. Il existe même un service officiel pour assurer que le laps de temps entre l'apparition d'un désir et sa satisfaction soit réduit au minimum.¹⁴¹

Il reste vrai que la science contemporaine a favorisé et continue d'améliorer la vie et l'humanité en l'homme. Reste à l'embrasser avec plus d'humanisme pour que celle-ci, au lieu de promouvoir l'humanité en l'homme ne soit pas en train de créer une contre humanité qui viendra tout remettre en question.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 25.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 22.

CHAPITRE IX : L'HOMME : UN ETRE SUBISSANT DES INFLUENCES ENVIRONNEMENTALES

Dans ce chapitre, nous nous engageons à démontrer que, l'homme, en tant qu'être qui dépend entièrement de son milieu environnemental, est plus que jamais interpellé dans la recherche des solutions aux problèmes de la nature. En effet, du fait de la démographie, de son activité naturelle et de l'ensemble des manipulations humaines, la nature subit une forte pression qui provoque sa dégradation et son évolution progressive vers la destruction totale. Dès lors il devient difficile pour l'homme de continuer de vivre paisiblement sans entrevoir des solutions pratiques et surtout scientifiques aux problèmes environnementaux. D'où la question de savoir est-il légitime de penser un avenir de l'existence en se projetant comme négateur de la croissance technologique ? Il s'agit alors de savoir si le lien à l'environnement suppose l'impossibilité de reconstituer la nature à partir des opportunités qu'offre la science.

a- La solution scientifique à la dégradation de l'environnement

A partir du moment où l'existence ne peut se déployer en se soustrayant d'une nature environnementale qui de façon substantielle détermine la condition humaine, c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'homme ne peut se passer de son milieu naturel d'existence pour vivre et se déployer, on ne peut ne pas penser à comment faire face à cette nature qui se dégrade d'une part du fait de l'auto dégradation du globe terrestre puis de l'action de l'humain dans la nature ou l'environnement. L'opportunité que nous offre la science aujourd'hui est qu'elle a su, à partir du transgénisme, inventer des solutions tel que les OGM qui peuvent constituer la base d'une nouvelle diversité environnementale.

Par OGM nous entendons en effet,

*Une désignation qui s'emploie pour un être vivant dont le génome a été délibérément modifié de la main humaine, selon les techniques du génie génétique ou de la sélection artificielle. Le terme est entré dans le vocabulaire courant, dans lequel il désigne principalement les plantes cultivées destinées à l'alimentation animale dont le patrimoine génétique a été modifié dans le but de produire ou de tolérer des pesticides, ou pour améliorer la qualité nutritive d'un aliment.*¹⁴²

¹⁴² [Http: www. FUTURA PLANETE](http://www.FUTURA.PLANETE) ; consulté le 08-07-2022.

Il existe une grande diversité d'OGM dans laquelle une bonne partie est le fruit d'expériences scientifiques ou font l'objet de tests afin de faire progresser la connaissance. Il s'agit surtout d'organismes simples et unicellulaires issus de la transgénèse grâce à laquelle un ou plusieurs gènes d'intérêts sont introduits c'est-à-dire qu'on fabrique un organisme à partir de l'assemblage de gènes dominants de chaque élément prélevé. L'organisme qui en est issu est alors un organisme vivant non moins naturel puisqu'il a été créé à base d'éléments génétiques existants. On parle alors d'organisme Trans génétiques.

Ici, nous parlons des OGM comme solution à la dégradation de l'environnement dans le but de montrer que la science a pensé la solution aux différents problèmes que ses manipulations pourraient engendrer. En effet, en inventant les OGM, la science propose la base d'une nouvelle diversité environnementale mais cette fois ci, scientifiquement déterminée. Il s'agit à partir de l'étude des sols et des manipulations génétiques de penser une nouvelle végétation qui résiste le plus longtemps possible aux intempéries et même aux climats les plus difficiles et aux sols les plus arides.

L'homme est intelligent et peut refuser de s'adapter uniquement à la végétation naturelle qui elle-même avec la montée en puissance de la démographie sur la surface du sol et l'utilisation des fertilisant n'est plus sans danger pour l'homme qui la consomme. L'homme peut alors décider de ne plus attendre que cette végétation naturelle réponde à toutes ses attentes et cette vision est légitime puisque à partir de la physique des systèmes complexes, on a réussi à comprendre que la terre se dégrade. Et cette dégradation est de plus en plus visible de nos jours avec l'impact du réchauffement excessif de la planète, les changements climatiques et toutes les conséquences négatives que cela apporte. On peut donc, à partir du développement des OGM penser un système de végétation qui pourra retarder le plus longtemps possible ce système de dégradation de la terre par elle-même. Pour y parvenir, il faut comprendre que la science n'est pas qu'un élément destructeur de l'environnement et que le processus d'industrialisation ne peut s'arrêter juste parce qu'au nom d'une « heuristique de la peur » on peut se méfier de la science.

Ce que nous voulons plus exactement affirmer ici c'est que la science a le pouvoir et la possibilité d'apporter la solution aux problèmes que sa mauvaise manipulation, son ignorance et ses limites ont pu créer. En effet, étant donné que le changement est inscrit dans l'ordre naturel des choses et que le progrès est, quel que soit la manière de se manifester inévitable, l'on comprend que la chose à faire de nos jours n'est pas de produire les discours critiques sur

la science dans le but de susciter de la crainte et de la peur mais plutôt d'encourager à trouver des solutions efficaces aux problèmes que leur mauvaise application de la science ont pu engendrer.

Pour le philosophe camerounais Mouchili Njimom, l'humanité se trouve depuis la fin des années, 70 entrée dans une phase critique et jamais plus paisible de son climat. La croissance économique que le processus d'industrialisation vertigineux accélère entraîne de manière inévitable des catastrophes écologiques remarquables. La sonnette d'alarme ayant été tirée, il est désormais question de ralentir ou de stopper la croissance si l'on veut éviter à la terre une catastrophe à l'échelle planétaire. Cependant, la solution proposée pour éviter ou espérer échapper ou encore retarder une telle catastrophe reste pour les écologistes, (mouvement visant au respect de l'environnement, sa protection, sa préservation ou sa restauration)¹⁴³, un écologisme bien structuré et très poussé. Ici, on lutte pour la conservation des ressources naturelles, la préservation des systèmes naturels et la peur de voir se dégrader progressivement le milieu environnemental. Seulement, la solution proposée par ces écologistes semble très peu objective. En fait, elle semble même non adaptée car on ne peut pas s'attaquer à la croissance et au progrès. En effet, il ne suffit pas de s'attaquer à l'économie parce que c'est elle qui gouverne le monde. D'ailleurs qu'il est même impossible voire stupide de s'attaquer à la croissance économique parce que c'est elle qui gouverne le monde.

Pour les écologistes, le progrès est un risque dont il faut s'en méfier. Ce qui signifie que la croissance est désormais un problème pour l'humanité. Pourtant, le prétextant, ils semblent ignorer que « *le rythme avec lequel l'atmosphère se dégradait ne soit pas totalement dû à la science ou à l'industrialisation.* »¹⁴⁴ Cela signifie que la solution proposée par l'écologisme consistant à contrôler, freiner et même stopper la croissance économique semble inadéquate et non adaptée. Nous l'affirmons parce que nous savons que ce que la science fait mal aujourd'hui, demain elle le fera bien. D'ailleurs, les théories de la falsifiabilité de Popper, celle des erreurs premières de Bachelard et celle de Manga Bihina selon laquelle la science à l'âge de ses instruments démontre à suffire le mode de fonctionnement, de correction et de perfectionnement de l'activité scientifique. La science en effet, comme toute activité humaine a le droit de se tromper, de se corriger et de proposer des solutions de plus en plus améliorées aux problèmes qui étaient alors complexes ou insalubres dans le temps. La science évolue en

¹⁴³ Htt. Wiktionnaire cc by-sa 3.0

¹⁴⁴ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Existence et science. Essai sur la croissance technologique*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 71.

se modifiant. Elle peut et doit apporter des solutions aux problèmes qui l'ont dépassé ou qu'elle a causé, soit du fait de ses limites, soit de ses faiblesses, soit alors du fait de la négligence de ses adeptes. La science a donc le devoir et surtout qu'elle en a les possibilités de corriger ses erreurs et ses manquements. Nous comprenons pourquoi, reprenant les propos de Claude Allègre, Mouchili écrit : « *la science peut et doit sensibiliser le monde économique, elle doit aider à proposer des solutions techniques originales qui permettent de satisfaire tout à la fois les exigences de l'économie et des équilibres écologiques.* »¹⁴⁵

Bref, ce que nous voulons affirmer ici c'est que la solution aux problèmes de la dégradation de la nature viendra nécessairement de la science. Il est très mal pensé de chercher à l'écartier au profit d'un certain écologisme exacerbé. Mouchili pense même qu'il est « *dangereusement déficient de penser qu'un écologisme très poussé serait en faveur du développement.* »¹⁴⁶ Pour le philosophe camerounais en effet, ce que nous devons faire c'est nous concentrer sur les principes régulateurs de la planète au lieu de mener une campagne soutenue sur la dangerosité de la technologie. Autrement dit, la solution au problème de l'environnement ne viendra pas forcément d'un écologisme poussé qui au lieu d'apporter des solutions pratiques, distrait en menant une campagne soutenue sur la dangerosité de la science. Elle passera inévitablement par une pratique scientifique bien menée et hautement responsable. Il s'agit entre autres de chercher à l'intérieur des océans qui occupent les 2/3 de la planète et constituent le principe de régulation de celle-ci, le moyen de contrôler la pollution et de penser leur gestion de façon à éviter la surexploitation de leur contenu. Il s'agit entre autres de ne pas céder à la peur ni de renoncer au progrès mais de garder espoir que la science peut nous aider à sortir de la zone dangereuse. Etant donné que tout acte posé par l'homme dans le but d'améliorer son existence est en soi une prise de risque puisque les possibles échecs et erreurs sont toujours à explorer On doit alors comprendre que le risque est en soi partie prenante de l'innovation et du progrès. En voulant apporter une solution au problème de l'environnement, l'homme prend des risques et s'expose lui-même d'abord, la terre et les générations futures en suite. Mais cela ne devrait pas être la raison pour laquelle se détournerait du progrès et de l'innovation.

Revenant à la question de l'impact du développement des sciences sur le climat, nous pouvons à ce niveau affirmer qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter ni de s'effrayer car les productions scientifiques ne visent pas la déconstruction de l'écosystème naturel mais plutôt sa reconstitution et sa préservation. La solution scientifique des OGM est ici à considérer dans la

¹⁴⁵ Claude Allègre, cite par Mouchili Njimom, *ibid.*, p. 72.

¹⁴⁶ Issoufou Soulé Mouchili Njimom; *ibid.*, p. 72.

mesure où elle agit non seulement pour apporter de la biodiversité et lutter ainsi contre la famine, et le déficit alimentaire, mais elle se présente aussi comme une innovation efficace au problème énergétique. En effet, apparues il y a environ deux décennies, les plantes génétiquement modifiées occupent déjà 11% des surfaces cultivables du globe terrestre. Elles révolutionnent l'agriculture de manière spectaculaire dans la mesure où elles sont hautement rentables, ne nécessitent pas forcément l'utilisation des pesticides et autres produits phytosanitaires, n'ont pas besoin d'un sol garni au préalable de fertilisants. Elles sont en elles-mêmes le fruit d'une sélection génétique qui ayant pris le soin d'éliminer les impuretés n'a conservé que le gène dominant qu'on a associé à un autre aussi fort en vue d'en faire un organisme vivant. Il n'est donc pas artificiel comme le laissait penser une certaine imagerie mais de simples manipulations et modifications au cours desquels on introduit dans le patrimoine d'un organisme, un gène supplémentaire issu de bactéries afin de le rendre résistant aux attaques d'insectes ravageurs. Mieux encore, comme le montre une enquête de journaliste et sociologues américains, le transgénisme a permis de mettre sur pied des cultures capables de tolérer d'être aspergées d'un herbicide tandis que toute autre « mauvaise herbe » autour était exterminée. Ce qui veut dire que leur usage est plus simple, plus sûr et ne s'encombre pas de fertilisants et autres produits agricoles. Pour le biologiste et généticien Pierre-Henri Gouyon, les avancées génétiques sur l'agriculture à travers les OGM constituent une vraie solution à la crise alimentaire car elles nous rassurent de consommer presque tout et ceci sans danger. C'est ainsi qu'il affirme : *avant, vous ne pouviez pas consommer une plante qui avait reçu du Roundup puisqu'elle était forcément morte. Maintenant, avec le gène qui lui permet d'y survivre, nous pouvons manger de l'herbicide...*¹⁴⁷

Pour finir, nous dirons avec Mouchili que

*La science doit pouvoir être exploitée dans ses diverses possibilités. Il appartient à cette discipline le pouvoir de créer des conditions d'un équilibre écologique. L'écologisme auquel nous assistons est davantage un mouvement de promotion d'une décroissance technologique. Il est question d'échapper à un écologisme qui pourrait devenir un facteur limitant pour le développement du génie humain. La science doit sortir de l'emprise de ce nouveau dogmatisme. Nous ne devons plus faire face à la même résistance qu'a connue Galilée en son temps. (...) il faut bien que l'écologie se fasse, mais on ne doit pas perdre de vue la capacité qu'a la science de reconstruire à partir des OGM, une nouvelle diversité environnementale.*¹⁴⁸

¹⁴⁷ Frédéric Castaignede, *OGM, Mensonges et vérités*, extrait de www.Lemonde.fr.

¹⁴⁸ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *op.cit.*, p. 119.

b- Les technosciences biomédicales ou le renforcement de la pérennité de l'existence.

En partant de la conception rousseauiste pour laquelle à l'origine l'homme est moins animal que l'animal parce qu'il a moins d'instinct que celui-ci, on peut comprendre que l'homme parmi les vivants animaux, est le moins apte à supporter ou à faire face à l'hostilité originelle de la nature. Mais parce qu'il est un être capable d'intelligence, on doit le considérer comme un être perfectible comme le dit Montaigne ou un être plus animal que l'animal comme le dit Rousseau. Le développement des technosciences qui a ouvert la voie à la renaissance de la médecine qui n'est plus essentiellement curative mais davantage « méliorative », l'on a pensé qu'on peut améliorer ou augmenter la vitalité et l'intelligence humaine. D'où l'émergence des NBIC qui sont la combinaison ou la convergence des nanotechnologies, biotechnologies, intelligence artificielle et sciences cognitives. Il s'agit en effet des domaines très évolutifs et variés de la science moderne servant à démystifier les rapports entre l'homme et la machine en même temps qu'elles visent à rendre l'homme à la fois libre et maître de lui-même mais aussi maître et dominateur de la nature. Dans un sens plus large, on les assimilerait à la haute technologie puis qu'avec elles, rien n'est plus impossible. Tous les aspects de la vie de l'homme étant contrôlés par les découvertes technologiques et leurs avancées.

On n'est plus contraint d'accepter la naissance des enfants dont la détermination naturelle implique parfois l'avènement au monde des personnes déséquilibrées, hémophiles, trisomiques ou souffrant de plusieurs autres types de maladies congénitales. Nous allons vers la recherche des enfants sur mesure, répondant avec force et vigueur à l'hostilité de la nature que l'on peut désormais défier.

De nos jours, les pratiques médicales ont dans leurs phases préventive et curative opéré des avancées spectaculaires au point où presque aucune maladie n'échappe plus au contrôle de l'homme qui peut désormais prévoir, orienter et même contourner les prévisions d'une nature qui quelque fois paraît hostile et injuste. C'est à ce niveau qu'interviennent les innovations de la biomédecine. En effet, la biomédecine désigne « *une branche des sciences médicales qui applique les principes biologiques et naturelles à la pratique clinique.* »¹⁴⁹ Il s'agit en effet, d'un ensemble de disciplines impliquant une étude des processus physiologiques grâce aux méthodes de la biologie, de la chimie et de la physique... Ici, l'on s'engage à associer à la pratique médicale, des connaissances et méthodes de l'ingénierie en vue de développer des appareils de toutes sortes, utiles aussi bien aux patients qu'aux médecins. Il s'agit donc enfin

¹⁴⁹ *La naissance de la biomédecine, le point de vue d'un historien*, (lire en ligne) [archives] wkiwix.com.

d'une parfaite convergence de filières interdisciplinaires du domaine biomédical combinant les sciences naturelles, la médecine et l'ingénierie dans le but d'améliorer le diagnostic, le traitement et la prévention des maladies. Sans doute, le thème central de ce domaine interdisciplinaire reste la santé. Et l'objectif est de découvrir comment les maladies se développent, comment les prévenir et comment les soigner. Et comme la science évolue par corrections des erreurs et amélioration des manquements et limites, les résultats des recherches dans ces sciences permettent de développer de nouveaux médicaments et de nouveaux dispositifs médicaux à utiliser dans la pratique médicale comme par exemple en chirurgie.

Ainsi, la techno biomédecine apparaît de nos jours comme la voie de correction et de remédiation pour emprunter au langage pédagogique, de la nature humaine. En fait, les technosciences biomédicales, du fait qu'elles agissent sur tous les domaines de la santé, de la formation, de la prévention et du renforcement des capacités physiques, psychiques, intellectuels, émotionnels... Elles permettent à l'homme de gagner plus d'humanité et d'avoir une existence plus sereine. Elles sont sa garantie de devenir plus humain qu'il ne l'a toujours été. Son moyen d'éliminer ou du moins de se départir progressivement de l'instinctivité naturel dans laquelle il git depuis sa naissance. Nous comprenons pourquoi, qualifiant la biologie et les pratiques techno biomédicales contemporaines, Mouchili Njimom écrit :

La biologie telle qu'elle se déploie aujourd'hui est pourtant la chance de l'humanité présente. Elle a permis de pénétrer au cœur du mystère de la vie en répondant aux questions les plus complexes sur le principe qui rend la conservation, la transmission et le maintien de la vie possibles.¹⁵⁰

C'est dire que, l'homme, grâce à son pouvoir créateur et au développement des performances de ses instruments et outils de saisi et de manipulation du réel, a désormais le pouvoir de démystifier le réel sur le plan biomédical. Il peut pratiquer une médecine non plus simplement curative comme à l'époque de la non maîtrise des technosciences, mais davantage une biomédecine qui parle avec autorité sur la nature humaine parce que possédant les moyens de la manier à sa guise. Le caractère opératoire de l'industrie biomédicale contemporaine nous fait comprendre que désormais l'homme sera à l'abri de certaines maladies, de certaines malformations congénitales et de certains problèmes géniques tel la trisomie 21 et autres troubles qui encombrant et entachent l'épanouissement de l'homme sur terre. C'est un bel espoir qu'apportent alors ces nouvelles pratiques biomédicales qui encadrent

¹⁵⁰ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 84.

la sante de l'individu et visent même depuis un certain temps l'élimination des gènes responsables dégénérescence et donc capables de repousser le vieillissement voire la mort.

En clair, nous pouvons dire que la fonction primordiale des technobiomédecines est qu'elles permettent de défier la nature. Elles permettent à l'homme d'aujourd'hui de démystifier l'énigme que sa nature constituait. Il peut désormais déchiffrer ce qui était jadis codé, et rendre plus clair ce qui restait alors complexe et surnaturel. On peut comprendre que ces nouvelles disciplines n'hésitent pas à s'attaquer aux connaissances erronées comme les idées erronées sur le cerveau humain, sur la production de l'intelligence et de la pensée. Avec des manipulations sur des cellules et des interventions sur des gènes, on parvient à comprendre le fonctionnement du cerveau ainsi on peut pratiquer le renouvellement des organes, le clonage, les OGM, améliorer et diversifier le potentiel de l'industrie pharmaceutique.... Nous comprenons pourquoi Jean Pierre Changeux pense que : « *les avancées de la recherche biomédicales* »¹⁵¹ seront à même de freiner les phénomènes tels que le vieillissement en procédant au renouvellement des cellules au cours de l'histoire.

Francis Fukuyama abonde ainsi dans le même sens quand il pense que les biotechnologies sont un instrument entre les mains de l'homme lui permettant de rompre avec le dictat de la nature et de l'environnement. Elles permettent à l'homme de prendre conscience qu'il est plus que jamais nécessaire aujourd'hui, de booster ses performances en vue non seulement de rétablir l'équilibre rompue par les inégalités naturelles, mais aussi parce qu'avec ces biotechnologies en médecine, l'homme cesse d'être prisonnier du hasard de la nature, il peut réaliser son humanité et pérenniser son existence. Et Fukuyama attire l'attention de ceux qui restent sceptiques en se maintenant à la marge de ces innovations scientifiques au nom d'une quelconque éthique religieuse en rappelant que ces sciences donnent la possibilité à tout le monde de réaliser son existence selon ses convenances, d'offrir la possibilité aux futurs bébés de bénéficier de tous les avantages qu'offre la vie sans frustration et sans limites et enfin, de se surpasser et dépasser les limites de sa nature. Aussi écrit-il :

Les gens veulent des enfants plus éveillés pour qu'ils puissent intégrer Harvard, par exemple, mais la compétition pour l'intégration est un jeu à somme nulle : Si mon enfant devient plus astucieux grâce à une thérapie génique et intègre Harvard, il ne fait que supplanter votre enfant. Ma décision d'avoir un bébé de synthèse impose un coût sur vous (ou plutôt sur votre enfant) et il n'est pas sûr que tout le monde s'en trouve mieux dans l'ensemble. Ce genre de course génétique aux armements

¹⁵¹ Jean-Pierre Changeux, *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*, Paris, Odile Jacob, août 2010, p. 463.

*imposera de lourdes charges à ceux qui, pour des motifs religieux ou autres, ne souhaitent pas voir leur progéniture génétiquement modifiée.*¹⁵²

Dans la revue universitaire KALIAO, le philosophe camerounais Mouchili Njimom aborde longuement la question de l'impact des tecnosciences biomédicales sur la vie de l'homme. Pour lui en effet, la médecine qui est passée depuis quelques années d'une médecine de la maladie à une médecine prédictive se fait désormais dans une logique d'auto-accroissement et même d'autocréation de l'humain. Pour lui, ayant développé des techniques de prévention qui s'appuient sur l'ingénierie génétique, la médecine moderne s'attaque à l'identification et à la sélection génétique pour éviter d'éventuelles maladies handicapantes et cancéreuses au futur individu. C'est ainsi qu'on voit s'effondrer progressivement la frontière entre ce qui est normal et ce qui est pathologique en l'homme. A propos de ces technobio médecine, Mouchili écrit d'ailleurs :

*Aujourd'hui, nous sommes parvenus à un moment où la médecine semble avoir adoptée le principe prédictif comme modèle. Ceci peut se vérifier à travers la procréation médicalement assistée. Dans cette situation il est possible de n'implanter que des œufs convenablement choisis, puisque le diagnostic préimplantatoire pourrait nous révéler la non-conformité des gènes ou type d'enfants recherche.*¹⁵³

Tout se passe ici comme si le rôle de la médecine est désormais celui de corriger, de prévenir et même d'augmenter l'humain afin de contrecarrer les éventuelles difficultés à venir. Elle va au-delà de la considération de celui-ci comme simple donnée naturelle pour le penser tel qu'elle souhaite le construire. Elle vise la création et la conservation d'un idéal humain rendu possible par des innovations scientifiques. Mouchili le constate aussi lorsqu'il écrit : « on a l'impression que la médecine moderne construit un nouvel homme à partir de la définition qu'elle veut avoir de lui (...) elle anticipe par la prévention des maladies à composante génétique. »¹⁵⁴

Enfin, parce qu'elle vise la pérennité de l'existence, la médecine moderne devient la révolution vers laquelle l'homme doit se tourner au lieu de chercher à opposer aux prouesses techno-bio-médicales, des propositions éthiques et des jugements de valeur visant à freiner ou stopper la recherche d'une véritable et authentique existence humaine. Si nous pouvons désormais choisir d'avoir un enfant sain ou accepter de l'avoir avec une pathologie que la science nous a permis de détecter au préalable mais que nous avons délibérément choisit de

¹⁵² Francis Fukuyama, *op. cit.*, p. 151.

¹⁵³ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, « la révolution techno-bio-médicale : vers un effondrement de la frontière entre le normal et le pathologique », in la revue Kaliao de l'Ecole Normale Supérieure de Maroua, Maroua Cameroun, 2016, p. 81.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 85.

maintenir, on comprend que dans un futur proche, l'homme pourra peut-être tout faire en matière de techno-médecine. Mouchili dit d'ailleurs avoir la nette impression que

*dans un avenir proche, on ne parlera plus de pathologique ou de normal, puisque les parents auront désormais la possibilité de faire dépister leurs embryons pour y détecter des gènes qui les prédisposeraient à des maladies handicapantes ou pouvant réduire leur capacité d'action intelligente ou fonctionnelle.*¹⁵⁵

c- Du renouvellement de l'approche écologique de l'existence

L'homme n'est pas qu'un être qui s'adapte. Il ne peut accepter de disparaître du monde parce que son environnement naturel est en train d'être détruit et qu'il souffre de la dégradation naturelle de son environnement et du réchauffement climatique. Pour lui, la science est l'opportunité à saisir pour ne pas mourir suite à cette dégradation environnementale. Il s'agit d'une opportunité conditionnée par le fait que la science est la recherche des possibles et le visage actuel qu'elle nous offre ne peut être la seule façon pour elle de se manifester puisqu'il n'a jamais été question dans son histoire de ne présenter qu'un seul visage. Il n'est pas question de croire que pour sa survie, l'homme doit arrêter ou ralentir le progrès technologique. D'ailleurs que rien ne nous garantit qu'en arrêtant le progrès technologique, l'environnement immédiat cessera de se dégrader et tout reviendra à la normale.

L'écosystème peut être protégé mais aussi et surtout renouvelée mais seulement, il va falloir que la science ne soit plus totalement aliénée au néolibéralisme qui finance une science nécessairement déterminée par cette ambition de recherche de la plus-value. Il ne s'agit pas de penser qu'il faudra nécessairement mettre fin au néolibéralisme mais il est davantage question de diversifier l'investissement dans la recherche scientifique. Par exemple, au lieu d'avoir pour seule solution l'élévation de certains forêts comme celles du bassin de l'Amazonie au rang du patrimoine commun de l'humanité dont il est interdit de continuer la destruction, il faut plutôt envisager un développement des technosciences capables de reproduire les forêts déjà dévastées ou d'envisager le reboisement du désert du sahel. C'est à ce niveau qu'on se rend compte que la science offre plusieurs possibilités mais l'insistance dans le financement du visage actuel de celle-ci doit être considéré soit comme l'ignorance des diverses possibilités dont la science est capable, soit comme la peur que l'homme manifeste par rapport au renouvellement de l'orientation des investissements en science parce qu'on aurait peur d'affronter les nouvelles

¹⁵⁵ *Ibid.*, pp. 92-93.

incertitudes ou aléas auxquels on doit faire face chaque fois qu'on investit dans un domaine nouveau.

Ce que nous entendons démontrer dans cette partie est que, la science, loin d'être une arme de destruction qu'il faut à tous prix éliminer ou mettre de côté lorsqu'on recherche des solutions aux problèmes de dégradation de l'environnement, devrait plutôt être l'instrument même qui facilite la recherche afin de garantir un monde meilleur aux générations futures qui pourront à leur tour continuer sereinement les recherches et améliorer ainsi de suite des conditions de vie de l'homme sur terre. Elle devrait être utilisée pour résoudre les problèmes qu'elle a elle-même contribué à occasionner soit par négligence soit alors par ignorance. Pendant que les écologistes traditionnels penchent pour une pratique scientifique contrôlée et régressive, il est question de se demander si la science de par ses multiples innovations peut proposer des solutions et même anticiper dans des propositions de solutions aux problèmes environnementaux. Plus explicitement encore, il s'agit de montrer que les recherches scientifiques, lorsqu'elles sont mises à l'épreuve ne peuvent pas rester dans l'incapacité de proposer des solutions plus efficaces et plus adaptées aux problèmes de l'environnement. Lorsque Luc Ferry tire la sonnette d'alarme sur les mobiles et les considérations que les appréhensions des uns et des autres sur les productions scientifiques, il reste tout de même l'occasion de relever que l'époque n'est plus aux lamentations ni à la recherche des coupables. La chose à faire de nos jours c'est de chercher nous tous, des solutions pour que jamais notre environnement ne soit détruit plus qu'il ne l'est déjà. Il s'agit donc de fédérer nos efforts et surtout de faire confiance à la science afin que celle-ci, grâce à la responsabilité partagée du savant puisse être capable d'implémenter un développement plus adapté à l'environnement. A ce propos Luc Ferry écrit :

Développer pour développer, progresser ou périr, plus personne ne sachant à vrai dire si le développement en tant que tel, c'est-à-dire l'accroissement de la puissance instrumentale, procure au total d'avantage de bonheur et de liberté que par le passé. Les écologistes en doutent aujourd'hui.¹⁵⁶

Il s'agit pour nous de comprendre que la préservation de notre espace de vie interpelle tout le monde et l'homme de science au premier rang. Ce dernier a le devoir de chercher lui également des solutions durables au problème de l'environnement au lieu d'être tout le temps mis à l'écart

¹⁵⁶ Luc Ferry, *Apprendre à vivre ; Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Paris 6^e, Plon, 2006, p. 238.

pourtant elle sait plus que personne comment démystifier l'énigme que constitue le réel. C'est à ce titre que Luc Ferry ajoute,

*si la nature n'est plus mystérieuse, si elle n'est plus sacrée mais qu'elle se réduit au contraire à n'être qu'un stock d'objets purement matériels et en eux-mêmes tout à fait dénués de sens ou de valeur, alors, rien ne nous interdit plus de l'utiliser comme bon nous semble pour réaliser les fins qui sont les nôtres.*¹⁵⁷

Ce qui nous intéresse dans cette assertion de Luc Ferry c'est la possibilité qu'il donne d'utiliser la nature comme bon nous semble pour réaliser les fins utiles. Ce qui laisse comprendre que l'homme de science peut s'en servir à sa guise lui-aussi. Ce ne sont pas des propositions éthiques qui viendront nous aider à résoudre des problèmes pratiques de climatologie par exemple. La science qui sait que le reboisement peut être une solution efficace pour compenser les émissions de gaz carbonique dans l'air, peut et doit proposer un type de végétation capable de perdurer et de résister aux variations de températures les plus extrêmes. La vie de l'homme étant impossible en marge de la chaîne alimentaire, il est question de comprendre que l'homme est un être dont la structure corporelle est ouverte aux aléas de la nature. Ceci se justifie dans la mesure où lorsque les neurobiologies parlent de la nature du sujet humain, elles démontrent que le processus de l'épigénèse, par exemple, se fait dans une sorte d'interaction entre moi et la nature. Il est question de comprendre que dans sa relation avec la nature, l'homme peut décider de devenir un homme ou une bête. Le milieu environnemental et l'expérience personnelle sont la condition fondamentale à l'hominisation d'un individu. On comprend alors que le sujet ne peut à proprement parler pas être coupé de la nature. C'est pourquoi on dit que l'humanité dans le processus de l'effectuation de soi devrait savoir qu'elle est une humanité inclusive de la nature, c'est-à-dire qu'elle ne peut se faire en dehors de la nature environnementale.

Seulement et fort malheureusement, lorsqu'on observe les désastres que subit la nature soumise à nos multiples productions, on se rend compte que « *la nature toute entière perd ses charmes. Elle devient un gigantesque terrain de jeu, une sorte d'énorme magasin où les humains peuvent puiser à volonté, sans restriction autre, et encore que, celle imposée par les nécessités de préserver l'avenir.* »¹⁵⁸

¹⁵⁷ *Id.*, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* Paris, Grasset, 2002, p. 22.

¹⁵⁸ Leibniz., *Monadologie*, Paris, Vrin, 1714, p. 239.

Pour que la pérennisation de l'espèce humaine soit assurée, il est important que les hommes de science s'inventent une nouvelle méthodologie qui pourrait favoriser de façon significative la préservation de l'environnement. Il s'agit de promouvoir la protection, la préservation de l'écosystème sans limiter les chances de la recherche et sans forcément recourir aux méthodes antiscientifiques. C'est ici que la responsabilité du politique est interpellée. En fait, il est nécessaire de guider et orienter la recherche scientifique. Au lieu que la science s'investisse dans des productions du libéralisme économique où il faut produire pour satisfaire les intérêts égoïstes des grandes firmes détentrices de capitaux, les hommes de sciences encadrés par une réelle volonté politique libre devraient pouvoir trouver des solutions adaptées aux problèmes de l'environnement sans que ces solutions nous obligent à une certaine retenue ou une certaine contrariété sur le plan sanitaire. Une réelle volonté politique doit être mise sur pied pour accompagner le processus d'élaboration des normes et instructions qui régissent la recherche et le vivre-ensemble. Ce que nous voulons dire ici c'est que le pouvoir décisionnel que le politique possède devrait lui permettre d'encadrer grâce à des lois bien orientées, la recherche pour l'amélioration de la qualité de la recherche qui devrait être plus orientée vers la protection et la préservation de notre espace de vie et de notre espèce. C'est dans cette perspective que nous pouvons être assurés de ce qu'une humanité environnementale c'est-à-dire une recherche plus écologique sera peut-être la solution aux risques de disparition des formes de vie sur terre. Il s'agit de comprendre qu' « *en clair, que les hommes ne sont qu'une infime partie de l'univers, qu'ils en dépendent de part en part et qu'à ce titre, ce dernier doit faire l'objet d'une valorisation et d'un respect plus élevés que ceux que nous réservons d'ordinaire à l'humanité.* »¹⁵⁹

Il faut donc que l'homme entretienne avec la nature une relation de symbiose c'est-à-dire de respect de l'équilibre environnemental, d'exploitation ou production utile et contrôlée. Il s'agit pour l'homme de la civilisation biotechnologique de savoir opérer le choix qui s'impose dans le processus de conservation aussi bien de son espace de vie que de la pérennisation de son espèce.

Pour le philosophe camerounais Mouchili Njimom, l'homme doit comprendre qu'en tant qu'être environnemental, il subit des interactions avec l'environnement et les modifications de ce dernier influencent considérablement l'organisme humain. C'est ce qui justifie par exemple les mutations génétiques que continuent de subir les populations de Hiroshima et

¹⁵⁹Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1992, p. 162.

Nagasaki qui depuis les bombardements de 1945 ont vu la configuration de leur environnement complètement transformé et ceci est la preuve qu'il n'existe pas comme le dit Mouchili,

De sujet humain qui se construit dans un cadre solipsiste. La modification des comportements humains s'explique à la fois par les changements dans l'écosystème et les modifications génétiques qu'entraînent ces mutations environnementales. »¹⁶⁰
Pour lui en effet, « Si l'environnement peut modifier les gènes, alors il n'est pas exclu qu'un jour, en parlant de la génétique humaine, on invente une autre science qui pourrait s'appeler l'« écologénétique » comme le pense Gilles-Eric Seralinin.¹⁶¹

Ce à quoi le philosophe camerounais nous exhorte ici c'est à la tolérance et à l'audace. Il nous demande en fait de faire confiance à la science car elle ne peut jamais nous décevoir encore moins nous tromper. Il n'y a pas lieu d'être inquiet ou trop pessimiste face aux réalisations de la science. Le mythe de la génération spontanée est révolu. Rien ne se fera seul ni par magie. On n'a donc aucune raison d'abandonner

La science est devenue le moyen le plus sûr pour la correction des tares que comporte la nature. Même si on peut constater certaines exagérations dans les mobiles de la recherche génétique, il faut reconnaître que c'est parce que l'homme n'est jamais assez libre pour cesser de lutter en faveur de nouveaux pouvoirs et de nouveaux droits. ¹⁶²

¹⁶⁰ Issoufou Soulé Mouchili Njimom, *op.cit.*, p. 80.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*, pp. 80-81.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de notre analyse sur la question de la nature humaine, nous rappelons que le débat abordé ici était celui des fondements véritables de la nature humaine. Pour nous, il s'agissait plus exactement d'établir le rapport entre la partie matérielle ou biologique de l'homme, et la nature humaine, c'est-à-dire qu'il était question de saisir ce qui fait l'essentiel de l'humain. De ce débat il ressort que l'être humain se comprend et s'explique le mieux à travers le discours de la biologie. Autrement dit, c'est à partir d'une étude bien ordonnée de son entité matérielle, son appareil biologique que l'homme parviendra un jour à trouver des réponses les plus complètes aux questions qu'il se pose sur sa nature. Ceci dans la mesure où ce n'est qu'à travers les informations que nous donnent les sens, les gènes, les cellules et le cerveau que nous parvenons à décrypter, à démystifier et à agir efficacement sur l'homme. Ceci par le fait que la pensée, la conscience, l'intelligence et les attributs qui font de nous des humains sont tous intimement liés ou du moins produits par le biologique et ne fonctionnent que grâce au bon état de cet appareil biologique.

Pour mener à bien notre travail, nous avons commencé par évacuer les apories des certitudes très vagues et à la fois évasives que nous ont toujours servi les discours classiques sur l'homme. Discours que nous tenions alors pour vérités indubitables sur la nature humaine parce que reconnues et admises comme telles depuis des siècles. Il a fallu de ce fait commencer par analyser les limites et errements du discours métaphysique c'est-à-dire, de relever les incohérences et contre-vérités que ces approches classiques recèlent. En effet, étant donné l'inopérationalité de ces approches qui nous servent depuis des siècles un humain immatériel, complexe, à la fois humain et divin, un mortel à l'attente d'une patrie divine qui sommeille en lui, nous nous sommes penchés sur la pertinence du discours scientifique plus précisément de la biologie pour comprendre qu'il existe des déterminants biologiques sans lesquels l'individu ne peut jamais devenir un humain c'est-à-dire partir des facteurs biologiques pour arborer les aptitudes qui garantissent l'humanité de l'homme. Le choix de l'approche scientifique de l'homme se justifie par le fait qu'elle nous présente l'homme comme un être intelligent, perfectible mais saisissable à partir du cerveau, source d'activité neuronale, de la pensée et de toutes fonctions cognitives. Dans cette approche, l'humain se réduit et s'explique dans le fonctionnement du système nerveux et des fonctions cérébrales. Il faut dire que l'essentiel de l'humain se trouve dans des secrets renfermés dans son code génétique, dans l'ADN, dans le cerveau et donc la neurobiologie repousse progressivement les limites de son inaccessibilité. Il n'est dès lors plus question de faire une fixation irraisonnée sur les approches métaphysiques du sujet ou les ontologies classiques, le monde actuel se veut neuroscientifique pour être plus

intelligible et plus compréhensible. La nature humaine se veut biologique et se décline plus clairement au travers des sciences biologiques. Il n'y a ni du point de vue biologique, ni âme ni esprit immatériel en l'homme. Tout comme le foie produit la bile, c'est le cerveau qui produit la pensée.

En abordant le postulat scientifique de l'humain, nous avons voulu l'éveil de conscience en attirant l'attention sur les explications que la biologie fournit sur le développement progressif de l'humain grâce au caractère plastique du cerveau et l'expression de la liberté humaine. Ici, nous avons pu démontrer que, contre les conceptions classiques qui tiennent l'homme pour être complet aux attributs et qualités divines, éternelles et indéfectibles, la vraie ontologie devrait être l'*ontogenèse* c'est-à-dire celle qui présente l'homme comme un être dont les fonctionnalités se découvrent et se développent en fonction de la croissance de l'organisme. Ainsi, l'individu devient progressivement un humain en fonction des expériences vécues, des influences de l'éducation et du milieu social et aussi et surtout en fonction du rapport avec le temps car il est d'abord et avant tout un être de la temporalité.

Seulement, l'homme qui se limite à cette conception toute matérialiste de la nature humaine court le risque de sombrer dans une sorte de radicalisme biologique où l'on ramène totalement tout l'humain à la matière. Ici, l'humain biologique n'est que matière et en dehors cette matérialité, plus rien ne singularise l'humanité. On veut tout expliquer par la biologie enfermant ainsi le sujet dans une sorte d'instinctivité qui l'animalise au lieu de l'élever au-dessus de l'animalité. En effet, l'homme qui ne s'explique que par le biologique risque ne vivre que pour et par ses fonctions biologiques. Il se renferme sur lui-même comme dans la vie biologique où seuls les besoins individuels et égoïstes sont considérés et où l'altérité est négligée au profit de la recherche des plaisirs personnels. L'homme, au lieu d'être une entité sociale et sociable court le risque ici de développer une vie solitaire où seule la recherche de son plaisir est une valeur morale. Ce qu'on a appelé dans ce travail un *hédonisme aliénant* qu'encourage l'économisme néolibéral. Et tout cela l'éloigne totalement de l'humanisme et le rapproche inévitablement de sa fin en tant qu'homme : la fin de l'espèce humaine, la fin de l'homo sapiens, la fin de l'homme libre. C'est le règne de l'homme biologique, l'homme normal. Aussi avons-nous relevé que la conception toute matérielle de l'homme dans laquelle l'extrême biologisme pourrait nous entraîner fait de l'homme un champ d'expérimentation, un objet de plaisirs, une machine que l'on pourrait augmenter, modifier, compléter... bref, l'homme perd sa condition d'homme pour s'aliéner au système économique mondial, aux programmations neuroscientifiques, aux décisions égoïstes et égocentriques de certains

hommes. Son humanité est alors mise à rude épreuve dans la mesure où au lieu de décider par lui-même pour lui-même, il devient désormais un programme d'où la question de savoir si l'on doit retirer la liberté des droits de l'homme.

Seulement, nonobstant ces quelques réserves, nous disons qu'il est nécessaire et plus que jamais primordial de faire confiance à la science contemporaine si nous voulons réellement évacuer l'idéalisme stérile qui encombre depuis des siècles le domaine de la connaissance de l'humain. En effet, si le discours scientifique précisément biologique nous apporte des certitudes pour repousser très loin les limites de l'ignorance et apporte des connaissances rationnelles objectives et surtout révolutionnaires tant dans le domaine de la recherche de la connaissance que dans l'amélioration des conditions de vie et la garantie d'une humanité plus accomplie, la seule chose à faire est de faire confiance en la science. Cette confiance permettra à l'homme d'avoir peut-être des solutions plus efficaces et vraiment adaptées aux problèmes que l'humanité rencontre notamment celui environnemental. Etant donné qu'elle agit sur les gènes, la génétique a le pouvoir de prévenir les malformations génétiques, de corriger et d'améliorer la santé de l'homme. En cela, elle devient l'opportunité pour l'espèce humaine d'assurer sa pérennité.

Ce travail nous permet alors d'avoir une opinion pertinente et démontrable sur la question de la nature humaine. Non seulement il nous permet de comprendre que l'homme n'est pas une entité essentiellement métaphysique comme l'ontologie nous l'a toujours enseigné, mais aussi, il nous permet davantage de comprendre qu'on peut tout expliquer sur l'être humain en passant par la matière qui le constitue. En effet, par une étude approfondie des systèmes nerveux et cellulaire, l'on parvient à expliquer le phénomène humain aussi complexe qu'il soit, à le prévoir et même à pouvoir l'anticiper. Les analyses que nous avons proposées après avoir étudié la constitution et le fonctionnement des organes fondamentaux tel que le cerveau et surtout après avoir relevé le rôle incontournable de l'ADN dans la transmission et le maintien de la vie, nous aident à clarifier la polémique sur l'origine de l'humain. Tout ceci nous a permis de conclure que l'essentiel de l'humain se renferme dans des codes génétiquement déterminés et scientifiquement modifiables.

BIBLIOGRAPHIE

A- OUVRAGES GENERAUX

- **ALLEGRE**, Claude.
 - *Dieu face à la science*, Paris, Fayard, 1997.
 - *Un peu de science pour tout le monde*, Paris, Fayard, 2006.
- **AZALE**, Olivia, *Je t'aime à la philo. Quand les philosophes parlent d'amour et de sexe*, Paris, Robert Laffont, 2012.
- **BESNIER**, Jean-Michel,
 - *Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ?* Fayard, 2012.
 - *L'homme simplifié. Le syndrome de la touche étoile*, Paris, Fayard, 2012.
- **CHANGEUX**, Jean-Pierre,
 - *Matière à Pensée*, (Alain Connes), Paris, Odile Jacob, 1989.
 - *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*, Odile Jacob, Paris, Août 2010.
 - *L'homme neuronale*, Paris, fayard, 2012.
 - *L'homme machine*, Paris, Fayard, 2012.
- **CHNEIWEISS**, Herve, *L'homme repare*, Paris, Plon, 2012.
- **ELLUL**, Jacques, *Le système technicien*, Paris, Cherche midi, 2012.
- **FERRY**, Luc,
 - *Le nouvel ordre écologique : L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset et Frasnelle, 1992.
 - *La révolution Transhumaniste, Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies*, Paris, Plon, 2016.
- **GODAU**X, Emile, *Le cerveau*, Paris, André Serre-Milan 2004.
- **HABERMAS**, Jurgen, *L'avenir de la nature humaine : vers un eugénisme libéral ?* Trad par Christian Bouchihomme, Paris, Gallimard, 2002.
- **KAHN**, Axel :
 - *La Médecine du XXe siècle, des gènes et des hommes*, Paris, Bayard, 1996.
 - *Et l'homme dans tout ça ? Plaidoyer pour un humanisme moderne*, Paris, Nil, 2000.
- **LA METTRIE**, Julien Offrey (De), *L'homme machine*, Denoël Gonthier, 1981.
- **LAZORTHES**, Guy, *Le cerveau et l'esprit*, Paris. Flammarion, 1982.
- **LECOURT**, Dominique, *Humain posthumain, La technique et la vie*. Paris, PUF, 2003.
- **MONOD**, Jacques, *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970.
- **MOUCHILI NJIMOM**, Issoufou Soulé,

- *Penser la philosophie à l'ère des technosciences*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- *Qu'est-ce que l'humanisme aujourd'hui ? vers une tentative « bio-centrique » ?* Paris, L'Harmattan, 2016.
- **MOORE**, Ruth, *Les Fibres de la vie*, Tome 2, Nouveaux Horizons, 1970.
- **QUEVAL**, Isabelle, *Le corps aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2008.
- **ROSNAY**, Joël (de), *L'homme symbiotique. Regards sur le troisième millénaire*, Paris, Seuil, 1995.
- **VIDAL**, Catherine, *Cerveau, sexe et pouvoir*, avec Dorothée Benoit- Browaeyns, Paris, Berlin, 2005.

B- AUTRES OUVRAGES

- **ARISTOTE**,
 - *Ethique à Nicomaque*, Préface de Roger Analbas, Paris, Pocquet, 1837.
 - *Métaphysique*, Paris, Trad., Alexis Perron, 1840.
- **BACH**, Olivia, *Dieu et les religions à l'épreuve des faits*, livre numérique, [inlibroveritas.net] 2009.
- **BACHELARD**, Gaston, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1993.
- **BAUDRY**, Patrick, *Le corps extrême. Approche sociologique des conduites à risque*. Paris, Paris, L'Harmattan, 1999.
- **BOUSQUET**, Jacqueline, *Au cœur du vivant*, Paris, St Michel, 1992.
- **CHAUCHARD**, Paul, *Notre corps ce mystère*, Paris, Bauchesne, 1962.
- **DESCARTES**, René,
 - *Discours de la méthode*, Paris, Larousse, 1952.
 - *Les règles pour la direction de l'esprit*, Paris, Vrin, 1994.
- **FERRY**, Luc,
 - *Le Nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris, Grasset\$ Fasquelle, 1992.
 - *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* Paris, Grasset, 2002.
 - *Apprendre à vivre. Traite de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Paris, Plon, 2006.
- **FUKUYAMA**, Francis, *La fin de l'homme, les conséquences de la révolution biotechnologique*, Paris, Gallimard, 2002.
- **GIDE**, André, *Journal*, Paris, Gallimard, 1951.

- **HEIDEGGER**, Martin, *Etre et temps*, (Trad. Francois Vezin), Paris, Gallimard, 1986.
- **IBAL**, Berbard, *Le XXI^{ème} siècle en panne d'humanisme. Le temps de la spiritualité sociale*, Paris, Bayard, 2002.
- **LEIBNIZ.**, *Monadologie*, Paris, Vrin, 1714.
- **LOUIS**, Broglie, (de), *Continu et discontinu*, Paris, Albin Michel, 1980.
- **MAYE**, Antoine, *Dermatologie sur peau noire*, Paris, Dion 2000.
- **NJOH MOUELLE**, Ébénezer
 - *De la médiocrité à l'excellence, (essai sur la signification humaine du développement)*, Yaoundé, Clé, 1972.
 - *Transhumanisme marchands de la science et avenir de l'homme*. Paris, Bayard, 2002.
- **ONFRAY**, Michel, *Traité de théologie : Physique de la métaphysique*, Paris, Grasset, 2005.
- **PLATON**,
 - *Phedre*, œuvres complètes, tom Iv-3^e partie, traduction leon Robin, Paris, Les belles lettres, 1947.
 - *La République*, Livre VII, traduction E.Chambry, éditions Les Belles lettres, 1949.
 - *Apologie de Socrate : œuvre complètes*, tr.fr.Luc Brisson, paris, Flamarion, 2008.
- **PRAGELS**, Heinz, *L'univers quantique « des quarks aux étoiles »*, Inter Editions, 1985.
- **ROUGIER**, Louis, *Histoire d'une faillite philosophique*, Paris, la scolastique, 1925, ed. 1996.
- **TSALA MBANI**, André Liboire, *Biotechnologie et nature humaine. Vers un terrorisme ontologique*, Yaoundé, L'H'armattan, 2012.

C- ARTICLES ET REVUES

- **DADOUN**, Roger, « Sujet-cerveau, sujet-machine, sujet-pensée », in *La machine pensée*, Paris, L'Harmatta, 1993.
- **DELBOS**, Victor, « Transcendance et liturgie », in *Homme nouveau*, Paris, Plon, 2002.
- **LECOURT**, Dominique, « Le cerveau des philosophes » in, *Le cerveau ; la machine-pensée*, L'Harmattan, 1993.
- **MANGA BIHINA**, Antoine :
 - « Délimiter l'humain à l'ère des technosciences : un défi à la philosophie », Otele 22 Octobre 2005.

- « Invention scientifique et affirmation de l'individu » in *L'individu et le collectif*, Edition Dianoa, 2008.

D- THESES ET MEMOIRES

- **KOUOTOU**, Mohamed, *De la révolution biotechnologique chez Francis Fukuyama : Une heuristique de la connaissance de l'homme*. Mémoire soutenu en vue de l'obtention du diplôme de Master en Philosophie, sous la direction de Mouchili Njimom, Université de Yaoundé I. 2017.
- **MOUCHILI NJIMOM**, Issoufou Soulé, *Science et humanisme : une réflexion philosophique sur les fondements du développement humain*. Thèse de Doctorat Ph.D, sous la direction de Gogfrey Banyuy TANGWA, Université de Yaoundé I. 2009.

E- DICTIONNAIRES ET USUELS

- **LALANDE**, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 18 e Edition, Quadrige, 2002.
- **LECOURT**, Dominique, *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, PUF, 1999.
- **RUSS**, Jacqueline, *Dictionnaire de philosophie. Les concepts, les philosophes*, 1850 citations, Paris, Bordas, 1991.

F- WEBOGRAPHIE

- [http : //fr.m.wikipedia.org](http://fr.m.wikipedia.org)
- [http : www. FUTURA PLANETTE](http://www.FUTURA PLANETTE)
- [Wikiwix.com](http://www.Wikiwix.com). archive
- [http : //www. Medecine.com](http://www.Medecine.com)
- [http : //www.buin.univ-paris 5.fr/chn](http://www.buin.univ-paris 5.fr/chn)

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE.....	i
DEDICACE	ii
REMERCIEMENTS	iii
LISTE DES ABREVIATIONS	iv
RESUME	v
ABSTRACT.....	vi
INTRODUCTION GENERALE.....	1
PREMIERE PARTIE : DE L'ONTOLOGIE CLASSIQUE A LA NECESSITE D'UNE CONSTRUCTION SCIENTIFIQUE DE LA NATURE HUMAINE.....	7
CHAPITRE I : LES RAISONS D'UNE CRITIQUE DE L'ONTOLOGIE ARISTOTELICIENNE.....	9
a- L'homme dans l'ontologie classique	9
b- La critique de la perception aristotélicienne de l'ontologie	13
c- Le passage du dualisme classique au monisme scientifique	18
CHAPITRE II : LES DETERMINANTS BIOLOGIQUES DE L'HUMAIN EN L'HOMME	24
a- La nécessité d'un nouveau type de discours sur l'explication de l'humain	24
b- Les sources neuronales de la pensée	29
c- Les sciences neurobiologiques ou le domaine d'explication des fonctions cognitives...34	
CHAPITRE III : L'ONTOGENESE OU LA NOUVELLE APPROCHE DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME	38
a- De l'ontogenèse ou du développement progressif de l'organisme	38
b- La Plasticité du cerveau ou l'expression de la liberté humaine	44
c- La temporalité de la nature humaine	49
DEUXIEME PARTIE : LES APORIES D'UNE TENDANCE PHYSICALISTE SUR LA QUESTION DE L'HUMAIN.....	55
CHAPITRE IV : LES RISQUES D'UN BIOLOGISME RADICAL	57
a- Les risques d'un enfermement instinctif du sujet	57
b- La nécessité d'une ouverture à l'objectivité	62

c- L'opportunité d'une assise méta cérébrale de la pensée.....	67
CHAPITRE V : INTERROGATION SUR L'AUTOMATION DE L'HOMME	72
a- Faut-il remettre en question l'homo sapiens ?	72
b- L'aliénation de l'humain à l'économisme	76
c- Faut-il retirer la liberté des droits de l'homme ?.....	81
CHAPITRE VI : L'HEDONISME OU L'ENTREE DANS UNE SOCIETE EN PANNE D'HUMANISME	86
a- Peut-on limiter la connaissance de l'homme à l'hédonisme.....	86
b- Comment repenser la sociabilité de l'homme ?.....	90
c- Allons-nous vers la fin de l'homme ?.....	94
 TROISIEME PARTIE : LA VALEUR HEURISTIQUE DE L'INTRODUCTION DE LA SCIENCE DANS LA CONNAISSANCE DE L'HOMME	 100
CHAPITRE VII : LA BIOLOGIE OU LA FIN D'UN IDEALISME STERILE SUR L'HOMME	102
a- Lire l'humain dans le potentiel biologique	102
b- Penser l'ontologie à partir des données expérimentales	106
c- L'intelligence : une production cérébrale	110
CHAPITRE VIII : LA SCIENCE OU LA VOIE D'UNE CONNAISSANCE.....	115
OBJECTIVE SUR L'HOMME	115
a- L'historicité de l'homme ou la justification de la plasticité génétique.....	115
b- La médecine prédictive ou la prévention des malformations génétiques	119
c- La médecine méliorative ou l'opportunité d'une survivance de l'humain en l'homme..	123
CHAPITRE IX : L'HOMME : UN ETRE SUBISSANT DES INFLUENCES ENVIRONNEMENTALES.....	128
a- La solution scientifique à la dégradation de l'environnement	128
b- Les technosciences biomédicales ou le renforcement de la pérennité de l'existence. ..	133
c- Du renouvellement de l'approche écologique de l'existence	137
 CONCLUSION GENERALE	 142
BIBLIOGRAPHIE	146